

(Le) MENSONGES e(s)t (une) VIOLENCE

par Gabor Gaylhoffer

Travail présenté à l'Ecole d'études sociales et pédagogiques, Lausanne,
en vue de l'obtention du diplôme d'assistant social.

Directrice : Mme Lorraine DUPONT-BERGEVIN

Expert : Dr Janos AMBRUS

Décembre 1985

Les opinions émises dans cet ouvrage n'engagent que leur auteur.

Il y a les garçons obligés de mentir,

Il y a les filles obligées de mentir,

Nous réclamons en faveur du temps humain précieux,
sacré,

du retour sans risques à la maison,
de la simple distinction entre ce qu'on dit et ce qu'on fait,
nous réclamons sur cette terre,-

que nous n'avons pas jouée aux osselets,
pour laquelle un million d'hommes est tombé dans les batailles -,
nous réclamons des vérités claires, le blé de la liberté, la raison flamboyante.

(extrait du Poème pour adultes de Adam Wazyk, publié dans Nova Kultura en 1955
et traduit du polonais en allemand par Bertold Brecht)

S O M M A I R E

I.	<u>INTRODUCTION</u>	p.	6
1.1	PREFACE		
1.2	RAISON DU CHOIX DE L'OBJET DE L'ETUDE		
1.3	HYPOTHESE DE TRAVAIL		
1.4	REMARQUES METHODOLOGIQUES		
II.	<u>LE MENSONGE</u>	p.	11
2.1	GENERALITES		
2.2	APPROCHE DE LA NOTION DE MENSONGE		
2.2.1	Véracité - Mensonge		
2.2.2	Vérité - Mensonge - Erreur		
2.2.3	Mensonge et Violence		
2.2.4	Cohérence - Mensonge		
2.3	DEFINITION DU MENSONGE		
III.	<u>RECIT DE JULIEN</u>	p.	15

IV.	<u>ANALYSE DU RECIT DE JULIEN</u>	p.	31
4.1	LE SENTIMENT DE REJET		
4.2	C'EST POUR TON BIEN		
4.3	DECOUVRIR LA FAILLE		
4.4	LES PARENTS DE JULIEN		
4.5	COMMENT S'INSINUE LE MENSONGE		
4.6	L'ADOLESCENT SOUS LE POUVOIR		
4.7	AUX PRISES AVEC LES AMBIGUITES DU SYSTEME		
4.8	LE PARADOXE		
4.9	STRATEGIES		
4.10	VERS L'AUTONOMIE		
V.	<u>RECIT DE GABOR</u>	p.	46
VI.	<u>ANALYSE DU RECIT DE GABOR</u>	p.	73
6.1	FACE A L'ENDOCTRINEMENT		
6.2	UN SYSTEME INFANTILISANT		
6.3	MOURIR DE MENTIR		
6.4	LE ROI EST NU		
6.5	RELATIONS CLAIRES		
6.6	APPARENCES ET MANIPULATION		
6.7	INJONCTION PARADOXALE		
6.8	QUE CACHENT LES BELLES PHRASES ?		
6.9	AU CLAIR DE L'AUTHENTICITE		
6.10	DANS L'AVEUGLEMENT DU MENSONGE		
6.11	LA REVOLTE		
6.12	SORTIR DU JEU		

VII.	<u>CONCLUSIONS</u>	p.	88
	REFERENCES		
	BIBLIOGRAPHIE		
	GLOSSAIRE		

I

INTRODUCTION

1.1 PREFACE

Deux récits d'adolescents. Récit de deux moments d'adolescence. Deux adolescents de deux pays différents.

Ils racontent un moment de leur vie au cours duquel ils se sont trouvés en confrontation et en conflit ouvert avec le système dans lequel ils vivaient.

Ces récits relatent deux événements différents. Apparemment, ils n'ont rien de commun, tout comme les deux adolescents ne semblent pas non plus avoir beaucoup en commun.

Pourtant, la trame des deux récits est tissée de violence. L'un des deux adolescents rencontre la violence à travers des événements du quotidien, propagée par les institutions, depuis sa famille jusqu'aux institutions qui sont éducatives. L'autre adolescent vit un événement spectaculaire, exceptionnellement violent. Violence due au système politique, au maintien du pouvoir en place. Julien raconte Lausanne 1976 et son conflit avec la famille, ses confrontations avec l'institutionnalisation suite au conflit familial. Gabor raconte Budapest 1956 et la révolution de cette ville contre les Russes occupants, le système au pouvoir.

Julien et Gabor racontent leur propre vécu, tel qu'ils l'ont perçu et l'impact que les événements ont produit en eux. Ce qu'ils ont ressenti et comment ils ont réagi. Ils ne rationalisent pas, ils ne s'expliquent pas. Ils disent : voilà comment je l'ai vécu, comment je l'ai ressenti. A quinze ans ils ne connaissent pas les théories nécessaires pour rationaliser ce qu'ils subissent, ils ne savent que leurs sentiments à cet égard.

Qui y-t-il de commun à ces deux récits ? Julien et Gabor disent et sentent qu'on leur a menti, qu'on leur ment, du moins qu'on leur occulte les vraies raisons des événements qu'ils doivent vivre. A travers les deux récits, nous rencontrons révoltes, fugues, révolutions, fuites, provocations. Tant de choses qui contraignent l'interlocuteur, "la partie adverse", à se découvrir. Des réactions qui disent : "ce qui m'est dit, je ne le ressens pas dans la pratique, sur ma peau." "Arrêtez de me manipuler avec vos belles phrases."

Les deux narrateurs ont fait l'effort de s'ouvrir sur leurs sentiments. Ils ont vécu les réalités et non les paroles qui les recouvraient.

"Paroles et praxis", titre du troisième chapitre de l'ouvrage de Paul Ricœur Histoire et Vérité [1] me semble une expression propre à recouvrir ce entre quoi les deux adolescents cherchent la relation claire.

Ils se déterminent par rapport à ce qui leur arrive dans la praxis et aussi d'après les plaisirs et les déceptions que celle-ci éveille en eux.

Les intentions déclarées par les autres, les explications sous-jacentes de ce qui leur arrive ne les influencent que peu.

Ce sont des regards jetés à travers le vécu par des adolescents sur le monde adulte, son pouvoir et son authenticité.

Que croire et qui croire sinon ce que je peux percevoir ?

1.2 RAISON DU CHOIX DE L'OBJET DE L'ETUDE

Dans le cadre de mon travail, au Service de la protection de la jeunesse, j'ai participé à l'élaboration d'une analyse de l'impact de la prise en charge et de la communication institutionnelles de l'adolescent.

Le groupe de travail s'est tout d'abord préoccupé de dessiner un "profil" de l'adolescent en général. Nous avons ainsi défini ce qu'est l'adolescence :

Prise de conscience de moi existant et s'affirmant en opposition aux autres ; apprentissage d'être à la fois individu et membre de la société ; passage de la situation de dépendance à celle de la responsabilité, découverte donc de la réalité extérieure. [2]

Plus loin dans ce texte, nous disons que l'adolescence est un nouveau problème de société, car auparavant on passait, après une courte initiation, de l'enfance au statut d'adulte.

L'adolescent représente l'affrontement entre l'instinct et la société, la nature et la culture. Plein de sa jeune vie, il se heurte aux forces sociales qui veulent la discipliner. Pris entre ses pulsions propres et les exigences régulatrices de la société dans laquelle il vit, il se sent violenté. L'entrée de l'adolescent dans la vie adulte provoque des conflits inévitables mais peut-être nécessaires, toute relation étant faite de conflits. C'est la solution du conflit qui importe. [3]

Dans l'idée qu'une solution du conflit ne peut se trouver que dans une vraie confrontation, je me pose les questions :

- A quoi et à qui peut se confronter l'adolescent ?
- Pour trouver une solution juste, authentique et surtout durable de son conflit qui lui permette d'avancer et de se structurer, n'a-t-il pas besoin des vérités, de la clarté en face de lui, dans sa

confrontation ?

Et voilà que l'on entrevoit le problème des vérités, de la véracité et du mensonge. Se déterminer, se mesurer, n'est-il pas nécessaire de le faire par rapport à des vérités clairement énoncées et mises en pratique ?

Nous, adultes, ne reproduisons-nous pas nos propres déchirements, nos propres mensonges, fausses pudeurs et résignations face à lui, au moment même où nous lui demandons de se confronter, d'aller plus loin et surtout d'agir mieux que nous-mêmes ?

Je cite dans le texte :

Ne se reconnaissant dans aucun statut, il doit s'imaginer des conduites nouvelles, ressenties comme marginales par son entourage, qui l'angoissent car il se sent le besoin de s'intégrer. [4]

L'âge de l'adolescence est l'âge de l'absolu, disent les romantiques. Je pense que c'est surtout le moment des recherches de vérités. Ne rejette-t-on souvent pas les adolescents, parce que dans la confrontation, ils présentent à la société et à l'adulte un miroir qui reflète leurs propres mensonges et la violence que ceux-ci propagent ? "il doit perpétuellement effectuer des choix entre ses divers besoins mal déterminés, il doit apprendre à renoncer à l'un pour obtenir le contraire." [5]

Par exemple : besoin d'autonomie = non satisfaction du besoin de sécurité.

Le choix n'est-il pas qu'une illusion de choix possibles, comme dirait P. Watzlawick dans l'ouvrage Une logique de la communication, si l'on n'accepte pas des vérités, et que la confrontation aboutit au mensonge, évitant la confrontation, empêchant l'autonomie.

Selon mon groupe de travail il dépend énormément, pour l'adolescent, de la personne, ou des personnes de l'institution qu'il va rencontrer dans sa confrontation. Je crois qu'il en dépend pour la solution de son conflit, de sa future possibilité d'autonomie et, peut-être, pour la propagation, plus tard, de sa propre violence, en même temps que de son potentiel plus ou moins grand, plus ou moins positif.

Au mois de novembre 1984, paraît le numéro 11 du Travail social s'intitulant "Violences". De nouveau, je me pose les mêmes questions car les rédacteurs sont des travailleurs sociaux et des personnes provenant d'institutions spécialisées dans l'éducation. Particulièrement dans l'éducation des adolescents. Ces institutions sont des lieux de confrontation.

Le présent travail constitue un essai de réponse à partir de deux cas concrets.

La similitude qui existe entre, d'une part le rapport institution - adolescent (dans le cas de placement sans demande de sa part en 1974) et d'autre part le rapport gouvernant - gouverné dans la Hongrie de 1956 et surtout entre les réactions qui s'en dégagent (au niveau individuel et au niveau collectif) m'incite à mettre en parallèle le vécu de deux adolescents différents dans des situations différentes, comme je l'indique dans la préface.

1.3 HYPOTHESE DE TRAVAIL

Le mensonge semble d'abord antinomique de la notion de vérité. En quoi est-il en outre médiateur de violence et peut-il remplacer la force ou l'intimidation directes pour agir sur une ou des personnes contre leur volonté ?

Il agit dans le cadre d'une relation entre deux interlocuteurs constituant un couple émetteur – récepteur : il interfère unilatéralement dans la perception du récepteur, dans sa compréhension de l'autre, de soi-même, des rapports mutuels et du monde en général, dans sa capacité de juger, à se déterminer et à agir.

Le mensonge attente donc à l'autonomie du récepteur, qui exige véracité et correspondance entre parole et praxis. Par son aspect contraignant, le mensonge a un rapport - à déterminer - avec le pouvoir.

En outre, stratégiquement, la communication paradoxale est celle qui convient le mieux au mensonge.

Pour l'examen de ces hypothèses, je me limiterai principalement au point de vue du récepteur, tant dans l'approche théorique du problème que dans l'analyse du matériel de base.

1.4 REMARQUES METHODOLOGIQUES

Le matériel de ce travail est constitué de deux récits.

Celui de Julien a été rédigé durant une vingtaine d'entretiens de deux heures chacun. Les premiers entretiens ont été consacrés à prendre le contact et à faire connaissance. Puis j'ai demandé à Julien de me raconter comment il a vécu sa prise en charge par le S.P.J. à partir du moment où il fut placé en observation à Valmont puis placé dans différentes institutions pendant un laps de temps d'environ dix-huit mois. Je lui ai demandé de ne pas faire attention tant aux faits précis qu'à ce qu'il vivait en lui-même et à ce qui restait gravé dans ses sentiments ou ressentiments.

Au bout de quelques semaines les notes furent suffisamment étoffées pour être relues par Julien et pour éliminer les répétitions. Cette relecture des notes, que j'ai prises moi-même pendant les entretiens, donna suite à la narration d'autres détails et surtout à la "remontée" des émotions et des images enfouies.

Au fur et à mesure de la mise au propre des résultats de nos entretiens, je les soumettais pour approbation à Julien afin d'être bien sûr que je ne transformais pas ses expressions personnelles que je désirais respecter. Ma demande, à ce stade des entretiens, était qu'il n'explique pas avec ses idées d'adulte ce qui lui était arrivé, mais qu'il fasse l'effort de transmettre ce qu'il ressentait à l'époque des événements et comment lui les percevait.

La rédaction faite, j'ai demandé à Julien l'autorisation de vérifier dans son dossier au S.P.J. si les faits relatés correspondaient à son récit.

Ainsi j'ai pu constater que l'aspect et la perception un peu juvéniles du récit et les émotions dont il m'a fait part concernent des faits qui sont objectivement relatés dans le dossier administratif. J'ai été étonné par la correspondance dans la chronologie du récit et du dossier.

Mon récit des événements de Budapest est autobiographique. J'y relate aussi un moment vécu à quinze ans. J'ai couché sur papier ce qui depuis cet âge, cette époque, est enterré, enfoui dans mon esprit. C'est ainsi que j'ai vécu la révolution. Après la rédaction, j'ai vérifié dans un livre et sur calendrier si la chronologie des événements et des jours mentionnés correspondaient à ce que "l'histoire officielle" relate. Chose surprenante, après tant d'années, je m'étais effectivement rappelé que le 23 octobre 1956 correspondait à un mardi.

Ces vérifications étaient très importantes pour moi. Le matériel de mon travail étant deux récits "subjectifs", comme je les désirais, il m'était nécessaire de voir si dans cette subjectivité une réalité, des réalités "officielles" et donc "objectives" retrouvaient leur place et existence. Tel est le cas.

Il reste que deux adultes continuent à vivre et se déterminer non par rapport à la version "officielle" des événements de leurs quinze ans, mais par rapport à ce qu'ils en ont perçu, à la façon dont ils les ont ressentis.

II

LE MENSONGE

2.1 GENERALITES

Le mensonge. La vérité. Deux notions aussi "sacralisées" que le bien et le mal.

Le mensonge est condamné par tous, tout comme le mal. Il ne faut pas mentir, tout comme il faut faire le bien. Toutefois, le mensonge, ou le pieux mensonge, est recommandé parfois pour faire le bien.

Quelle est cette étrange notion qui, dans notre culture, est condamnée au même titre que le mal ? Et recommandée, utilisée, "pour faire le bien", dans certains cas jugés bons par le même système éducatif, le même pouvoir temporel ou spirituel qui le condamnent ?

On imagine l'amertume de celui qui, ayant consacré toute son existence à la recherche rationnelle de la vérité, dut renier à soixante-dix ans, devant le tribunal de l'Inquisition, la découverte qui lui tenait le plus à cœur : le mouvement des planètes et donc de la Terre autour du Soleil. (Et pourtant elle tourne...) [6]

Galilée, en prétendant à une vérité, a remis en question l'infailibilité de quelques anciennes écritures. Ecritures sur lesquelles se basait le pouvoir de son époque. Il a dû se renier. Et pourtant... je ne puis m'empêcher de penser qu'aujourd'hui le chef temporel de l'institution spirituelle qui a obligé Galilée à se renier et à mentir tourne autour de la terre, en avion, pour atteindre les cinq continents. Qui mentait ? Et pourquoi ? La tâche que je me fixe n'est pas de traiter de l'histoire triste de Galilée, ni de constater que l'humanité n'aurait pas progressé en reniant définitivement sa vérité. Je n'ai pas pu éviter cette réflexion avant d'aborder cette notion trouble et "sacrée" qu'est le mensonge.

Je me propose de rester plus terre à terre et de l'approcher en théorie au travers d'exemples simples, d'éclairer quelques-uns de ses mécanismes, en me basant essentiellement sur la situation du récepteur du mensonge ou de messages mensongers.

2.2 APPROCHE DE LA NOTION DE MENSONGE

2.2.1 Véracité - Mensonge

Dire qu'il pleut dehors, alors que je sais qu'il fait un temps ensoleillé est mentir. Affirmant le contraire de ce que je sais ou je crois être vrai, je contreviens à la véracité d'un fait et je mens.

Ainsi me trouve en présence d'un couple de contraires : véracité - mensonge. Le récepteur de mon message sera trompé, s'il ne peut ou ne veut pas vérifier l'exactitude de mon message oral.

2.2.2 Vérité - Mensonge - Erreur

Je rentre dans une pièce dépourvue de fenêtres. A mon bras, pend un imperméable préalablement mouillé, par moi, à une fontaine. La personne qui se trouve dans cette pièce peut, à juste titre, supposer qu'il pleut dehors. Ne la détrompant pas quant à cette possibilité d'erreur dans son jugement, je lui laisse commettre cette erreur. Si mon intention était de lui faire croire qu'il pleut dehors, alors par la ruse, je l'ai laissée s'en convaincre en ne lui disant rien.

De même, je peux être profondément triste et afficher un sourire radieux sur mon visage. Les personnes que je rencontre peuvent conclure que pour moi tout va bien. Mon attitude les aura induites en erreur par rapport à mes véritables sentiments.

Dans le premier cas, j'ai laissé croire ou fait croire à quelque chose de faux. Dans le deuxième cas, j'ai fait croire à quelque chose qui n'est pas vrai. J'ai trompé mes interlocuteurs. Ainsi donc, un message oral, gestuel ou d'attitude a le pouvoir d'induire quelqu'un en erreur par rapport à mon état ou mes intentions et pensées. Laisser ou induire quelqu'un dans l'erreur par rapport à une vérité connue de moi est aussi mensonge puisque cela lui permet ou l'incite à formuler le contraire d'une vérité. Je me trouve en présence d'un nouveau couple de contraires : vérité – mensonge.

L'erreur ayant un lien contradictoire avec la vérité que pourrait se formuler le récepteur de mon message, j'ai envie de savoir ce qu'on entend par erreur. C'est l'acte de l'esprit qui tient pour vrai ce qui est faux et inversement ; c'est aussi le jugement, le fait psychique qui en résultent.

Ainsi ma "mise en scène" avec l'imperméable mouillé aura produit dans l'esprit de mon interlocuteur le faux jugement qu'il pleut. S'il avait envie ou besoin de se promener, il y a de grandes chances pour qu'il abandonne cette idée et se frustre de sa promenade.

Sans contrevienir oralement à la véracité, je fausse son jugement et par la même occasion son esprit. Sa détermination sera prise par rapport à quelque chose qui, en réalité, est faux. Produire donc dans l'esprit de quelqu'un un acte faux par rapport à une réalité ou une vérité connue de moi est un résultat du mensonge.

En agissant ainsi, non seulement je manipule faussement les données et les actes de son esprit mais, de plus, je laisse l'entière responsabilité des actes à mon interlocuteur. Il les commettra sur la base d'un jugement établi d'après mes données manipulées. Cherchant à se former une image, son image des réalités, mon interlocuteur se trouvera dans l'erreur. L'œuvre qu'il aura entreprise pour établir ses vérités sera faussée. Ainsi le couple vérité - mensonge pourra être remplacé par celui de : vérité - erreur.

Comme dit Paul Ricœur :

Alors le mensonge peut concerner de très près l'œuvre de la vérité

cherchée ; le mensonge vraiment "dissimulé" n'est pas celui qui concerne le dire la vérité connue, mais celui qui pervertit la recherche de la vérité. [7]

2.2.3 Mensonge et Violence

Un message mensonger fausse indubitablement l'esprit de mon interlocuteur. Je fausse donc en lui le principe pensant en général, opposé à l'objet de pensée, la matière ainsi que le principe de la vie psychique, affective et intellectuelle de sa personne.

L'acte de manipuler ou fausser l'esprit de quelqu'un est déjà une violence en soi, mais de plus, en agissant ainsi je prive mon interlocuteur en partie ou totalement de son autonomie. Celle-ci est le droit de se gouverner par ses propres lois et le droit pour l'individu de déterminer librement les règles auxquelles il se soumet. En mentant je manipule chez mon interlocuteur la recherche de ses propres vérités et lois. En déguisant, dissimulant une partie ou la totalité de l'objet de sa recherche, je fausse sa vision de lui-même par rapport au contexte et aux choses. Ainsi je l'empêche de se déterminer, de se conduire et de se soumettre à ses lois choisies pour y trouver son bénéfice ou de reconnaître ce même contexte comme n'étant pas à son avantage. Par mensonge il sera donc privé de libre-arbitre.

Agir sur quelqu'un ou le faire agir contre sa volonté en employant la force ou l'intimidation est lui faire violence. Le mensonge par le fait qu'il peut se substituer à la force est donc une violence. Il permet de prendre le pouvoir sur quelqu'un à son insu.

2.2.4 Cohérence - Mensonge

L'être humain passe une grande partie de sa vie à vérifier. Les moyens dont dispose mon récepteur pour vérifier sont ses perceptions. Paul Ricœur précise leur importance fondamentale : "Le perçu avec son horizon du monde, enveloppe en un sens le savoir et l'agir comme le plus vaste théâtre de notre existence". [7]

Les perceptions de mon récepteur effectueront un contrôle de l'exactitude de mes dires. En particulier, le message "Je veux ton bien, car je t'aime" éveille en lui l'attente d'actions positives à son égard. Si, en pratique, il se retrouve battu, privé de nourriture, manquant de caresses affectives et sans respect ni estime de sa personne, il peut, à juste titre, conclure qu'il est maltraité, ne pas reconnaître son bien et douter de l'amour dont il serait l'objet. Il constatera un clivage entre le dire et l'agir, il ressentira l'incohérence de l'émetteur. Cette incohérence entre parole et praxis peut donc être perçue comme mensonge par le récepteur de tels messages.

S'il est censé se déterminer à partir des dires de l'émetteur, la confusion vécue perturbera sa vie psychique, affective et intellectuelle.

Il peut aussi se passer une chose semblable dans un même individu. Mentir est un verbe qui a sa forme réfléchie. Je peux me mentir à moi-même lorsque je néglige mon inconscient et ses messages. Le manque de cohérence entre ce qui se vit dedans, les désirs, ce qui s'exprime et ce qui se met en pratique est assurément de se mentir, de dissimuler ou de tromper. La main droite ignore ce que fait la main gauche et la crise n'est pas loin de se produire en moi-même tout comme entre émetteur - trompeur et récepteur déçu.

Ne pourrait-on pas traduire l'état adulte (cohérence entre ressenti, conscient, parole et agir) par la concrétisation de la simple phrase "Ne te mens pas à toi-même." ? A moins d'arrêter de communiquer avec soi-même, ce qui met fin à la confrontation, donc à l'évolution.

2.3 DEFINITION DU MENSONGE

Ainsi je peux dire que le mensonge n'est pas uniquement dans le dire, ce n'est pas seulement l'énoncé d'une contre-vérité.

Le mensonge est toute communication émise vers un récepteur et qui aura pour effet d'induire celui-ci en erreur par rapport à la recherche d'une vérité.

C'est manipuler et perturber sa vie psychique, affective et intellectuelle, lorsque son esprit tiendra pour vrai ce qui est faux et inversement. Par similitude, l'incohérence entre parole et praxis est ressentie comme mensonge. Le fait de se mentir est un obstacle à la communication cohérente.

III

RECIT DE JULIEN

GABOR :

- Raconte comment tu t'es retrouvé au S.P.J. ? Tel que tu t'en rappelles et à la suite de quels événements immédiats ou plus lointain. Essaie de le faire comme si tu y étais.

JULIEN :

Je me retrouvais chez ma mère, au salon. Ma mère, assise sur le canapé, avait l'air très gênée. Le pasteur sur le fauteuil se donnait une attitude. Il me parlait, embarrassé, pour me dire que cela n'allait plus du tout avec moi. Je devais me rendre avec eux au S.P.J., où ils avaient pris rendez-vous pour moi avec Monsieur « X ».

Moi, qui suis rentré plutôt content de les revoir... Ma belle liberté semblait se terminer, ma fugue finie. Ils ont de nouveau décidé quelque chose dans mon dos. Je sentais qu'ils allaient être ennuyés si je leur faisais faux bond. Mais après tout, ils se sont engagés pour moi. Si je n'allais pas y être... à ce rendez-vous... ?

On a déjà tellement décidé pour moi, sans me le dire, et chaque fois que je prenais ma liberté, au bout, il y avait une décision qui pendait dans l'air, comme à un cheveu. Une décision qui, comme par hasard, allait mettre fin à ce que j'avais envie de faire. Jamais sûr de ce qui allait se passer, seulement qu'on allait prendre une décision. Une décision, sans que je le sache. Une décision pour moi.

Ma mère, toujours assise, est en train de m'expliquer tout ce qui ne va pas avec moi. Et le pasteur lui vient en aide aussi. Ils disent ne vraiment plus savoir à quoi s'en tenir avec moi.

Mais moi, est-ce que je sais à quoi m'en tenir avec eux ? Il est vrai que depuis quelque temps, on ne peut me trouver nulle part et que je rôde partout. Et surtout, je ne fais rien. C'est à dire, je ne travaille pas. Ils n'ont que cela à la bouche : travailler. On dirait vraiment que travailler est la recette à tous les maux. Si l'on travaille, tout va bien. Du moins, on peut faire n'importe quoi, pourvu qu'on travaille.

Pourtant, à les voir, on ne pouvait pas les accuser de respirer le bonheur, alors qu'ils travaillaient, eux, et même trop, à les entendre.

Tu travailles et tout va bien. Tu ne travailles pas ? Tout va mal. Mais qu'est-ce qu'ils en savaient vraiment si j'allais bien ? Par exemple, en ce moment même ? J'avais envie d'autres choses que de travailler. Ils ne pensaient même pas à me les donner.

Leur travail les autorisait à me faire la morale et à décider dans mon dos, pour moi, en propriétaires. Et maintenant, ils voulaient m'amener au S.P.J. Cela ne ferait qu'une décision de plus, prise pour moi, après tant d'autres.

Il y avait déjà quatre ou cinq ans que mon père nous avait fait "examiner" ma sœur et moi, par un psychologue. Pour déterminer notre degré d'intelligence. Notre "Q.I.", comme il disait. Ce "Q.I." s'est révélé au-dessus de la moyenne, heureusement. Mon père avait des diplômes et il voulait des enfants intelligents.

A onze ans, mes parents m'avaient mis dans un pensionnat, en montagne. Pour mon bien, disaient-ils, mais je sentais que je dérangeais, voilà ce qui n'allait pas. Mon père et ma mère n'étaient pas sincères. Pas entre eux. Et quand ils m'avaient mis en pensionnat, ils m'avaient dit : "Tu sortiras quand tu seras le premier de ta classe". J'ai alors travaillé dur, très dur.

Il y avait des jours où j'en avais assez de tant travailler, mais je faisais mes devoirs et apprenais mes leçons tant que je pouvais. Et certains jours, je pensais même que je n'en pouvais plus. Je voulais être le premier et sortir de là. Rentrer. Je trouvais que je devais vraiment trop travailler. En fin d'année, j'étais le premier.

Alors, on m'a sorti du pensionnat et mis à Champittet. Sans me le dire à l'avance. Mais moi, je ne voyais pas ce que cela avait changé pour moi.

Ma sœur et moi, nous habitions chez ma mère. Mon père était parti vivre avec une autre femme. Quand je pensais à mon père, je me disais que je devrais continuer à travailler jusqu'à 26 ans. Autant que dans le pensionnat. Pour avoir des diplômes et ne pas être heureux.

Ma mère s'énervait souvent et ne disait pas toujours la vérité. Je le voyais bien. Elle disait qu'elle ne recevait pas assez d'argent de mon père, lequel disait que ses affaires allaient mal. Tous les deux travaillaient beaucoup et avaient des diplômes. Quant à nous, nous ne vivions pas mal. Où était donc la vérité ?

Moi, en attendant, je faisais des prouesses à Champittet. Là-bas, il y avait un tableau sur lequel on affichait bien en vue les avertissements qu'on recevait. Au troisième, on nous fichait dehors. Je faisais donc exprès pour être affiché. J'en étais tout fier d'y être arrivé.

C'était amusant de voir l'énervement et l'agitation que cela a causé chez tout le monde. Cela m'a amusé d'autant plus que les adultes vous disaient souvent avec des sourires bienveillants : "Il faut profiter de sa jeunesse !" Comment en profiter avec tant de travail et des tableaux d'affichage avec des avertissements ? Et si j'en profitais quand même, alors c'était la consternation. Il y avait une faille sur laquelle je commençais à jouer.

Pourquoi m'imposer tant de travail ? Je n'ai qu'une envie, c'est de vivre jusqu'à 26 ans et non faire le pitre en pensionnat. En attendant, je suis une catastrophe. On parle de moi, on discute de moi. Mes parents parlent de moi, de ce que je fais et combien je suis mauvais. Mon père ne veut pas me voir, et ma mère lui fait des histoires chaque fois qu'il vient. A cause de moi et à cause de l'argent. Moi, je

n'aime pas aller voir mon père de toute façon, car je n'aime pas sa nouvelle femme.

Elle me téléphonait pendant que ma mère était à l'hôpital, en me disant qu'elle allait y mourir car elle était bien méchante. Elle m'a fait peur. J'ai même eu très peur.

Mon père, ma mère, ma belle-mère, je ne les sens pas honnêtes. Et ils me disent que je vais mal, parce que je ne fais rien. Ils ne sont pas mieux que moi. Je ne sais qui croire. Pourtant, moi, je dois leur dire la vérité et ne pas mentir. Depuis quelques temps alors, tout ce que je leur dis est : "Je ne veux pas travailler". C'est ce qui les dérange le plus. C'est la faille que je cherche chez tout le monde.

GABOR :

Quelle faille ?

JULIEN :

La faille, est, que ce qu'ils disent et ce qu'ils font ne tient pas debout. Si je travaille, alors ils sont bien, eux. Pas forcément moi. Je sens bien que tout ce qui est en dehors de ce sujet n'est pas sincère, pas vrai. Ils veulent seulement arriver à faire marcher l'autre. C'est comme cela qu'il n'est pas vrai qu'on n'a pas assez d'argent, que ce n'est pas vrai que ma mère est vraiment méchante, mais ce n'est pas vrai non plus que mon père s'entendait avec ma mère.

La faille est là. Ce qui est dit ne tient pas debout, n'a pas de correspondance avec ce qui est. Et je vois, je cherche cette faille maintenant chez eux. Cela me rend plus fort et m'améliore. Je dois trouver le point faible de l'autre. Et en voyant à mon tour tout ce qui ne va pas chez eux, je me dis que, moi, je ne ferai pas comme cela.

Bien au fond de moi, je voyais qu'ils se trompaient eux-mêmes, mais je ne voulais pas être trompé pour autant. Et surtout j'avais très envie de décider une fois pour moi. Parce que entre le "tu dois faire" et ce que je voulais faire il y avait aussi la faille.

"Il faut..." mais pourquoi ? Pourquoi se sentaient-ils obligés de faire comme il faut, alors que même moi, je voyais que cela ne tenait pas debout ? Je préférais les gens pas comme "il faut" parce que entre ce qu'ils disaient et faisaient, quelque chose semblait correspondre. Je ne pensais pas que tout était bien fondé. Même que je n'allais pas bien. Au fond, je n'arrivais pas à me faire respecter, mais les "il faut" ne se respectaient pas tellement non plus, puisque je voyais la faille.

"Je ne veux pas travailler". C'était vrai et cela me rendait fort vis-à-vis de leur faille.

Avec les "il faut" et les "tu dois", j'ai déjà été mis dans un pensionnat et dans une famille. Le pasteur qui est là, présent, m'avait gentiment accueilli. Chez eux cela allait plutôt bien, mais je ne m'entendais pas avec l'instituteur. J'avais très envie de prendre la clé des champs et je l'ai fait.

Et j'aime bien la vie que je mène depuis quelques temps. Je me ballade et je vois des amis. Je rencontre des tas de gens. Nous discutons de tout. Pas de travail. De nous-mêmes et de ce que nous ressentons. Je trouve que c'est cela la vie. Se connaître, se parler en toute franchise. Aller les uns chez les autres. Personne ne veut me mettre dans quelque chose que je ne veux pas. J'ai du plaisir à avoir mes amis, ma vie. Pas comme chez mes parents où l'on se parle pour que l'autre finisse par faire quelque chose que l'on veut.

C'est vrai que je ne travaille pas. Et pour cela ma mère et mon père paraissent mal. Je comprends aussi que ma mère s'inquiète, mais ma vie ne la regarde pas. Elle ne comprend jamais rien, si ce n'est pas du travail. Cela fait longtemps qu'elle désespère et je la comprends. J'aimerais la protéger mais, alors, je ne pourrais pas faire ce que j'ai envie de faire. Je n'ai pas envie d'être comme "il faut".

Les gens que j'ai rencontrés dans ma fugue sont intéressants. Ils m'écoutent et je les écoute. J'ai envie de connaître d'autres gens et d'autres encore. Pas comme les amis de mes parents. Je sais que je ne peux dire qui je vois. Ils seraient jugés, dépréciés d'après ce qu'ils font. Ce ne serait pas des gens bien. Ils ne le sont pas toujours d'ailleurs. Ils font comme moi. Ils ne veulent pas de quelque chose. Ils cherchent comme moi. Une liberté. Nous discutons, et moi avec eux, j'ai l'impression de découvrir. Et de vivre. Au fond jusqu'à maintenant je ne connaissais personne et j'avais envie de rencontrer d'autres gens, d'autres jeunes pour comprendre comment cela se passait pour eux. Était-ce différent, autrement pour eux que pour moi ?

J'avais trop entendu et vu ce que mon père avait fait et vécu, faisait et vivait. Son expérience, son milieu ne m'intéressaient pas. Et en fait, je commençais à avoir de ma sœur et de moi, par rapport à nos parents, cette image : nous étions de beaux œufs de Pâques, pondus par nos parents et joliment peints avec des "Q.I.". Des génies. Il fallait nous montrer et nous produire. Mais nous n'étions pas des œufs carrés comme le prévoyait le statut et les diplômes de nos parents. Alors il fallait nous remodeler pour rentrer dans le carcan carré. Autrement on ne pouvait plus nous montrer. Autrement nous étions des ratés. Des ratés. Et nous rations leur vie. Ils ne pouvaient plus nous montrer comme ils se montraient. Leur carcan ne m'attirait pas. Si c'était cela "réussir" alors cela ne m'intéressait pas. Je voulais rater ma vie ou la réussir, pour moi. Et qu'ils la ratent pour eux. Et pour le moment, j'étais bien avec mes amis de fugue, je ne sentais rien rater.

Quant à aimer, j'aimais bien ma mère, mon père, ma sœur aussi. Le pasteur aussi. C'est eux qui n'aimaient pas ma vie.

Il n'y avait pourtant pas si longtemps non plus que ma mère avait accepté que je reste sans rien faire, c'est-à-dire comme je l'entendais. Bien sûr, non sans conditions. "Tu peux faire ce que tu veux à une condition. Que tu ailles une fois par semaine chez le psychiatre. Je veux une prise sur toi", disait-elle.

La liberté conditionnelle. Mais je fais ce que je veux. Je n'ai pas discuté et je suis allé chez le psychiatre. Nous nous sommes regardés dans le blanc des yeux de bons moments. Il m'a parlé des disques "pour les jeunes" qu'il possédait. Il se sentait très près des jeunes, me disait-il. Je ne me suis pas senti très proche de lui.

J'ai quand même discuté un peu pour donner le change. Puis il m'a interrompu dans la discussion en demandant : "Et la masturbation ? Ça va ?" Je lui ai dit que je dirai à ma mère que je n'ai pas très envie de le revoir. Il m'a dit que ma mère devrait venir le voir aussi. En rentrant à la maison, je l'ai dit à ma mère.

Je ne suis plus retourné le voir, et ma mère n'y est pas allée non plus.

GABOR :

Que s'est-il passé ensuite ?

JULIEN :

Après cela pour éviter d'autres discussions, j'ai dit que je voulais être cordonnier et bottier-orthopédiste. Ils ont accepté l'idée car c'était du travail quand même. Mais qu'allait-on faire de mon "Q.I." là-dedans. J'avais proposé cela seulement parce que c'était ce qui me paraissait le plus simple. Mais cela n'a pas duré, car ce n'était pas si simple que cela.

Et maintenant, me voilà assis sur le canapé du salon. Je les écoute à nouveau. Mais que tout cela sent le "préparé"... Ma mère trône à côté de moi, l'air cordialement pincé. Elle dit ne plus en pouvoir. Est-ce que je l'encombre ? Elle exagère toujours son rôle.

Le pasteur, pourtant chaleureux d'habitude, a un air de circonstance. Comme pour prêcher. Tout d'une salle d'attente de dentiste. Mais c'est à moi qu'on veut faire arracher une dent. Je sens un étau qui se resserre.

Ma mère me dit avoir parlé avec des connaissances qui lui ont conseillé le S.P.J. Elle n'est pas naturelle et ce n'est pas vrai, puisque je connais déjà l'existence du S.P.J. Mais elle se réfère toujours à d'autres. Je n'aime pas cela. D'ailleurs, j'ai déjà vu une assistante du S.P.J. avec elle. Je ne pouvais rien dire car c'est ma mère qui parlait, de ses difficultés, et moi je ne pouvais quand même pas dire que tout n'était pas exactement comme elle le racontait. Alors là aussi, je me suis tu et j'ai juste dit que je ne voulais pas travailler.

Maintenant, je prends mon air arrogant et je dis qu'à quinze ans j'ai le droit d'être libre. Je n'ai fait du mal à personne, et cela au moins est vrai. Mais le pasteur enchaîne avec "comment le monde est fait..." Il est mal fait, c'est clair, mais lui, il est dans sa tirade des concessions, des sacrifices... C'est dégoûlant du bien d'autrui. Et le mien, de bien ?... On n'est jamais libre. Termine-t-il.

Je pense au livre qu'on m'avait offert une fois pour Noël. C'est l'histoire de toute une classe d'école qui fugue parce que le professeur les avait trompés... et j'ai envie de repartir, refugier. Je dois vraiment les emmerder jusqu'au bout pour qu'ils me laissent libre.

Je leur dis que je n'irai pas au rendez-vous et je me lève pour partir. Le pasteur bloque mon chemin en contournant la table basse. Il m'assène un coup de poing en plein ventre, mais sa main s'écrase contre la boucle de ma ceinture. Subitement les choses me semblent devenir plus claires.. Je ne sais pas pourquoi, mais j'ai l'impression que tout devient clair. Je ne supporte plus. Je le prends par les épaules et je le couche sur le divan. Je le maintiens. Je suis plus grand que lui et plus fort. Je me sens aussi baraqué en muscles qu'eux en paroles.

J'en ai marre de leurs airs. J'en ai marre qu'on me parle de mon bien sur ce ton. Toujours de mon bien. Alors qu'il ne se passerait que ce qu'ils veulent si je les écoutais. Ce qu'ils veulent de moi et non ce que j'aimerais d'eux.

Je sens maintenant que j'ai aussi un certain pouvoir. Je le vois sur ma mère qui a peur. Elle me dit de me calmer. Je me sens devenu grand et je leur parle comme à des enfants. Je dois les protéger contre moi. Je me sens le plus fort.

A ce moment, ma mère me dit que si je vais au S.P.J. avec eux, juste pour une visite, alors en sortant, elle m'achètera le vélo-moteur dont j'ai envie depuis si longtemps. Tout de suite en sortant. Je les aime bien au fond, et je suis ravi à l'idée d'avoir mon vélo-moteur. D'accord. Allons-y au

S.P.J. Mais je ne veux pas travailler. Je garde ma phrase-clé pour rester ferme mentalement, comme un vrai guerrier, que je me sens devenir.

GABOR : Comment cela se passe-t-il au S.P.J. ?

JULIEN :

Quelques minutes plus tard, nous montons dans l'ascenseur du S.P.J. Ma mère sort un mouchoir propre de son sac et se met à pleurer. Pourquoi ? Pourquoi n'a-t-elle pas pleuré avant ? J'ai envie de la consoler en pensant au vélo-moteur que j'aurai tout à l'heure. Ma mère sèche ses larmes en sortant de l'ascenseur et peu de temps après nous sommes introduits dans le bureau de Monsieur "X". Il est plus grand et plus fort que moi. Cela me plaît. Je ne pourrai en tous cas pas l'avoir comme le pasteur.

En nous asseyant face à lui, ma mère sort à nouveau son mouchoir et se remet à pleurer. Elle fait cela pour impressionner Monsieur "X". Elle dit ne pas savoir quoi faire de moi. Le pasteur raconte que pendant mon séjour chez eux, je n'ai pas trop mal travaillé à l'école et que je n'étais pas bête. Je comprends que "l'Œuf de Pâques" ne devenait pas assez carré à leur goût. Je dis que je ne veux pas travailler.

Monsieur "X" dit alors d'une voix calme : "Je vais te monter à Valmont, au Centre pour adolescents, pour une petite observation." Je ne me sentais pas malade du tout. Pourquoi faire alors une observation ? Cela me fait penser à l'hôpital où l'on nettoie, transforme les malades dans une odeur de désinfectant et en silence. Je sens un couperet tomber. Tomber entre moi, mes amis, la vie. Je ne sens plus mes jambes. Je vais être jugé tacitement, examiné. Je n'ai rien à dire. Je ne peux rien dire. je suis décomposé.

Ma mère pleure ici et là et raconte... Monsieur "X" est son exécutant. Il s'y laisse prendre. Et moi, je vais être cloisonné. Je ressens cela comme une injustice. Je crois que je pleure. Je n'ai rien à dire.

GABOR :

Et tu es allé à Valmont ? Qu'as-tu ressenti ?

JULIEN :

Quelques minutes après, j'arrive à Valmont en compagnie de Monsieur "X". Le bâtiment est moderne. Faux propre, faux moderne. Il est en dehors de tout. A le voir, je préférerais un hôpital. Là au moins, on devine ce que c'est. Monsieur "X" sonne, parle dans un haut-parleur, puis la porte s'ouvre comme par enchantement. Sans qu'il y ait personne derrière.

Je me rends compte subitement que je suis accompagné par un type qui m'est inconnu et qui ne connaît de moi que ce que l'on lui a dit. Je suis remis dans ses mains comme ça.

Nous rentrons dans le hall. A droite, je vois un panneau lumineux avec un plan de cellules bien dessiné. Comme dans les gares pour contrôler les trains. Je trouve cela terriblement inhumain. Un homme, un éducateur nous accueille. Monsieur "X" monte les escaliers. Moi, on me dirige vers une cabine tout de suite au rez-de-chaussée, qui ressemble à un sas. On me met dedans. On m'ordonne de me déshabiller. Passer les habits par une porte. Je me retrouve à poil, nu.

Jamais, je ne me suis senti aussi nu de ma vie. Aussi humilié. Puis on m'ordonne de passer encore ma bague, ma boucle d'oreille. Je suis dépouillé de tout. Plus rien ne m'appartient. J'ai l'impression de ne plus m'appartenir. Je trouve cela révoltant. Injuste. Je pleure de mon impuissance, de rage.

Mais par l'autre porte du sas, on me passe déjà un training qui n'est pas à moi. Je dois le mettre. Je peux sortir du sas. L'éducateur me conduit aux douches. Je dois me doucher en pleine journée. Pourquoi ? Même la saleté de mon corps n'est pas tolérée. Elle ne doit pas rester avec moi. Je ne dois pas exister, je le sens. C'est pour mon bien.

Maintenant, je me sens mal. Maintenant, je vais très mal. Je crois comprendre le système. On décide pour toi, pour ton bien, et on te donne l'illusion que c'est ton bien, donc que tu es celui qui décide. J'appelle cela, en moi, leur système. Je suis écoeuré.

"Suis-moi" me dit l'éducateur. Que puis-je faire d'autre ? Je me sens déjà assez paumé, dépouillé, inexistant. Je le suis à travers des couloirs.

Lui, il est habillé dans ses habits, qui eux sont propres. Je ne suis rien. Lui, il est éducateur. Mais voyons, éducateur avec un trousseau de clés à sa ceinture ! Cela ne me dit rien qui vaille. Arrivé en haut, il m'explique : "Voici ta chambre". Et il ouvre la porte sur la cellule. Un lit accroché au mur, couverture pliée. Il m'explique "ma chambre". Je ne vois qu'une chose : il n'y a pas de poignée sur la porte. Mais qui est fou ici ? Moi, je ne veux pas le devenir pour mon bien. Ils ne se rendent pas compte de ce qu'ils font ! Car, en plus, je dois écouter ses explications au sujet du traitement auquel je vais avoir droit. Cela a l'air doux et presque alléchant, mais je n'entends plus rien. Je ne comprends rien.

Je reste seul dans ma chambre. Prostré. Je me sens devenir très lucide. Ma fenêtre donne sur l'autoroute. C'est le déferlement de voitures. Je suis enfermé. Les autres, ils passent sur la route, ils vont, ils courent quelque part. Ils ne pensent même pas que je suis ici, dedans, moi. C'est l'injustice. C'est injuste. Inhumain.

A chialer. Et pendant ce temps, en bas, on discute de moi, sûrement. Comme ma mère discutait avec Monsieur "X". Mais est-ce qu'ils se rendent compte que j'existe ? Je ne suis pas un objet encombrant.

Toute cette affaire est fausse. L'éducateur est gentil. Faussement gentil, car il m'enferme. C'est la première fois de ma vie que je suis enfermé...

Et mon vélomoteur ? Si tu viens au S.P.J. Merci Maman. Vous m'avez tous bien eu. Trompé. Vous m'avez menti. Et maintenant, je suis enfermé. Tout le monde a marché. Je leur en veux. Je n'ai commis aucun délit. Et je suis en taule. Tout le monde sait qu'ici c'est une taule. Centre pour Adolescents... mais taule. Après une discussion calme, tu te retrouves en taule, alors qu'on dit vouloir t'aider...

J'en veux à ma mère et j'en veux au pasteur. Il faut pourtant que je leur pardonne. Je me sens coupable de leur en vouloir. Finalement c'est les autres qui sont mauvais. Ils n'avaient pas à croire les pleurs de ma mère. Elle pleure beaucoup. Et le pasteur aussi veut mon bien.

Ce n'est pas de leur faute. C'est la faute de la société. C'est la société qui est mauvaise. Ne m'a-t-on pas expliqué maintes fois que c'est la société qui veut que je sois comme "il faut"... et à cause du système que "je dois"... ? Le système scolaire qui veut que... Le système d'apprentissage qui veut

que... Le système social qui veut que... Je m'en veux d'en vouloir à qui que ce soit. Tout le monde dit vouloir mon bien. C'est le système qui ne le veut pas... C'est de l'attrape gogo, le système.

Je sens, je comprends ma mère, le pasteur, Monsieur "X". Ils font partie de la société, eux aussi... Et le système où l'on décide pour toi en te donnant l'illusion de décider, au fond les excuse d'être mes geôliers.

La belle excuse pour que je ne puisse pas leur en vouloir à eux. Bande de salauds ! Oui ! Je vous en veux, à vous ! Si vous n'existez pas, ne m'en empêchez au moins pas. Ne m'enfermez pas !

Je vois votre système. Je vois la faille. Je la verrai toujours, dorénavant ! Tout le monde marche à ce jeu, moi, je n'en veux pas. Je n'ai plus aucune illusion, me semble-t-il. Je reste seul, sur le lit qui n'est pas moi.

GABOR :

Et à Valmont ?

JULIEN :

Pendant un mois, je reste en observation. Je prends connaissance du "régime" de Valmont. Il y a une hiérarchie selon l'ancienneté. Au début, je ne pouvais rien faire. Mais au bout de quelques jours "on monte en grade".

C'est ainsi qu'après deux semaines, j'ai même eu le droit de regarder la T.V. En attendant, j'ai le droit à quelques bandes dessinées. Par contre, je n'ai pas droit à des cigarettes. On me donne des caramels "MICAMOU". On me traite comme un bébé à qui on donne des caramels, mais on m'enferme, car c'est bien une prison. La nuit, ou les moments que je passe dans "ma chambre" je dois sonner le gardien, ou, pour bien dire, mon éducateur. Ceci parce que j'ai besoin d'aller aux toilettes. Alors c'est l'interminable cérémonie des portes qui s'ouvrent et des portes qui se ferment. Les portes qui s'ouvrent devant et les portes qui se ferment derrière. Rien, rien ne doit m'appartenir, même pas le fait de chier. Nous "partageons" tout. On le dit assez.

Seules, mes pensées restent à peu près à moi. Mais là, c'est moi, qui ferme les portes devant et derrière les éducateurs, par les couloirs, où ils essaient d'atteindre le dernier retranchement de mon intimité. C'est tout ce qui me reste. Je suis seul, définitivement seul dans la profondeur de mes pensées.

Entre mes amis - avec qui je discutais sans danger - et moi, ils ont baissé le rideau du silence, de la séparation. C'est avec eux que je dois "partager". C'est le silence, la solitude en moi. C'est le système qui a gagné je n'ai pas le choix malgré toutes les apparences. Et ils me disent de choisir. Je suis très seul, même mon chemin aux toilettes est noté et je suis accompagné.

Dans ma chambre, avec une aiguille et de l'encre, je me fais un tatouage sur le bras. C'est - me dis-je - pour me souvenir, pour toujours, de ce qui m'arrive. Je me sens arnaqué. Ce tatouage restera le symbole, à vie, du non oublié. De ce que, maintenant, je sais comment cela arrive et marche. "Mon bien", la faille, le système, et les gens. Jamais, je ne veux oublier et je me marque à vie.

Mais on vit à Valmont. Le temps est rempli. Il y a des travaux d'atelier, par exemple. Il y a plusieurs possibilités de travail, mais on les discute avec toi. Tu finis par faire ce qu'on trouve le mieux pour

toi.

On rencontre les autres. Tu ne les fréquenterais pas forcément en dehors, mais puisque nous sommes tous dans le même bain... Il y en a qui sont là pour du "trafic", d'autres pour d'autres "délits". Et toi ? Pourquoi ? Tu ne sais pas forcément quoi répondre. On comprend quand même une chose. Nous sommes tous enfermés pour avoir dérangé... Là, non plus, on ne choisit plus, puisque c'est cela qui crée le lien. On dérange.

Nous faisons du sport. C'est bon pour notre santé. Mais le terrain est entouré de hautes barrières.

Mes parents me rendent visite. Mon assistant social aussi. Ils sont tous très gentils maintenant. Ils me disent : "Alors, tu veux travailler, maintenant ?" "Je ne veux pas travailler. Pourquoi m'avez-vous mis là ?"

Et ils reviennent pour me demander à nouveau la même chose. Ils s'en foutent de quel travail, pourvu que je travaille, et je peux rentrer à la maison.

J'ai un éducateur "attitré". Il me suit partout et en tout. Quant à moi, je trouve que j'ai la valeur de me rendre compte comment est la vie et les gens. Je souffre, mais un contrat est fait avec moi-même; je n'oublierai pas la réalité qui m'arrive, ni leur faille, ni leur système hypocrite. Je réalise que mes parents, les adultes, acceptent bien que je sois enfermé. Pour mon bien. En partant, ils serrent la main à mes gardiens. Et je les trouve salauds. Ils s'entendent bien autour de leur jeu, dont je paye les frais.

Je dis à ma mère que je ne trouve pas normal que je sois mis dedans. Elle me répond que cela ne va plus durer très longtemps. C'est de nouveau "mon bien" qu'on m'avance. "Tu traverses une phase difficile de ta vie..." Donc, personne n'y est pour rien, sauf moi et les systèmes, la société... Tout le monde veut mon bien, sauf moi. Eux, ils sont des normaux.

Je ne veux pas travailler ! Mais on m'arrange une rencontre avec un orientateur professionnel. Il trouve que je m'exprime bien. Je l'ai appris à la maison. Je sens que c'est une chance de plus pour moi, par rapport aux autres. Ainsi que ma grande taille et ma force physique. Cela impressionne.

Quelques jours après, je rencontre le directeur de Serix. Je peux y aller comme pensionnaire. J'accepte parce que c'est une porte de sortie.

En quittant Valmont en voiture, je revois le panneau "Centre pour Adolescents". Je trouve cette appellation écœurante pour un endroit où l'on n'a pas le droit de s'appartenir, ni d'exister. Cela fait partie aussi de leur système que d'appeler une prison gentiment "Centre pour Adolescents". Moi, je me sens plus important depuis que j'y ai séjourné. J'ai compris quelque chose que je ne veux pas oublier.

GABOR :

Et Serix ?

JULIEN :

A Serix, j'ai droit à une chambre dans un pavillon. De ma fenêtre, j'ai une très belle vue. Mais l'architecture de l'extérieur me fait quand même penser à un autre "Centre pour Adolescents". Mon

pavillon est habité par dix gars et une éducatrice et un éducateur leur sont attribués.

A mon arrivée, je décide de jouer le jeu qu'on attend visiblement de moi. Je dois démontrer que les adultes avaient raison d'agir à mon égard, comme ils l'ont fait. J'allais devoir "m'améliorer". Et garder pour moi, en moi ce que je pense. Je n'arrive quand même pas à cesser de chercher la faille, chez les adultes et dans les apparences.

Sur le bâtiment depuis l'extérieur, on remarquait ici et là d'anciens barreaux. Nous savions tous - sans l'avoir vu - qu'il restait encore deux "chambres fortes" dans l'établissement. Ceci "en sourdine" donnait une touche de réalité à la couleur locale qui tendait, en paroles, à la compréhension de "nos cas". De plus, j'étais entouré de gars qui disaient avoir fait des choses pas possibles pour se retrouver là.

Je n'aimais pas le langage de ces lieux et je commençais à y faire attention. Par exemple "venez et parlons en groupe" - me semblait toujours faux. Cette prévenance était fautive et correspondait presque toujours à ce que nous allions finir par décider, c'est à dire ce que les éducateurs voulaient que nous fassions. On ne nous obligeait pas directement à faire, mais on était amené à faire notre "bien".

A cette époque, je discute beaucoup avec les autres gars. Par ces discussions, ils finissent par voir les failles comme moi et perturbent les ordres aussi hypocritement qu'ils nous parviennent. J'incite de plus en plus ces discussions entre mes amis et moi. Un jour, je renverse un éducateur. Et j'use les nerfs de mon éducatrice avec des questions qui la coincent vers la faille. Pourquoi suis-je là ? Le directeur - avec pipe en bouche, toujours - me convoque et me dit de ne pas "monter" les autres. Je me rends compte que j'ai le pouvoir de m'exprimer et que ce pouvoir est craint. Que mon expression peut produire des effets non désirés. "Il ne faut pas monter les autres".

Un éducateur qui s'occupait de la menuiserie était spécialement fort physiquement et craint pour cela. Contre lui, personne n'osait rien faire. Il avait déjà tabassé un ou deux d'entre nous. Je me permettais de l'énervier par mes questions. Avec mes "pourquoi". La réponse venait presque toujours invariablement :

"On s'en fout, pourquoi. Tu le fais et c'est tout." Cela, c'était pour mon bien. Une fois en passant à côté de lui dans le couloir, je le traitai de con. "Tout est dans la force de tes bras. Je t'emmerde" - lui dis-je en lui placent un coup de poing dans la poitrine. Je ramassai une volée. J'étais costaud, mais il l'était plus que moi. J'ai eu le dessous. Je sortis du couloir, devant mes camarades, la tête haute et fier, mais le nez en sang. Je n'essuyai pas le sang, et hypocritement - très content de la situation - je m'en allais me plaindre à mon tour de ce qui m'était arrivé.

Je sentais que j'allais mettre le directeur dans une drôle de situation, car "on ne bat pas les Pensionnaires !" La faille ! J'allais le confronter à ce qui est dit et ce qui est fait. Il y a eu beaucoup de discussions et appels aux sentiments et tout a été minimisé. Je tenais quand même le couteau par le manche car je n'ai point eu de sanctions. La faille !

Le week-end qui suivit cet événement, je décidai de fuguer. J'en fis part à mes copains à la gare avant de monter dans le train pour Serix. Je les quittai à la gare.

Et je cours, je gueule dans la rue. Je respire. Je me précipite pour voir mes amis. Les miens, pas ceux du groupe. Je peux dormir et manger chez eux. Ils m'accueillent et ne me séquestrent pas. Les jours suivants, je les passe à me balader. Me balader sans dire où, sans dire pourquoi. Je rencontre

des gens. Ceux que je ne suis pas obligé de voir. Bien au contraire. Je les vois parce que je veux les voir. En fait, je ne fais rien de répréhensible et je m'en garde bien. C'est comme ça, qu'un jour, en pleine rue, en badaud au soleil, je me fais prendre par la police.

GABOR :

La police ?

JULIEN :

C'est la première fois que j'ai à faire avec la police. On me conduit à la Police Judiciaire. On me fiche. Puis je passe une séance de photos. Cela fait un drôle d'effet. Quelques minutes avant, j'étais encore en plein soleil, me baladant entre les autres et jouissant du soleil et me voilà à la police, fiché, photographié. Décidément, je ne m'appartiens pas.

Le type qui me prend en photo se fait très complice avec moi. Puis il me dit : "Alors, on fume un peu de "H" n'est-ce pas ?". Je réalise que toute sa gentillesse n'était que pour cela. Pour me faire dire que je fume. Je dis NON tout de suite. Je le trouve, je les trouve dégueulasses. Utiliser la gentillesse pour me mettre dedans...

Après cette séance de photos, je dois me déshabiller et être fouillé. Je reconnais le système, mais je me sens humilié, nu, dépouillé quand même. Seul, face à cette organisation qui ne veut pas que je sois moi-même, que j'existe, comme je peux et veux. Depuis la salle d'interrogation du P.J., mes yeux tombent, à travers la fenêtre, sur un petit jardin avec une cabane. Un banc tranquille et solitaire, avec au pied, un nain. Cela me frappe comme étant une image représentative entre ce que je vis et ce qui pourrait être.

Je pense avec amertume aux quelques jours libres que je viens de m'accorder. Cela n'a pas de prix, même si maintenant, je trouve cela énorme. Je suis embarqué dans un car avec des barres sur les fenêtres. A travers celles-ci, je regarde les gens qui défilent sans se rendre compte de l'injustice qui m'arrive. Feraient-ils quelque chose, s'ils savaient ? Est-ce qu'ils ont réussi, eux ? Savent-ils, ce qui se passe ? Je me sens très seul.

Le temps d'arriver à Valmont, je deviens fier. Je cultive en moi cette fierté, des choses qui m'arrivent. Je suis fier de dire que je suis "un cas social" qu'on n'arrive pas à résoudre avec des recettes, que les "médicaments" qu'on m'applique ne peuvent rien contre la liberté que j'ai en moi, ni la fierté.

Ce monde m'apparaît comme un décor en papier carton qu'on a cousu grossièrement de fil blanc. Je pourrais annoncer aux éducateurs que leur système est débile. L'œuf de Pâques n'est toujours pas devenu carré.

Je suis reçu à Valmont par un éducateur souriant et très décontracté. Je ne comprends pas pourquoi il sourit. Peut-être me reçoit-il en habitué ? Il n'y a pas de quoi sourire, selon moi.

On me fait repasser par ce que j'appelle le sas. Je donne mes vêtements, mes effets personnels, je passe sous la douche et je suis cueilli de l'autre côté de la barrière, avec le training "maison". Tout cela en douceur, en toute gentillesse. Passer de l'autre côté du sas. J'y retrouve les éducateurs "en blouse blanche" - dans mon imagination - après la désinfection. Tout juste s'ils ne demandent pas si l'opération n'a pas fait trop mal ?

La cicatrice est pour moi seul. Ce sont des "sociaux" et pourtant à leur ceinture pendent toujours des trousseaux de clés avec lesquelles, tout à l'heure, je serai enfermé. Car je suis là "en préventive". Pourquoi ? Pourquoi quarante-huit heures d'isolement ? L'interminable cérémonie pour arriver à satisfaire mes besoins intimes. J'en discute avec les éducateurs. Ils disent me comprendre. Comprendre que je trouve cela injuste. Ils disent me soutenir. Ils disent aussi qu'ils ne sont pas d'accord que je sois en préventive car apparemment je n'ai rien fait.

Ils sont - pour moi - de vrais "ploucs", car ils parlent bien, mais les faits sont là; s'ils ne sont pas d'accord, alors ils subissent de la même façon que moi. Ils exécutent sans y croire. Ils sont des "éduc" et ils veulent "mon bien", mais la désinfection, les trousseaux de clés à leur ceinture... Les choses avec lesquelles ils ne sont pas d'accord non plus, mais ils les font... parlent plus fort et en contradiction avec ce qu'ils disent.

Quarante-huit heures d'isolement. Pourquoi alors ? Je n'ai fait de mal à personne. Moi, je fugue au moins, lorsque je ne suis pas d'accord... Pourquoi eux, exécutent-ils des choses avec lesquelles ils disent ne pas être d'accord ? Est-ce cela vouloir le bien ? Et de qui ? Pour peu, je devrais les plaindre... moi.

Après les quarante-huit heures, je reçois la visite de mes parents. "Que veux-tu faire plus tard ?". Je rigole à leur nez et répète que je ne veux pas travailler. "Alors tu restes."

Tout ce qu'ils voudraient, c'est de paraître bien au travers de leur progéniture... C'est moi qui devrais faire leur bien. Les salauds.. J'apprends que, pendant ma fugue, mon père a organisé une "battue" avec ses amis de la Police Judiciaire pour me retrouver dans la nuit. Je suis fier de cela. Mais c'est raté... Il ne m'a pas trouvé. Je ne désire plus faire le plaisir de personne, seulement le mien et aimer. Aimer autrement que ceux qui disent m'aimer.

GABOR :

Et après ?

JULIEN :

J'ai à nouveau droit à un orientateur professionnel. Pour l'embêter, je regarde sur la liste qu'il me donne, quelle est la formation qui me demande le moins d'efforts. Je choisis d'être ramoneur. A la suite de ce choix, je serai transféré à Vennes.

"Pour que tu te réhabitues à vivre et à travailler. Tu as besoin d'être encadré". Je ne me sens nullement malade et pourtant ils parlent de moi, et ils me parlent comme à un malade. Ce discours ne me dit rien qui vaille. Je sais que c'est le discours qui cache la faille. Au nom de cela on va décider, choisir, à ma place. Pour mon bien. J'ai suffisamment entendu parler de Vennes qui n'est pas loin de Valmont.

Je dis aux éducateurs qu'il faudrait une fois qu'ils vivent à leur tour ce qu'ils nous font subir au nom de notre bien. Ils sont ennuyés. Ils ne savent pas vraiment quoi faire de moi. Je sais que tôt ou tard, ils seront dépassés si je maintiens mon attitude. Ils ne peuvent imaginer, ni savoir ce qui se passe en moi.

Arrivé à Vennes, on me promène pour me montrer comme les lieux et les ateliers sont agréables,

gentils. S'ils aiment cela, pas moi. Ils ont choisi de travailler là alors que moi je n'ai pas demandé à y venir. C'est incroyable qu'ils n'arrivent pas à comprendre cela. Je sais que c'est la maison pour les "plus durs". Cela augmente en moi l'idée de mon importance.

L'éducateur de Serix - celui avec lequel je me suis battu - vient m'apporter les affaires que j'y ai laissées. Pendant notre discussion, il s'excuse de s'être battu avec moi. Je sens qu'il est sincère et qu'il comprend dans quels draps je me trouve. Il me laisse entendre sa désapprobation de ce "qu'on me promène comme ça..." Encore un qui au fond n'est pas tout à fait d'accord. Je suis touché. Il est bourru, mais maintenant il dit ce qu'il ressent et ne joue pas son rôle. Je l'aime presque.

GABOR :

Et à Vennes c'est comment ?

JULIEN :

Vennes me semble plus détendu que Valmont. La journée passe avec des travaux d'atelier. Le soir on dort dans une chambre, dont la porte se ferme bien avec une serrure de sécurité depuis l'extérieur, mais qui n'est pas souvent utilisée. On tient à nous... Mais nous pouvons nous rendre visite de chambre en chambre et bavarder. Nous ne pouvons pas sortir en ville. "Si tu es bien, tu pourras sortir pour travailler en ville ". Le message est envoyé...

Un jour, au lieu de travailler, je me promène à Vennes. Je passe devant la section fermée. Le gardien éducateur se trouve là. Je lui dis bonjour gentiment. La réponse vient en gueulant : "Qu'est-ce que tu fous ici ?". Il me parle de derrière ses barreaux. Je lui dis que je viens jeter un coup d'œil sur sa saloperie "d'accueil" dont tout le monde parle. "Tu risques d'y finir de toute façon !" - me parvient son aimable menace. Je pars de là. Il est bien assez furieux comme cela et comme je ne veux pas du tout finir dans sa section...

Le reste du temps, j'ai l'impression de passer dans une machinerie à me faire la "morale". "... on fait tout cela pour ton bien, donc on attend ta collaboration." Ou bien "... tu passes tes étapes comme tout le monde, et puis tu pourras être en semi-liberté..."

Je ne peux que sentir très fort le goût du "susucre" qu'on veut me donner pour que je marche dans ce qui a été décidé comme étant mon bien. Alors que mon bien, en ce moment, serait au moins ne pas être obligé d'écouter ces paroles qui ne veulent rien dire pour moi.

Je suis enfermé pour mon bien. Tout mes actes sont contrôlés pour mon bien. J'ai été humilié pour mon bien. J'aimerais être seul et rêvasser. Cela ferait mon bien. Mais l'éducateur qui s'occupe de moi me parle tout le temps.

Il dit qu'il a deux enfants. Je sens que c'est bien vu. J'ai compris qu'il faut être en règle.. Est-ce que mon existence mettait mon père en règle ?... Est-ce, pour qu'il soit en règle, que je devais devenir un "œuf de Pâques" bien carré et ma sœur aussi ?...

Est-ce qu'avoir des enfants et une famille permet, autorise, de mieux décider pour les autres ? ... Et oblige les autres à tout faire pour que leur père soit en règle ? ... Cela me semble très compliqué et surtout très lâche. Je désire être moi, pour moi.

Un jour, les éducateurs nous ont trouvé du travail en ville. Nous devons ratisser les jardins au bord du lac. Grâce à la ville, nous allions être payés. Vennes allait encaisser l'argent. Grâce à cet argent,

nous pourrions aller faire un voyage. En bateau. Les éducateurs nous disaient : "C'est votre truc". "Vous pourrez faire ce travail ensemble, partir en voyage ensemble, accompagnés d'un ou deux d'entre nous." Pourquoi devons-nous partir tous ensemble ? Nous ne nous étions pas tellement choisis. Et surtout pas pour des vacances !!! Enfin, pour nous, l'essentiel était surtout de sortir de Vennes.

Nous nous sommes rendus au bord du lac pour travailler. C'était une fête que d'être dehors. La détente. Les jardiniers professionnels n'arrêtaient pas de nous critiquer pendant notre travail. Ils en avaient apparemment "contre ces jeunes".

Je sentais qu'on me houspillait moins, car j'étais, comme souvent, le plus grand, le plus costaud. Nous nous sommes mis à fumer des cigarettes, à bouffer et ficher un petit peu les choses en l'air. Nous jouions et profitions d'être dehors. Nos éducateurs n'y comprenaient rien. Au bout d'un moment, ils étaient obligés de plier armes et bagages, et de nous reconduire à Vennes en laissant là "notre bien", "notre truc".

Pour moi, nous reconduire à Vennes me semblait plus clair et moins hypocrite. Et j'y étais pour quelque chose dans cette débandade. Au retour à Vennes, quelques copains me dirent : "Cela va être la merde maintenant. Tu seras mis en section fermée".

J'ai envie de fuguer. Un copain me tempère et me dit d'attendre la suite des événements. Il a raison. Tout le circuit recommencerait si je fuguais maintenant.

Fugue - police - Valmont - Vennes. En effet, quelques minutes plus tard, on vient me chercher pour me conduire en section fermée. Je me sens très fort physiquement. Pour le reste, je suis fatigué, très fatigué. Je voudrais plutôt mourir que de marcher dans cette combine hypocrite. Je n'ai jamais cherché à faire du mal à personne. Seulement peut-être les mettre en face de la faille. A montrer que je vois.

Quand les éducateurs arrivent face à moi, je sors mon poing américain de la poche. Ils n'osent pas me faire face. Leurs paroles sont hypocrites, mon poing lui au moins est clair. Je ne marche plus. Pas comme cela. Ils appellent le directeur qui vient et me dit des paroles calmantes. Il est presque doux. Je sens que quelque chose de pas très catholique va se passer s'il est si doux. Quelque chose de pas très bien pour moi. Il continue à me parler gentiment. Et plus il est gentil, plus je sens un danger qui me guette. Quoi ?

Les minutes s'écoulent. J'attends. Je ne réponds pas. Chacune de mes paroles pourraient être utilisées contre moi. Ils l'ont souvent fait. Je ne me laisserai plus avoir. A ce moment des gendarmes font irruption dans ma chambre. Je me laisse mettre des menottes. Je leur demande de me lier les mains devant moi. Leur action me semble claire, moins hypocrite. Ils me permettent même de prendre un livre avec moi. En sortant du bâtiment, je fais irruption dans la salle à manger. Je brandis mes mains. Il faut leur montrer ce qui les attend en vérité, à mes copains.

Les gendarmes m'emmènent. Ils me débarquent à la gendarmerie de la Cité. Là, je suis enfermé dans une cellule. Je me crois destiné, cette fois au moins, pour le Bois Mermet, pour m'obliger à travailler.

Les gendarmes me disent que je serai transféré à Valmont. Je ne me méfie pas d'eux. Ils sont clairs. Ils ne sont pas payés pour être gentils. Quand ils me regardent par la lucarne de ma cellule, je les entends rire, franchement avec humour. Ils ont de quoi rire, car je me sens aussi défait physiquement que moralement. Cela doit être rigolo pour eux et je comprends. Cela me semblerait

aussi cocasse si je n'étais pas touché.

L'après-midi, je suis transféré à Valmont- J'y suis accueilli "en vieille connaissance" et l'on m'apprend que je vais échapper aux quarante-huit heures d'isolement.

GABOR :

Quoi de neuf à Valmont ?

JULIEN :

Je fus mis au régime de semi-liberté. "Il faut que tu cherches du travail." "Si tu trouves du travail, nous te mettrons en studio". J'avais tout ce que je voulais si je disais vouloir travailler. Personne, personne n'a pensé exprimer ce que c'était de travailler. Ils disaient, ils exécutaient.

Travailler. Etait-ce réussir comme mon père ? Etait-ce devenir "plouc" comme ces éducateurs, pas tout à fait d'accord, mais exécutant quand même ? Je n'aimais pas cette "complicité" des gens à qui il arrive ce qu'ils ne veulent pas exactement.... Je n'avais pas aimé "la complicité" du photographe de la police, qui était gentil pour savoir si je fumais du "H"... Si c'était le monde, alors, je voulais surtout rester seul, ne pas être gentil et ne pas voir des gens gentils.

Maintenant que j'avais la possibilité de rentrer et de sortir, je vivais mieux. Je me suis même trouvé un studio. Mais personne n'était d'accord pour signer le bail de "mon studio". Personne ne voulait prendre la responsabilité que je ne pouvais pas prendre moi-même légalement.

En fait, je devais être là pour faire plaisir, avec ce que je faisais, en m'améliorant. Mes parents, les éducateurs, c'est à eux que je devais faire le bien.

Je me suis lentement "installé" à Valmont. En semi-liberté, ce n'était pas mal. Et puis, je ramenaient des choses depuis la ville, aux copains.

Puis un jour, le S.P.J. décide qu'il fallait me vider de là. Je sens que Monsieur "X" a raison là-dedans. On m'assigne un éducateur de l'AEMO. Je dois le rencontrer une fois par semaine. Il est fort sympathique.

J'ai compris que ma prise sur lui est de dire que j'étais à la recherche de travail. Je crois que l'éducateur et Monsieur "X" m'ont compris. L'éducateur fait une lettre indiquant que la meilleure solution pour moi serait de me laisser seul, face à moi-même.

Peut-être en avaient-ils assez ? Ou bien, ils avaient compris qu'il fallait me laisser, que je voulais exister par moi-même. En tous cas, ils ne m'ont pas proposé de faire des "trucs" ensemble. Ils me donnaient l'impression qu'eux aussi voulaient être plus indépendants, comme moi. Mais peut-être étaient-ils comme mes éducateurs qui exécutaient en se plaignant de ne pas être d'accord ? Mais je pouvais être libre face à eux. Peut-être m'ont-ils fait confiance ? Enfin, la machine s'est arrêtée. On m'a laissé libre.

J'ai habité chez des copains. Il est vrai que je ne faisais pas grand-chose. Mais je n'avais pas de grands besoins non plus. A cette époque, j'ai rencontré énormément de gens, de toutes sortes, et je discutais beaucoup. J'ai même rencontré des journalistes. J'avais envie de publier un article sur ce qui m'était arrivé, mais je ne suis pas allé jusqu'au bout. Je n'avais pas envie d'être remis sur la

sellette.

J'ai connu des écrivains, des toxicos. J'observe et je vis. Je me sens vivre. J'ai même été punk. Cela a provoqué de vrais confrontations. J'ai vécu ainsi une année. En allant voir Monsieur "X" et l'éducateur.

Je me suis formé une opinion en les voyant et en fréquentant toutes sortes de personnes. Comment pouvaient-ils faire certaines choses, alors que je les sentais - mes intervenants - honnêtes ? Cela ne doit pas leur être facile.

Sont-ils d'accord avec leur propre conscience ?
Existent-ils ? Ou bien exécutent-ils ?

IV

ANALYSE DU RECIT DE JULIEN

Cette analyse suit le cours du récit de Julien, le contexte étant précisé au fur et à mesure que cela semble utile.

4.1 LE SENTIMENT DE REJET

En premier lieu aucun mensonge n'apparaît, mais quelque chose de bien plus grave pour Julien. Il dit, il sent qu'il dérange et qu'il est éjecté de chez lui. Il sait la réalité des faits, car ses parents lui ont bien dit qu'ils allaient divorcer. On ne lui ment pas à ce sujet.

Julien n'a pas envie d'aller en pensionnat et a certainement mal de se sentir rejeté. Pense-t-il que s'il part en pensionnat et qu'il devient premier de sa classe, il pourra arranger, racheter l'entente de ses parents ?

Mais sa performance en pensionnat n'y fait rien. Quand il est de retour, tout est changé. Ses parents se sont quittés et il continuera à fréquenter un établissement qui, s'il n'est pas tout à fait un pensionnat, a néanmoins une connotation négative pour Julien. Il a été éjecté et désormais sera tenu à distance. Se sent-il responsable de cela ? Les adultes disent qu'il est mauvais.

Et la responsabilité de sa personne est transférée à des institutions autres que ses parents. Autres que sa mère, qui pourtant a réclamé et accepté cette responsabilité. Elle l'assume mal.

Hormis sa douleur et sa déception pourquoi et comment Julien pourrait-il ressentir du faux dans les messages ? Il a été tenu au courant de la dégradation de la relation entre ses parents. Il l'a perçue avant qu'on ne lui en parle clairement. Et pourtant Julien sent la tromperie, la trahison. Ils ne sont pas si sincères, comme dit Julien.

Pas sincères entre eux, dit-il.

Il a dû assister à la débâcle de l'entente entre ses parents avant qu'on ne parle de divorce, avant que les deux adultes ne deviennent cohérents face à leur mésentente, cohérents dans l'action par rapport à ce qui ne jouait pas dans la relation.

Pendant tout ce temps l'enfant pouvait sentir, percevoir que derrière les formes et les habitudes quotidiennes, il n'y avait plus l'entente nécessaire justifiant le fonctionnement apparent. Peut-on à

neuf ou dix ans comprendre que deux personnes restent ensemble alors qu'ils ne s'entendent pas et "jouent" ensemble alors qu'il ne "s'aiment" plus, pour de vrai ? Je pense que ceci est difficile comme tâche à un âge où l'on est spontané et peu habitué aux "jeux" sociaux. Quand on se fâche, on se fâche pour de bon et l'on s'en va jouer avec un autre. Quand on a un ami, on l'aime parce que l'on est bien ensemble et on le quitte s'il nous déçoit.

C'est avec sa perception fraîche de l'enfance que Julien peut constater de l'inadéquation de la part des adultes.

Pour le moment il ignore encore tout des contraintes sociales et des contraintes morales intégrées dans l'adulte qui fait que l'on ne se quitte pas, même si la relation est détériorée. Il ignore la peur que l'adulte a de sortir des habitudes. Il ignore l'espoir de l'adulte qui parfois fait croire qu'en persévérant dans les apparences le fonds s'arrangera.

L'enfant Julien ignore combien l'adulte peut être désécurisé par rapport à ce qui lui arrive et préférer l'enfer connu à un paradis inconnu. L'âge de Julien est encore l'âge où la vie est aventure.

L'incohérence de l'adulte par rapport à lui-même et l'action ou la non-réaction par rapport à ce que Julien perçoit des relations de deux personnes adultes peut lui faire ressentir qu'ils ne sont pas sincères. Et cette incohérence peut être taxée par lui de mensonge, plus tard.

Julien est-il récepteur de ces mensonges, de cette incohérence ? Non, pas directement. Il est participant involontaire et impuissant. D'un côté il en dépend et de l'autre il en est complice. Il va réaliser à quel point il en dépend le jour où ses parents vont devenir cohérents en pratique. De participant, il deviendra le rejeté. C'est lui qui sera déplacé en premier et perdra sa place.

Julien est surtout intéressé par le statut qu'il va avoir dans la nouvelle situation. Etre participant ne lui a pas préservé sa place. En ce moment, il dérange. Et après ? Quelles sont les intentions de ses parents à son égard ? Certes mieux vaut pour lui ne pas participer à ce qui va se passer au moment du divorce.

Mais il sera éloigné juste au moment où les choses jusque-là incohérentes vont devenir claires et se mettre en place. Il est éloigné au moment même où une nouvelle vérité va se formuler, se réaliser. Il n'y participera pas comme il participait avant. Il n'aura plus la possibilité de percevoir comme il l'avait fait avant et ainsi, il ne pourra plus se construire une image de ce qui sera la réalité de demain.

Il n'a plus de place dans la ou les vérités qui se structurent. Ne peut-il pas ressentir qu'on n'a plus besoin de lui dans la cohérence alors qu'il avait sa place dans la situation contraire ? Il y a de quoi prendre peur et se sentir trahi.

Ses parents se culpabilisent certainement vis à vis de lui et leurs intentions sont justes et bonnes en l'éloignant. Mais dans ce contexte, Julien ne peut comprendre qu'on agit pour son bien. La réalité qu'il peut ressentir est qu'il va perdre sa place au moment même où peut-être il pourrait prendre une position claire et bien déterminée vis à vis de ses deux parents.

4.2 C'EST POUR TON BIEN

Ce message : "c'est pour ton bien" ne peut être ressenti comme vrai par rapport à ce qu'il vit mais

comme faux face à l'incohérence précédemment perçue dans les relations. Son bien serait de calmer ses craintes, sa peur, en lui parlant des réalités, de lui indiquer sa nouvelle place, de s'y tenir et de lui donner une chaleur affective. Ne pas le rendre responsable de sa sortie du pensionnat, et lui démontrer qu'en y allant il participe au bien des adultes aussi. Cela serait pour lui remettre l'église au milieu du village.

Son bien serait peut-être de lui permettre son divorce de la cause de ses parents en l'assurant des prestations qu'il obtiendra de l'un comme de l'autre quoi qu'il advienne des adultes.

Les deux ou l'un des deux parents culpabilisés par rapport à Julien, dont le foyer sera dissout par eux, éloignent "l'objet encombrant". Une promesse rachète et évite la confrontation. Julien devient premier de la classe. La récompense est Champittet. C'est une promesse à moitié tenue. Et si Julien peut ressentir et dire que cela ne change rien pour lui, c'est certainement que la promesse manquait de clarté et de précision. Une promesse pour éviter la confrontation immédiate.

Peut-être ses parents ne savaient-ils pas quelle serait leur organisation après leur divorce. Ne valait-il alors pas mieux dire à l'enfant qu'ils ne savaient pas ce qu'ils allaient faire plutôt que de formuler une promesse que Julien à son tour a entendue telle que son imagination, sa perception et ses habitudes le lui permettaient; celle de rentrer chez lui comme avant.

Ce mécanisme se reproduit dans la promesse du vélomoteur. Quelle mère, quel parent ne se sentirait pas culpabilisé d'amener son enfant pour être enfermé. Et d'en convenir dans son dos parce que dépassé par ce qu'on a voulu assumer. Cette nouvelle promesse permet d'une part d'éviter la confrontation à la vérité du moment, mais aussi permet de dérouter Julien dans ses déterminations et de le fléchir dans ses opinions, dans sa représentation des faits. Cette promesse induit complètement Julien en erreur par rapport aux intentions immédiates de sa mère et sert à éluder la vérité du moment. En faisant abstraction des intentions, de la situation de l'émetteur de cette promesse, il est certain que le récepteur, Julien, ne pouvait pas déterminer avec assurance quelle serait l'action à son égard de ceux ou celles dont il dépend.

On peut à la fois comprendre les mobiles des adultes, leur culpabilité et constater que Julien subit par deux fois la stratégie des promesses. Ces promesses remplacent l'emploi de la force, évitent la confrontation. L'émetteur des promesses arrive à ses fins immédiates en faisant miroiter devant Julien des bénéfices plus lointains au nom desquels il s'exécute.

Peut-il se rendre compte de toute la question de prestige, de tous les rapports de forces qui se jouent autour de lui, autour du fait que c'est pour ces questions-là qu'il devra être au S.P.J. ce jour-là, à l'heure dite ? Non.

L'unique chose qu'il peut ressentir authentiquement est ce qui lui arrive. Il aboutira à Valmont alors qu'il s'est déplacé pour recevoir un vélomoteur. "C'est la première fois de ma vie que je suis enfermé. Et mon vélomoteur ? Si tu viens au S.P.J..... Merci Maman. Vous m'avez tous bien eu. Trompé. Vous m'avez menti. Et maintenant je suis enfermé."

4.3 DECOUVRIR LA FAILLE

Que s'est-il passé pour Julien ? Il ne lui est pas arrivé ce qu'il attendait d'après ce qui lui avait été dit. Pas exactement ou pas du tout. Il ne peut pas, dans ces conditions, construire d'autres images que celles d'un monde adulte dont à priori il faut se méfier. Il s'installe à déranger ce monde et

énonce :

Et cela s'adresse à la faille que je cherche chez tout le monde. La faille c'est ce qu'ils disent et ce qu'ils font ne tient pas debout... Ils veulent seulement arriver à faire marcher l'autre.

Cela semble tragique et triste. L'énergie d'un Julien de quinze ans va se mettre au service d'un but qui est de découvrir la faille. Sa méfiance et son regard aigu analysant les autres lui serviront de défense. De défense contre ce qui lui a fait mal. Ne pas se sentir accepté tel qu'il est et avoir été trahi. Il ne fera plus confiance. Pas confiance quand on lui dira agir pour son bien. La phrase d'Alice Miller dans son livre C'est pour ton bien semble convenir à la situation où se trouve Julien.

Le tragique de la situation vient incontestablement du fait que les parents avaient les meilleures intentions du monde avec leurs enfants. Tout ce qu'ils voulaient, c'était que ces enfants soient gentils, compréhensifs, sages, mignons, qu'ils pensent aux autres, qu'ils ne soient pas égoïstes, pas capricieux, pas têtus, ni frondeurs, mais qu'ils soient reconnaissants et surtout qu'ils deviennent pieux. Ils voulaient enseigner ces valeurs à leurs enfants par tous les moyens et s'il fallait, ils étaient même prêts à utiliser la force pour réaliser ces nobles objectifs pédagogiques. [8]

4.4 LES PARENTS DE JULIEN

Mais qui sont les parents de Julien ? Ils se sont mariés à vingt-quatre ans. L'une vient de terminer ses études, l'autre ne les a pas encore terminées. Un premier enfant vient au monde quatre ans plus tard, un deuxième six ans plus tard. De ce que nous raconte Julien, je peux comprendre qu'ils ont fait de grands efforts pour bien s'installer et aussi pour obtenir leurs diplômes qui leur ouvrent bien des portes dans la société.

Un programme suivi avec application, couronné de réussite sociale, et deux beaux enfants qui en sont aussi la preuve. Julien nous raconte son impression d'être un bel œuf de Pâques qui devra devenir carré grâce aux soins parentaux. Le programme devra être le même que celui que ses parents ont suivi. Il le sent et il le dit. Sa sœur aînée au moment où le S.P.J. rencontre Julien est déjà passée en placement, s'est déjà opposée à ce programme.

Il semble qu'inexorablement les enfants devront suivre le programme que les parents ont suivi. Mais ceux-ci arrivent justement au point de leur remise en question. Ils constatent eux-mêmes que ce programme n'est pas infaillible et qu'ils ne sont pas heureux.

Tous leurs efforts sont déployés pour que les enfants suivent le même chemin. L'examen de leur Q.I., le travail pour un diplôme. Toute une recette de bonnes valeurs qui devra réussir, même si cela n'est pas une réussite chez les parents. Ils font le bien comme on le leur a fait. Un passage du livre d'Alice Miller semble parfaitement convenir à ce programme :

Pour inculquer à l'enfant ces valeurs presque universellement reconnues, non seulement dans la tradition judéo-chrétienne mais aussi dans d'autres traditions, l'adulte doit parfois recourir au mensonge, à la dissimulation, à la cruauté, aux mauvais traitements et

à l'humiliation, mais chez lui ce ne sont plus des "valeurs négatives" parce qu'il est déjà éduqué, et qu'il n'est contraint d'employer ces moyens que pour parvenir à l'objectif sacré, à savoir que l'enfant renonce au mensonge, à la dissimulation, au mal, à la cruauté et à l'égoïsme. Il ressort de ce que nous venons de dire qu'il y a dans ce système de valeurs une relativisation immanente de valeurs morales traditionnelles : en fait, ce sont l'ordre hiérarchique et le pouvoir qui déterminent en dernier ressort qu'une action est bonne ou mauvaise.
[9]

Je pense que les parents de Julien sentent que la société leur a délégué le pouvoir qu'ils doivent maintenir sur leurs enfants. L'autorité parentale n'est-elle pas déléguée par l'autorité hiérarchique ? Ils ordonnent ce qui leur a été prescrit, car il n'est pas contestable pour eux qu'en réussissant eux-mêmes, ils ont fait plaisir à leurs propres parents.

C'est au tour de leurs enfants de leur procurer ce plaisir. Vis-à-vis de la société qui leur a délégué ce pouvoir, ils se doivent de le maintenir. Julien le ressent bien quand il dit : "Alors il fallait nous remodeler pour rentrer dans le carcan carré. Autrement on ne pouvait plus nous montrer. Autrement nous étions ratés."

4.5 COMMENT S'INSINUE LE MENSONGE

Et si Julien travaille, c'est la preuve que l'action est bonne. Il fallait avoir et garder cette autorité et il fallait arriver à exercer ce pouvoir. Ce pouvoir qui est délégué aux parents géniteurs.

Il faut pour cela de la force, surtout quand l'enfant à travers sa perception conteste le fait que c'est son bien. C'est ici que le mensonge se glisse dans les rapports. Le mensonge remplace alors avantagement la force ouverte qui est condamnable quand elle est trop apparente.

Car Julien entre en pensionnat avec la promesse d'en sortir s'il est le premier de sa classe et se rend au S.P.J. avec la promesse du vélomoteur. Le principe général du mensonge apparaît dans le fait qu'il permet d'économiser les forces. Le but est de maintenir, d'exercer le pouvoir sur l'enfant comme il se doit ou du moins comme il devrait paraître. Le mensonge-promesse se porte sur des points bien précis car Julien doit obéir rapidement. "Dans d'autres cas, au contraire, où le mensonge porte sur un point très précis, on vise à modifier d'emblée le comportement de l'adversaire." [10]

Les parents recourent donc à certains mensonges pour garder le pouvoir sur l'enfant. Ce pouvoir leur est délégué par la hiérarchie des familles et des autorités.

Eux-mêmes en sont venus à remettre en question leur propre fonctionnement. Ils constatent l'échec des valeurs auxquelles ils se sont ralliés sans conditions et qui leur viennent probablement déjà de leurs propres parents. Ils sont en partie, en train de contester l'éducation qu'ils ont reçue. Ceci est désécurisant et comme ultime preuve de non contestation des valeurs reçues, ils les imposent à Julien pour son bien. Avouent-ils ainsi qu'ils pensent faire "le mal" ? Sont-ils en plein processus de culpabilisation par rapport aux principes reçus, au moment même où ils se permettent de faire éclater leur carcan et de réexaminer les valeurs qui les ont fait agir. Le doute surgit, comme le laisse entendre Alice Miller :

A cette relativisation des valeurs liées aux positions de pouvoir, qui est

un phénomène bien connu, je voudrais en ajouter une autre, résultant de la perspective psychanalytique. Dès lors que l'on cesse de prescrire des règles aux enfants, on est bien forcé de constater soi-même qu'il est impossible de dire toujours la vérité sans jamais blesser personne, de manifester de la reconnaissance sans mentir, là où on n'en éprouve aucune, de faire semblant de ne pas voir la cruauté de ses parents et de devenir en même temps un esprit critique autonome. Ces doutes se manifestent nécessairement, dès lors que l'on abandonne le système de valeurs abstraites de l'éthique religieuse ou même philosophique pour se tourner vers la réalité psychique concrète. [11]

C'est ce que vivent les parents de Julien. Ils ne peuvent accepter cela pour leurs enfants. Il leur semble probablement que la vie était plus simple tant qu'ils obéissaient aux valeurs absolues. Face à la société, ils ne peuvent pas tout remettre en question et en tous cas doivent garder l'autorité parentale au moment même où leur propre cheminement vers leurs vérités rend les valeurs absolues pleines d'ambiguïtés. La dissimulation, les petits mensonges permettent de faire un pont au-dessus du clivage entre le fait d'être "bons parents" en puissance et leurs réalités qui désavouent et remettent en question les valeurs au nom desquelles ils agissent.

Réaction infantile des adultes d'imposer aux enfants ce qu'ils ne supportent plus : le carcan. Mais l'autorité qui serait le pouvoir de guider et soutenir, basé sur un savoir et l'expérience est remplacée par la volonté de détenir le pouvoir sur l'enfant. Ainsi dit la mère de Julien : "Tu peux faire ce que tu veux à une condition. Que tu ailles une fois par semaine chez le psychiatre. Je veux une prise sur toi." La responsabilité est renvoyée au psychiatre. Le pouvoir sera maintenu grâce à lui. Mais Julien maintenant est un adolescent de quinze ans.

4.6 L'ADOLESCENT SOUS LE POUVOIR

Il [l'adolescent] est capable (et pas toujours à tort) de critiquer et de mettre en cause parents et professeurs : antérieurement, il les considérait confusément comme infaillibles et faisait crédit à la perfection qu'il leur prêtait ; désormais, il discerne leurs limites, leurs incapacités, voire leur indignité. Il cesse d'être celui qui accepte tout, mais il recherche et attend une justification, il refuse d'être défié ou traité comme un esclave subordonné aux fantaisies de l'adulte qu'il est capable de mettre en échec ou en infériorité. Il ne fait plus crédit à la FONCTION de parents ou de professeurs mais seulement à la PERSONNE de l'un ou l'autre et s'insurge contre eux si la personne ne lui paraît pas à la hauteur de la fonction. [12]

Comme le dit Guy Avanzini dans son livre Le temps de l'adolescence.

Julien a vu la "faille". Il a été éloigné puis repris dans un nouveau mode de pouvoir. Il a mal et se défie. Il ne permet plus que le pouvoir soit exercé sur lui et se défie faute d'avoir les moyens de s'y opposer. Il n'a pas rencontré une autorité vraie. Je pense que de son côté, il avait le désir que ses parents soient infaillibles. C'est ainsi qu'un rapport de forces s'installe.

Affectivement attiré, Julien fuit le pouvoir, qui à ses yeux, ne peut plus se justifier. Il fugue. Le pouvoir parental, comme tout pouvoir doit avoir raison dans l'absolu ou presque. Pour avoir et

obtenir cette raison, il y a recours à une autorité extérieure désignée comme plus élevée, en l'occurrence le S.P.J. Garder le pouvoir, avoir raison, du moins face à d'autres autorités, autant de tentations pour que la stratégie et les apparences s'aident de quelques dissimulations, de quelques mensonges, à défaut d'employer la force ouverte.

Julien trouve la situation plus claire quand le pasteur essaie de l'obliger par la force physique et ce n'est pas sans raison qu'il éprouve cette impression. Quand on en vient aux mains, ce n'est jamais que pour le bien de l'autre. De plus, c'est la seule pression à laquelle il a déjà les moyens de répondre pleinement. C'est une vraie confrontation pour lui.

Ainsi Julien est un adolescent douloureusement averti des failles de l'adulte lorsqu'il arrive devant les institutions. Son regard aigu ne cherche que la faille pour se défendre. Il refuse qu'on décide pour lui dans son dos. Tout ce qui vient d'un pouvoir, qui pour lui n'est pas autorité, éveille sa méfiance.

Regardons sa rencontre avec les institutions : En premier, il rencontre Monsieur X, adulte, et ressent une connivence entre celui-ci et sa mère. Monsieur X va faire ce que souhaite sa mère qui, de son côté, a donné tous les signes apparents d'une détresse auxquels l'autre adulte sera sensible. Les adultes ont déjà convenu de son sort avant qu'il soit entendu. Pour Julien, travailler ne peut, symboliquement, plus dire autre chose que se soumettre à l'adulte.

Peut-être, cela serait aussi renier, refouler définitivement qu'il a mal. Commencer à travailler serait cesser de déranger, finir par refouler le mal qu'il a eu ou qu'il éprouve. Peut-être aussi dire qu'il aime travailler, serait tout simplement un mensonge.

Il est conduit à Valmont, reste seul avec des inconnus et passe au sas, comme il le dit.

Je me retrouve à poil, nu. Jamais je ne me suis senti aussi nu de ma vie. Aussi humilié. Puis on m'ordonne de passer encore ma bague, ma boucle d'oreille. Je suis dépouillé de tout. Je n'ai plus rien qui m'appartient. Je ne me sens plus m'appartenir. Je trouve cela révoltant. Injuste. Je pleure de mon impuissance, de rage... Même la saleté de mon corps n'est pas tolérée. Elle ne doit pas rester avec moi. Je ne dois plus exister, je le sens. C'est pour mon bien.

Que dire de cela ? Julien est amené par la Protection de la Jeunesse, pour une observation, au Centre pour adolescents. Julien est un adolescent. Se sent-il dans un centre pour lui ? Est-ce un centre ? Il est jeune. Est-il protégé ? Se sent-il protégé ? Et contre quoi ? Est-il en observation comme un malade ? Ou bien traité comme foncièrement mauvais, comme cela lui a déjà été dit ? Comment Julien peut-il faire coïncider, faire correspondre tant d'appellations avec ce qui lui arrive en réalité ?

Qu'en dit-il ? Que ressent-il ? "Je me trouve nu... Humilié... Dépouillé de tout... Je pleure de mon impuissance... Je ne dois plus exister... C'est pour mon bien."

Certes, Julien est méfiant. Certes Julien est en révolte et, pour se défendre, il cherche la faille.

Certes, il y a les mesures d'hygiène. Mais Julien est dépouillé de toute dignité élémentaire.

Certes, Julien développe une résistance énorme vis-à-vis des valeurs adultes et plus spécifiquement de celles que symbolise le travail, mais ne reçoit-il pas aussi le même genre de réponse que certains

autres résistants recevaient lorsqu'ils étaient capturés par l'occupant au pouvoir ? La première réponse est celle du pouvoir. La première démonstration aussi.

Nous pourrions peut-être expliquer ce qui lui arrive :

Les parents luttent pour obtenir sur leurs enfants le pouvoir qu'ils ont dû abdiquer auprès de leurs propres parents. La menace qu'ils ont senti peser sur eux dans les premières années de leur vie et dont ils ne peuvent plus se souvenir, (cf. Sulzer) ils la vivent pour la première fois avec leurs propres enfants, et c'est seulement alors, devant de plus faibles qu'eux, qu'ils se défendent souvent très puissamment. Ils s'appuient ce faisant sur une foule de rationalisations qui ont subsisté jusqu'à aujourd'hui.

Personne ne pourrait prôner à la longue des "vérités" qui iraient l'encontre des lois physiques (par exemple qu'il serait sain pour un enfant de se promener en maillot de bain en hiver et en manteau de fourrure en plein été) sans encourir le ridicule. Mais il est tout à fait admis de parler de la nécessité des châtiments corporels, de l'humiliation et de la mainmise sur l'autonomie de l'enfant avec des termes choisis comme "correction", "éducation", ou "enseignement du bien"...

L'exercice du pouvoir de l'adulte sur l'enfant demeure, plus que tout autre, caché et impuni. La mise en lumière de ce mécanisme quasiment universel semble superficiellement aller à l'encontre de notre intérêt à tous (qui renonce de bon gré à la possibilité de se débarrasser des affects accumulés, et aux rationalisations permettant de s'assurer une bonne conscience ?) mais elle est d'une nécessité urgente pour les générations à venir. [13]

Je n'ai pas la prétention de pouvoir aller aussi loin dans les raisons de ce qui arrive à Julien. Toutefois, il est clair que des rapports de pouvoir sont installés entre Julien et les institutions. Je pourrais dire que l'enjeu nommé est le travail. L'épreuve des forces est engagée et Julien en sort humilié.

4.7 AUX PRISES AVEC LES AMBIGUITES DU SYSTEME

Dire à Julien que, s'il refuse de travailler, il sera enfermé serait plus proche de la réalité lorsqu'on le ramène à Valmont. Car de son point de vue, c'est ce qui lui arrive.

Et à partir de là, Julien observe les contradictions, les ambiguïtés : "Lui, il est habillé dans ses habits qui lui sont propres. Je ne suis rien. Lui, il est éducateur. Mais voyons, éducateur avec un trousseau de clés à sa ceinture." Plus tard, il sent encore son enfermement :

Il m'explique "ma chambre". Je ne vois qu'une chose; il n'y a pas de poignée sur la porte... Je suis enfermé... Et pendant ce temps, en bas, on discute de moi sûrement. Comme ma mère discutait avec Monsieur X. Mais est-ce qu'ils se rendent compte que j'existe ? Je ne suis pas un objet encombrant. Toute cette histoire est fausse. L'éducateur est gentil, mais faussement, car il m'enferme... Centre pour adolescents...

mais taule.

Julien exprime que l'éducateur est gentil. Mais est-ce un éducateur ou est-ce un geôlier ? Julien ne peut se déterminer. Comment pourrait-il le faire ? "Il" l'enferme. Julien hésite à aimer la personne, mais comme dans la citation précédente de Guy Avanzini, il remet en question la fonction. Et faute de pouvoir trouver une clarté, il décide que tout cela est faux.

Pourquoi avoir mal et être déçu une nouvelle fois ? Comment adhérer ? Adhérer à quoi et à qui ? Car Julien commence peut-être à réaliser qu'il fait partie d'un système ou du moins que, s'il n'en fait pas encore partie, ceux et celles à qui il s'adresse ou ceux à qui il est remis, forment un système.

Il se ressent comme un objet "travaillé" de ce système et cherche la communication avec la personne. Mais les clés, les images qu'il détecte lui apportent la preuve, du moins le ressent-il ainsi, que les personnes recherchées se cachent derrière un système. C'est au nom de cela qu'ils agissent, c'est au nom de cela que Julien doit abdiquer son autonomie.

Comme le dit Avanzini : "Il ne fait plus de crédit à la FONCTION de parents ou de professeurs mais seulement à la PERSONNE de l'un ou de l'autre." [14]

Julien désire-t-il la confrontation ? Pour le moment tout le monde se cache derrière la fonction en lui répétant ce qu'il "doit" et ce qu'il "faut".

Lui dit-on que si lui et ses contemporains n'allaient pas travailler, dans les cinq à dix ans à venir les adultes n'auraient pas de quoi couvrir les sommes distribuées en A.V.S. ? Mais peut-on le dire crûment sans mettre en jeu le rapport de pouvoir ? Et sans se remettre aux mains de ces jeunes ? Pourtant on lui parle beaucoup de son bien et il est privé d'autonomie. Et Julien le ressent très fort dans la dépendance qui lui est imposée :

La nuit, ou les moments que je passe dans "ma chambre", je dois sonner le gardien, ou, pour bien dire, mon éducateur. Ceci parce que j'ai besoin d'aller aux toilettes. Alors c'est l'interminable cérémonie des portes qui s'ouvrent et des portes qui se ferment.

Julien est infantilisé et seul, dans sa chambre, il se tatoue. Il dit que c'est pour se souvenir. Je me pose la question de savoir si ce n'est pas aussi la seule façon qui lui reste de se posséder, de se prouver que son corps lui appartient : et il fait avec celui-ci ce qu'il veut.

Lorsqu'il réalise que ses parents, que les adultes acceptent qu'il soit enfermé, pour son bien, et qu'en partant ils serrent la main à ses gardiens, Julien sent que le monde des adultes et lui sont séparés en deux camps. Les adultes visiblement sont de connivence. Il n'y a pas une personne qui s'intéresse à ce qui se passe en lui, pour lui. L'autorité parentale a délégué son pouvoir à l'autorité de l'État et celui-ci le transmet aux mains des éducateurs.

Qui donc est responsable ? Sa mère lui dit : "Tu traverses une phase difficile de ta vie." Julien conclut : "Donc, personne n'y est pour rien, sauf moi et les systèmes, la société.... Tout le monde veut mon bien, sauf moi." Quelle étrange communication ! Julien n'a plus d'interlocuteur, plus de référent. Et tout ce monde auquel il se réfère veut son bien et parle de cela.

Qu'est-il arrivé à Julien au nom de son bien ? L'enfermement, le contrôle, la privation d'autonomie.

Il devrait - pour son bien - accepter, puis pratiquer cela. Il ne peut ressentir son bien que dans une certaine liberté. Il se sent aimé et aime sa mère. Il dit vouloir la protéger. Il a trouvé son éducateur-geôlier gentil.

Et tout ce monde veut ce qui lui arrive. Pour son bien. Julien a mal. Mais accepter que son bien soit d'avoir mal, il n'y arrive pas. Et puisqu'il ne veut pas avoir mal, il est le seul à ne pas vouloir son bien propre.

Accepter qu'il ne désire pas son bien est difficile. Dire qu'il veut alors du mal pour lui-même ? Ce serait faire du mal à ceux qu'il aime, et donner une arme de plus à un pouvoir qui veut absolument son bien à lui.

4.8 LE PARADOXE

Quels sont les choix possibles ? Accepter ce qu'il ressent comme mal, pour lui, pour faire plaisir à ceux qu'il aime et qui disent que c'est son bien ? Accepter qu'il se veut du mal et par là même ressentir son bien en faisant de la peine à ceux qu'il aime et disent vouloir son bien ? Cette réflexion me reconduit aux notions de P. Watzlawick sur les doubles contraintes :

Les situations caractéristiques où interviennent ces relations intenses comprennent, sans s'y limiter, la vie familiale (notamment l'interaction parents-enfants) ; l'infirmité ; la dépendance matérielle ; la captivité ; l'amitié ; l'amour ; la fidélité à une croyance, une cause ou une idéologie ; les contextes marqués par les normes et traditions sociales ; la situation psychothérapeutique.

Dans un tel contexte, un message est émis qui est structuré de manière telle que :

a) il affirme quelque chose

b) il affirme quelque chose sur sa propre affirmation

c) ces deux affirmations s'excluent. Ainsi, si le message est une injonction, il faut lui désobéir pour lui obéir... Le sens du message est donc indécidable... [15]

Ne puis-je pas pour le moment réduire les messages que Julien reçoit à : "Je veux ton bien, je t'enferme et te limite. Si tu veux ton bien, tu dois agir à ton égard de même." Et quelle est la réaction de Julien face à cela ? "Je ne veux pas travailler"

Phrase courte. Difficile à manipuler. C'est la porte de sortie. Ou la porte qu'il ferme à cette situation inextricable. Travailler serait commencer à faire son bien tel qu'on le lui dit. Son bien conçu par les autres et souvent dans son dos. S'il travaille, alors en apparence tout va bien même si en réalité il a mal. Il refuse la seule chose claire qui lui est demandée et arrête de communiquer sur le reste.

Le récepteur du message est mis dans l'impossibilité de sortir du cadre fixé par le message, soit par une métacommunication (critique) soit par le repli. Donc, même si, logiquement, le message est dénué de

sens, il possède une réalité pragmatique : on ne peut pas ne pas y réagir, mais on ne peut pas non plus y réagir d'une manière adéquate (c'est à dire non paradoxale) puisque le message lui-même est paradoxal. Cette situation est souvent combinée à la défense plus ou moins explicite de manifester une quelconque conscience de la contradiction ou de la question qui est réellement en jeu. [16]

L'enjeu global est qu'il cesse de déranger. Non pas forcément qu'il commence à travailler. Il a pu le constater au pensionnat.

Quand ces enfants ont perçu la colère ou l'hostilité de l'un des parents, ce qui leur est arrivé en maintes occasions, aussitôt le parent a dénié être en colère, et a exigé que l'enfant le dénie aussi.

Si bien que l'enfant s'est trouvé dans un dilemme : croire le parent ou croire ses propres sens. S'il s'est fié au témoignage des ses sens, il a pu maintenir une prise solide sur le réel : s'il a cru le parent, il a maintenu une relation dont il avait besoin, mais sa perception du réel a subi une distorsion. [17]

Julien s'est déjà trouvé dans ce dilemme par rapport à l'argent que le père donnait suffisamment ou insuffisamment à sa mère, qui était malade, mais pas méchante. Ses perceptions ont toujours ou souvent dû rajuster ce qui était énoncé par les adultes. Et Julien se trouve devant le dilemme de ce qui est son bien mais il ne peut ou ne veut plus rajuster. Aurait-il un refus des relations qui coûtent tant d'efforts mais dont il a tant besoin, dont il est matériellement dépendant ? En fin d'observation, à Valmont, on a pu écrire :

Malgré son intelligence supérieure et sa créativité, il ne peut utiliser pleinement ses possibilités, vu que ses difficultés névrotiques rendent l'adaptation à la réalité problématique... il se protège de la confrontation avec ses parents et de l'intégration des conflits à l'intérieur de sa personnalité en fuyant dans un monde idéalisé.

Quant à un placement, nous sommes d'avis que sa personnalité fragile (et son système de défense) ne supporterait pas sans difficulté un encadrement trop strict et rigide...

Julien est un adolescent qui a vécu une enfance extrêmement perturbée. L'attitude antiautoritaire de la mère, l'absence du père, entre autre, ont conduit Julien à développer une personnalité caractérisée par des défenses extrêmement solides et intellectualisées.

Ces défenses consistent en un refus global de la société et de ses normes et une revendication de liberté absolue.

Nous pensons que Julien doit être placé dans une situation où il lui sera possible d'abandonner un peu de ses défenses et par là, d'améliorer son contact avec la société. Il doit également avoir la possibilité de nouer une relation à long terme avec une figure représentant une autorité stable mais compréhensive.

Par ailleurs la mère de Julien est décrite comme quelqu'un qui donne l'impression d'avoir cherché à jouer le rôle qui correspondait plus à celui d'une "amie-confidente" qu'à celui d'une mère. Le père se dépeint lui-même comme aimant l'ordre et adhérant aux normes sociales actuellement en vigueur. Le droit de garde des enfants est tout le temps remis en question, mais jamais réellement changé. "Nous sommes d'avis que sa personnalité fragile (et son système de défense) ne supporterait pas sans difficulté un encadrement trop strict et rigide", est-il recommandé ; mais qu'en est-il dans les faits ?

Un père se retranchant derrière des valeurs absolues. Une mère amie-confidente. Qui aura raison ? Car Julien ne travaille toujours pas et sa sœur a quitté la maison des parents. Julien décidera en travaillant et, par là même, en prouvant qu'il va bien, donc le système des adultes aura raison.

Mais Julien a un dilemme, comme dirait Watzlawick et comme le constate le rapport d'observation de Valmont : "ses difficultés névrotiques rendent l'adaptation à la réalité problématique." Il a vécu trop de paradoxes, il cherche la "faille", une fois en se fiant à ses sens, une fois en essayant de maintenir des relations dont il a besoin et en distordant le réel pour y arriver. Et maintenant, il est confié aux institutions comme mauvais. Et il dit qu'on ment et que cette situation est faussée.

Cette situation est souvent combinée à la défense plus ou moins explicite de manifester une quelconque conscience de la contradiction ou de la question qui est réellement en jeu. Un individu, pris dans une situation de double contrainte, risque donc de se trouver puni (ou tout au moins se sentir coupable) lorsqu'il perçoit correctement les choses, et d'être dit MECHANT ou FOU pour avoir ne serait-ce qu'insinué que, peut-être, il y a discordance entre ce qu'il voit et ce qu'il DEVRAIT voir. [18]

Est-ce que Julien s'adapte au réel quand il dit : "Je rencontre le directeur de Serix. Je peux y aller comme pensionnaire. J'accepte parce que c'est une porte de sortie" ?

Peut-être s'adapte-t-il en réalisant que dans les rapports où il se trouve, il a intérêt de "faire semblant" à son tour. Et par là gagner sinon la liberté "absolue", au moins un allègement de conditions. Je dirais que Julien pour le moment s'adapte à la réalité d'un pouvoir qu'on détient sur lui. Et à son tour, il prétend ce qui n'est pas : l'envie d'aller à Serix.

4.9 STRATEGIES

A mon arrivée, je décide de jouer le jeu qu'on attend visiblement de moi. Je dois démontrer que les adultes avaient raison d'agir à mon égard, comme ils l'ont fait. J'allais devoir m'améliorer.

Bonne stratégie. Il donne raison, il fait plaisir. Croit-il ? Non. Il continue à vérifier. Il ne croit que ce qu'il perçoit, et malheureusement ce qu'il perçoit mène toujours à la contradiction. Mais, non plus seulement entre ce qu'il voit et ce qu'il devrait voir. Il va plus au fond et provoque un éducateur qui le "tabasse" alors que les consignes sont à la persuasion. "Car on ne bat pas les pensionnaires ! J'allais le confronter à ce qui est dit et ce qui est fait." Plus tard Julien nous montrera un autre aspect de lui-même quand ce même éducateur lui apportera ses affaires à Vennes.

Pendant notre discussion, il s'excuse de s'être battu avec moi. Je sens

qu'il est sincère et qu'il comprend dans quels draps je me trouve. Il me laisse entendre sa désapprobation de ce "qu'on me promène comme cela..." Encore un qui au fond n'est pas tout à fait d'accord. Je suis touché. Il est bourru, mais maintenant il dit ce qu'il ressent et ne joue pas de rôle. Je l'aime presque.

Julien rencontre une personne, non pas une fonction. Il sent que la personne est sincère. Ce n'est plus l'éducateur, c'est l'homme qui reconnaît qu'il est FAILLIBLE. Et il reconnaît que Julien peut avoir des raisons de ne pas tout apprécier. Entreverrait-il ce que le rapport d'observation préconise, c'est à dire, "la possibilité de nouer une relation à long terme avec une figure représentant une autorité stable mais compréhensive" ? Une autorité qui reconnaisse ne pas toujours avoir raison, contrairement au pouvoir sur lui qui doit toujours avoir raison. Car au fond qu'est-il arrivé à Julien depuis le début de son récit ?

Un père professant des valeurs absolues, mais que son époque rend périmées, et auxquelles il n'adhère pas lui-même complètement. Une amie-mère qui confie ses déceptions et prétend que ce père ne remplit même pas financièrement ses devoirs.

Julien réajuste tant qu'il peut et se révolte, fugue. Il est éjecté par les deux, peut-être parce qu'il voit trop ce qu'il ne devrait pas voir. A son insu, son devenir devient l'enjeu de qui aura raison. Julien dans sa douleur construit ses défenses d'après ses perceptions qui semblent justes car il se tient à l'extérieur.

Et, pour ainsi dire, il n'arrête pas de percevoir les adultes, au détriment de se percevoir. La remise en question devient insupportable et Julien est mis aux mains des institutions autres que la famille. La "cause" Julien doit être tranchée par les institutions.

Et quelle sera leur réponse ? Valmont - Serix - Vennes - Police - Valmont. Car les institutions doivent aussi avoir raison. Elles sont investies du pouvoir des parents. Elles doivent mieux arriver qu'eux. Autrement elles sont soumises à des critiques amères de ceux qui ont déjà "échoué".

Par ailleurs, elles dépendent d'autres pouvoirs pour leur survie matérielle. Elles constatent que Julien a mal si l'on lit bien le rapport d'observation. Elles décèlent le pourquoi. Mais la consigne est donnée par les deux pressions convergentes : Julien doit travailler. Nous revenons au départ. Julien doit démontrer qu'on l'a "réussi" puisqu'en fait "ce sont l'ordre hiérarchique et le pouvoir qui déterminent en dernier ressort qu'une action est bonne ou mauvaise." [19]

Et les pressions reçues seront retransmises sur Julien. Valmont - Serix - P.J. - Valmont - Vennes - Valmont. "Sa personnalité fragile (et son système de défense) ne supporterait pas sans difficulté un encadrement trop strict et rigide." Julien continue à se défendre par sa perception qui péjore les contradictions. Il est aux aguets même lorsqu'un policier lui demande : "Alors on fume un peu de H ? N'est-ce-pas ?" Il réalise que toute sa gentillesse n'était que pour cela.

Il se méfie et a de quoi se méfier. Il est fouillé, déshabillé plus d'une fois. On lui demande le respect. Mais le constate-t-il à son égard ? Quand on lui promet quelque chose ou quand l'adulte est "gentil" avec lui, c'est décidément pour "l'avoir" plus facilement.

*J'en discute avec les éducateurs. Ils disent me comprendre.
Comprendre que cela est injuste. Ils disent me soutenir. Ils disent aussi qu'ils ne sont pas d'accord que je sois en préventive car*

apparemment je n'ai rien fait. Ils sont - pour moi - de vrais "ploucs" car ils parlent bien mais les faits sont là; s'ils ne sont pas d'accord alors ils subissent de la même façon que moi. Ils exécutent sans y croire.

Ils sont des "éducés" et ils veulent "mon bien", mais la désinfection, les trousseaux de clés à leur ceinture..., les choses avec lesquelles ils ne se sentent pas d'accord non plus, mais ils le font, parlent plus fort et en contradiction avec ce qu'ils disent.

Une vérité, une réalité commence à se faire jour dans l'esprit de Julien. L'adulte peut ne pas être d'accord non plus avec ce qui lui arrive. Mais non plus avec ce qu'il fait et exécute. Il entend les personnes et méprise la fonction.

Mais en même temps comment ne pas voir le clivage entre personne et fonction ? Le même problème est posé à Julien. Qu'y a-t-il de vrai ? Personne ou fonction ? Qui ment ? La personne ou la fonction ? Mais sa réponse, son défi est là. "Je dis aux éducateurs qu'il faudrait une fois qu'ils vivent à leur tour ce qu'ils nous font subir au nom de notre bien."

Mais au fond de quoi et par qui est fait ce pouvoir qui essaie depuis toujours de ranger Julien sous ses ordres absolus ? D'anciens enfants et d'anciens adolescents. Se rappelle-t-on de ce qu'on a vécu ?

Nous sommes en 1976. Les théories sur l'enfance sur l'éducation évoluent. Les connaissances aussi.

L'obéissance, la contrainte, la dureté et l'insensibilité ne passent plus pour des valeurs absolues. Mais la réalisation de ces nouveaux idéaux est souvent entravée par la nécessité de maintenir refoulée la souffrance de sa propre enfance, ce qui conduit à un manque d'empathie. Ce sont précisément les anciens Kätchen et Konradchen qui ne veulent pas entendre parler de mauvais traitements des enfants (ou en minimisent les dangers) parce qu'ils ont eux-mêmes vécu apparemment une "enfance heureuse". Mais leur manque d'empathie traduit très exactement le contraire ; ils ont appris très tôt à serrer les dents. [20]

N'est-ce pas la question fondamentale que Julien pose au monde des adultes par sa souffrance, que ce même monde des adultes détecte, constate et essaie de refouler en le faisant "travailler" ? N'est-ce pas ce qu'il interpelle chez l'adulte quand il dit qu'il perçoit les efforts qui sont déployés pour ne pas percevoir ?

Un père qui se rigidifie dans des valeurs. Une mère qui fuit ses problèmes probablement causés par les mêmes valeurs absolues qu'elle n'a pas acceptées. Et les institutions ? Une spirale de moyens pour qu'il ne dérange plus ses parents, ni d'autres adultes. Julien trouve de l'empathie, certes, mais en même temps qu'il se sent compris par quelques-uns, il sent, en pratique, son problème irrecevable, et par le fait même il est renié, trahi. Il renvoie aux adultes comme en un miroir leur image, mais ils ne veulent pas la regarder.

Et Julien rigidifie à son tour sa révolte, sa résistance appuyées, étayées par ses perceptions. Il commence aussi à "manipuler" pour obtenir des allègements à son régime. Il accepte même de

travailler sans en avoir envie, mais en le prétendant. Il ressent une acceptation de son autonomie. Il est en semi-liberté, puis l'éducateur qu'il doit rencontrer une fois par semaine lui rend son autonomie.

4.10 VERS L'AUTONOMIE

J'observe et je vis. Je me sens vivre. J'ai même été punk. Cela provoquait de vraies confrontations. J'ai vécu ainsi une année. En allant voir Monsieur X et l'éducateur. Je me suis formé une opinion en les voyant et en fréquentant toutes sortes de personnes.

J'ajouterai : en rencontrant des personnes, que Julien d'ailleurs remet en question. Mais il y a la distance, et le respect est rendu possible. Il n'y a plus deux absolus qui s'opposent.

Que s'est-il passé pour Julien ? Un pouvoir énorme s'est exercé sur lui afin qu'il paraisse s'adapter aux valeurs qui lui sont indiquées, pouvoir dont l'exercice est justifié par son bien. Julien dit ne pas percevoir cette action exercée sur lui comme son bien. Les stratégies pour le faire adhérer à une valeur absolue ou énoncée comme absolue relèvent du mensonge, ou du pouvoir ouvertement exercé sur sa personne.

Julien se défend en utilisant sa perception des contradictions du monde des adultes et du pouvoir, et, par-là, il les oblige à rentrer dans des actions de plus en plus paradoxales.

Ce qu'on dit être son bien ne correspond pas à la praxis, mais plutôt au bien d'un pouvoir exercé sur lui. L'attitude ambiguë des adultes le fait souffrir, car chaque fois qu'il cherche l'autorité, il rencontre le pouvoir pris sur sa personne. Julien se révolte, s'oppose. Et à son tour a recours au mensonge. Ambiguïté, paradoxe du bien de l'autre. Pour agir le "bien" de l'autre, on doit le posséder sous son pouvoir.

Quand le pouvoir abdique, Julien abdique de sa révolte en regagnant son autonomie personnelle, il accepte de se confronter à une certaine autorité (les éducateurs en milieu ouvert) puisqu'il en fait lui-même la demande.

Le mensonge, l'ambiguïté, le paradoxe viennent de ce qu'il est impossible d'agir le bien de l'autre, un bien qui prive l'autre d'autonomie et qui s'exerce par le pouvoir pris sur sa personne. Ce bien n'est pas celui de l'autre. La violence essentielle vient de l'application de situations paradoxales, énoncées comme unique vérité et bien.

V

RECIT DE GABOR

Ce matin-là, j'avais dû me lever tôt pour aller au gymnase qui se trouvait hors du centre-ville. Trois-quarts d'heure de trajet en tram.

La veille, j'avais terminé mon angine annuelle, et le soir, je voulais absolument aller au théâtre. La permission de mes parents m'avait été accordée à condition que, le 23 au matin, je me rende à l'école. Les cours commençaient à 8 h. et se terminaient à 13 h.

Ce même jour, mon frère était excité car, à l'université, ils allaient avoir une réunion du Cercle Petöfi. Comme de coutume, je ne l'écoutais que d'une oreille.

Le matin du 23, j'avais, au programme, de la littérature, de la géo. et des maths que je craignais, n'y pigeant rien.

La matinée traînait, à n'en plus finir. C'était pourtant mardi. Mais, pour moi, cela paraissait être un lundi, avec la reprise après ma maladie. Pendant la récréation, les grands se tinrent entre eux et, contrairement aux habitudes, ne vinrent pas nous emmerder dans la cour. Cela semblait bizarre. On aurait dit qu'ils devaient se parler. Je me sentais négligé par mes copains plus âgés.

Un de mes camarades de classe me dit qu'ils avaient demandé au directeur de l'école de pouvoir partir plus tôt pour participer à une manifestation.

Quelle manifestation ? En général, on ne demandait pas à participer à une manifestation, on nous ordonnait d'y aller et de crier :

"Vive Staline ! Vive la démocratie ! Vive ! Vive ! Vive ! ..."

Au fond n'importe quoi, car nous n'y croyions pas, ou plus, mais on y allait en service commandé car il fallait de la masse pour la presse. Si l'on n'y participait pas, on était plutôt mal noté.

Pourquoi alors demander à participer à une manifestation ? Nous n'étions même pas le 1er mai, et il faisait plutôt frais.

Après la récréation, notre prof. de russe est venu en classe et nous a dit qu'il allait nous donner des heures de russe supplémentaires, après 13 h. Ordre était de rester.

Et les parents ? Comment sauraient-ils que nous ne rentrions pas ?

Merde pour le russe ! Nous avons déjà cinq heures obligatoires par semaine. A vrai dire, cela me dérangeait moins que cinq heures de maths, car j'aimais les langues vivantes. Le russe était obligatoire, l'anglais non, et était moins bien vu si l'on voulait l'étudier en option, comme moi.

A 14 heures, le directeur est venu en classe pour dire que nous aurions une heure de russe supplémentaire.

Cela devenait très bizarre, et le dirlo avait l'air embêté. Le prof. de russe bafouillait de plus en plus. Il devenait visible qu'il était "collé" au même titre que nous. Soyons francs : nous ne fichions rien. Nous ne faisons qu'annoncer des conjugaisons pas marrantes.

Enfin 15 heures ! Notre chef de classe est venu nous dire que nous pouvions rentrer à la maison, mais qu'il n'était pas sûr que les trams nous mèneraient jusqu'à destination, car il y avait une manifestation sur les boulevards, mais qu'elle allait se terminer. Ordre nous était donné de regagner notre domicile par les chemins les plus courts.

Donc, il y avait eu une manifestation ! Donc, mon frère était réellement excité, pour une fois, à cause de quelque chose, et les grands aussi. Mais à cause de quoi ? Vraiment en sympathie avec la Pologne ? Mais alors, cela avait réellement dû être comme dans les livres d'histoire, lorsqu'on parle de 1848 et 1919. Il y avait donc quelque chose de vrai, d'authentique, qui s'était passé en ville, et on nous avait retenus pour que nous manquions cela ! Les vaches !

Gabor, mon meilleur camarade, et moi avons pris le tram ensemble. Nous faisons route ensemble jusqu'au croisement de l'avenue Rakoczi et du boulevard et, d'habitude, nous nous quitions là, chacun allant dans sa direction.

Les trams étaient comprimés, Gabor et moi, dans le premier wagon, derrière le conducteur. "Tu viens chez moi ?" - "Non, viens toi chez moi." C'était notre rituel, puis on s'accompagnait mutuellement en flânant et en musardant une bonne heure. Mais aujourd'hui, ce n'était plus 13 heures, mais bientôt 16 heures, et personne ne savait où nous avons passé. Il valait mieux que chacun rentrât chez soi.

Croisement de l'avenue et du boulevard : le tram s'arrête. Mais pas à l'arrêt : en pleine avenue ! Il ne peut passer le croisement. Ce n'est pas à cause des feux. Il y a plein de trams à l'arrêt. Sur le boulevard, des gens défilent. Ils portent des drapeaux hongrois, des couronnes de fleurs, et ils scandent : "Vive la Pologne ! A la statue de Bem !"

Et ils défilent ! Et cela n'a pas de fin

Tout le monde descend des trams, et beaucoup se joignent au défilé. Il y a de plus en plus de monde, et ils vont tous dans le même sens, longeant le boulevard.

Gabor et moi, nous contemplons. C'est ahurissant ! C'est irréellement réel. Comme au cinéma !

Et les gens défilent. Et maintenant on entend : "Vive la Hongrie ! A bas Gerö ! Dehors les Russes !"

A ne pas y croire ! Comme un blasphème. C'est ce que nous nous disons en chuchotant entre quatre

murs. C'est ce que l'on dit, et, en même temps, on nous dit de ne pas le dire en public car c'est dangereux à cause des représailles. Et maintenant, c'est gueulé en pleine rue ! Par plusieurs ! Par beaucoup ! C'est grisant d'entendre crier la vérité qu'on ne fait que chuchoter depuis toujours. Donc, c'est vrai que tout le monde pense la même chose ! Alors, on peut la dire la vérité maintenant ? En public !

Gabor et moi on regarde, on attend.

Nous sommes séparés par la foule puis, nous nous retrouvons. Il a entendu qu'il fallait aller à la radio, car il s'y passait quelque chose. C'est à côté du Musée National, ce n'est plus très loin de chez moi.

Mais quelle heure est-il ? Merde ! Déjà 7 heures passées ! "Cela ne fait rien. Après, nous irons chez moi et, depuis là, tu téléphoneras à ta mère" dis-je à Gabor.

Devant le Musée National, au pied de la statue Petöfi, il y a un acteur qui déclame le fameux poème de Petöfi : "Debout les Magyars !"

Petöfi a écrit ce poème pour la révolution de 1848. La lutte contre les Habsbourg. Le texte dit : "Debout le Magyars ! Le choix est à faire. Serons-nous esclaves ou libres ?..." Cela a été écrit pour la révolution de 1848 qu'on ne cache pas à l'école, et que l'on considère comme un des plus beaux événements nationaux : la lutte pour une libération !

Et cet acteur qui le déclame au même endroit ! Et les gens ont les larmes aux yeux. J'ai mal. C'est si beau de l'entendre ! C'est presque revivre ce qui est page morte dans le livre d'histoire. C'est comme la révolution de 1848 alors ? Serait-ce une révolution ?

Allons à la radio.

Beaucoup de monde dans les petites rues très étroites. Tout le monde se parle. Je ne vois rien d'extraordinaire. Je ne comprends rien de ce qui se dit. Je n'aime pas être si serré, et je n'aime pas la foule. Pourtant, avec celle-ci, j'ai quelque chose en commun. Pas comme lors des défilés commandés et obligatoires. Ils disent ce qu'ils pensent. Ils disent "Liberté". Ne faudra-t-il alors plus se taire ? Plus chuchoter ? Je peux donc dire en public ce qu'on m'a surtout dit de taire ? Je ne dis rien. Je n'aime pas crier. Mon cœur est plein. Les gens sont bons, je le sens. Nous ne mentons pas. Plus. En ce moment, ce n'est pas obligatoire de dire ce que l'on ne croit pas. C'est grisant, même si je n'ose rien dire.

Gabor me retrouve, il me dit qu'il faut remonter l'avenue et nous rendre sur la place où se trouve la statue de Staline. Il faut retourner vers l'école et aller même un peu plus loin, sur une grande place où existait une belle église gothique qui fut démolie pour y élever, à la place, cette immense statue de Staline.

Il doit être huit heures du soir environ. Nous y allons quand même. Maintenant, je préfère une correction en rentrant à la maison, plutôt que de ne pas assister à tout ce qui se passe.

Sur la place, il y a foule. La statue est éclairée. Il y a des gens qui ont grimpé sur le piédestal. Une corde en acier est passée autour du cou géant de ce géant. Des soudeurs s'affairent pour faire fondre la statue à la hauteur des bottes, et des gens tirent sur cette corde d'acier depuis en bas, depuis la terre. Et moi, je me mets à tirer avec les autres. Cette statue, gardée jour et nuit, et devant laquelle

nous devons défilé le premier mai en scandant : "Notre père Staline" alors qu'au nom de ce père nous devons renoncer à toute idée d'écolier, à toute idée authentique, eh bien, cette statue n'est qu'une statue, et on peut la tirer en bas ! Un vrai plaisir que de tirer à la corde... C'est moi qui existe, et pas la statue... Elle ne dépend que de moi... Et des autres qui tirent aussi avec la même rage... La statue finit par vaciller. On crie : "Attention !" les bottes sont dessoudées...

Et elle tombe de toute sa longueur, lentement, très lentement. Elle se retrouve par terre, et les gens se ruent dessus. Je n'en ai pas envie. Il me suffit qu'elle ne soit plus là.

Gabor et moi, nous nous en allons. Nous rebroussons l'avenue et, au croisement du boulevard, nous nous disons au revoir. Cela nous semble possible de nous revoir le lendemain. Nous aurons de quoi parler... après cette manifestation ! Moi aussi, je vais rentrer, mais je prendrai un raccourci par la Radio.

Tout à coup, au milieu de la chaussée, je me retrouve à nouveau face à la foule. Et, par terre, la tête en bronze de Staline décapité... Tout le monde s'acharne dessus. On la casse avec des marteaux. Je regarde, mais n'en prends pas un morceau. Cela me semble trop, et je n'aime pas la bousculade. Je continue mon chemin vers la Radio.

Cinq minutes après, je me trouve dans la rue Brody, étroite et vieille. Elle monte directement vers la Radio qui se trouve au bout. Il y a beaucoup de monde. De plus en plus. Ici et là, j'entends que le bâtiment de la Radio a été ouvert à la population, qu'on commence à émettre ce qui se passe dans la ville, et que la Radio s'appelle Radio libre... et que ce n'est pas si simple car, maintenant les Avos sont arrivés avec des armes et s'y sont installés en essayant de déloger les personnes qui s'y trouvent déjà. Je n'arrive pas à monter jusqu'au bâtiment de la Radio car il y a trop de monde pour passer. Et bientôt je n'arrive plus à rebrousser chemin car, derrière moi, la foule pousse en avant. Puis, des gens commencent à dire que les rues permettant de sortir de ces ruelles sont encerclées et barricadées par des autobus et des camions des Avos. Certains montent sur les toits des bâtiments pour observer ce qui se passe. D'autres redescendent la rue depuis la Radio disant que les portes se sont fermées et qu'une femme qui voulait pénétrer dans le bâtiment a été éventrée par les baïonnettes des Avos : il faut un médecin ! Du secours !

Les gens semblent électrisés par cette horrible nouvelle. Je n'arrive pas à réaliser, à croire. Pourtant, cela est tellement vraisemblable : typique des Avos.

Le mot d'ordre passe : il faut se donner la main, se serrer les coudes et avancer vers la Radio en rangs serrés.

Je fais comme les autres et, comme les autres, je ne peux plus quitter cette rue. Nous y sommes pris comme des rats, encerclés, barricadés ! La seule possibilité est d'avancer.

Nous nous tenons tous par la main, et nous avançons.

Je trouve révoltant que l'on ait pu attaquer quelqu'un qui était désarmé.

Quelques minutes plus tard, j'entends un crépitement sinistre venant du ciel. Je ne comprends pas ce que c'est. "On nous tire dessus depuis les toits" dit quelqu'un. Ce bruit me met mal à l'aise. Je n'ai pas peur, je veux seulement avancer, mais ce crépitement m'énerve. Le monsieur qui me tient la main droite s'affaisse et me tire en bas. Je jette un coup d'œil sur lui. Il porte un chapeau qui tombe de sa tête d'une façon ridicule. Il pousse un petit cri aigu. Je le regarde, il ne se relève pas, et me

retient par la main. Il a un trou dans le front. Instantanément, je sais qu'il est mort.

Un petit cri, une chute, un trou à la tête, et c'est fait. Ce n'est que cela mourir ! Je ne peux penser à rien d'autre. Je n'ai pas peur comme dans un cauchemar où je me dirais dans mon rêve, que tout cela n'est qu'un cauchemar.

Pourtant, je sais qu'il est mort, je le sens.

Et mourir, c'est même moins qu'au cinéma ou dans les polars. Ça ne traîne pas. On tombe et c'est fini. On pousse un petit cri aigu. On ne dit même pas ses derniers vœux...

Des gens courent, d'autres tombent. Moi, j'ai l'impression d'être arrêté et de penser. Le crépitement me dérange. Quelqu'un me crie : "Viens sous le porche !" Beaucoup se sont abrités sous les portes cochères. Les fenêtres des rez-de-chaussée s'ouvrent. On peut les enjamber et les locataires accueillent tout le monde. Je n'ai pas envie de m'abriter. J'ai envie de marcher. Et je marche. Il y a moins de monde sur la chaussée. Maintenant, j'entends non seulement le crépitement, mais l'impact des balles sur l'asphalte. Forcément : il y a moins de monde pour les essuyer ! Je ne lève pas la tête, cela me protège des balles, du moins en ai-je l'impression. Je marche en avant. C'était si beau, pourquoi a-t-il fallu tirer ? Les gens ne faisaient rien de mal, et moi, comme d'autres, je me sentais si bien. Pourquoi tirer sur la vérité, les vérités dites aujourd'hui ? Tout le monde le savait déjà. Alors pourquoi tire-t-on

En marchant, je débouche sur les jardins du Musée National. Je n'ai plus envie d'aller à la Radio. D'ailleurs, d'ici, je ne vois plus personne.

Est-ce que je monte chez la cousine Eta qui habite à trois immeubles d'ici ? Non. Maintenant, il est temps de rentrer à la maison. C'est possible, et je n'en ai plus que pour un quart d'heure. Pourtant, j'ai envie de rester seul, mais où ? Et puis, à la maison, on s'inquiète sûrement...

Je passe la place Calvin, je bifurque vers les halles. Tout est dans le noir. La maison est dans la rue qui longe le Danube. Je n'ai pas peur de rentrer, mais j'aimerais rester seul... Je n'aurai plus jamais peur. Je ne comprends pas comment tout cela est arrivé, comment tout cela a pu se passer. Pourtant, les livres d'histoire... C'est si simple, tellement plus simple lorsque les choses arrivent, plus simple que dans les livres.

Voilà la porte de la maison... Il fait noir et la porte n'est pas fermée à clé... Pourtant, il doit être tard... Quelle heure est-il ? Que s'est-il passé en réalité ?

J'ai vécu, j'ai vécu très profondément. J'ai vécu quelque chose pour moi, me concernant moi seul. J'ai envie d'être seul. Je vis.

Nous habitons le rez-de-chaussée supérieur et, en quelques marches, je suis devant la porte de notre appartement. Il fait sombre. J'ai vite fait d'introduire la clé et d'ouvrir la porte.

Ma grand-mère m'accueille dans l'entrée qui n'est pas éclairée. J'entends la radio qui marche dans sa chambre.

Elle m'apprend que mes parents et mon frère, très inquiets de mon sort, se trouvent chez nos amis au troisième étage. Ce sont des amis de toujours, et mon frère et moi sommes amis de leurs enfants.

Je grimpe vite au troisième et je sonne. Laci, leur fils, m'ouvre la porte. Il m'amène, sans dire un mot, le long de l'entrée obscure, jusqu'à leur salon. En entrant, je me trouve face à mon père, apparemment très calme. "D'où viens-tu ? " me demanda-t-il. "De la Radio". Et je reçois une gifle magistrale de mon père... suivie d'une autre, de mon frère, celle-là !

Mon père me surprend car, depuis l'âge de neuf ans, il ne m'a jamais touché violemment. Mon frère, par contre...

Mais tout de suite, mon père me prend dans ses bras et me dit : "Excuse-moi, j'ai été très énervé... Tu as bien fait..."

Mes yeux s'ouvrent sur l'assemblée : le père et la mère de nos amis, leurs filles, ma mère, ... tous sont assis sur le canapé ou dans les fauteuils, éclairés par la lumière d'un seul abat-jour près de la radio. C'est l'émission de Free Europe qui, comme toujours, relate les événements de la soirée avec beaucoup de pathos... Je n'aime pas ces émissions et, dans cette voix compatissante, je ne reconnais pas ce que j'ai vécu dans les rues. C'est trop théâtral. Entre-temps, Laci trouve l'émission de la B.B.C. et là, j'entends une voix calme, objective, racontant ce que j'ai vu.

Ensuite, à mon tour, j'ai raconté quelques détails de ma soirée. Mais ce n'étaient que des bribes qui me semblaient un pâle compte-rendu de mon emploi du temps et non de ce que j'avais vécu.

D'ailleurs, personne ne m'obligeait à parler, et j'ai eu droit à un verre d'eau-de-vie de noix, comme les grands. Une tension emplissait la pièce. Les radios étrangères passaient sur les ondes et on supputait déjà ce qui allait attendre Budapest le lendemain.

Nous étions tendus, nous parlions à bâtons rompus. Contrairement aux habitudes qui étaient celles d'interminables débats politiques entre mes parents, plus personne ne débattait de quoi que ce soit. Ne venait-on pas de vivre ce que les autres débattaient sur les ondes ? Et c'est nous qui allions vivre les lendemains. C'étaient des faits, non des paroles. Nous étions tendus.

Nous nous sommes couchés tard dans la nuit, certains que les événements allaient évoluer dans le bon sens pour nous. Selon la radio, les radios, le gouvernement a donné jusqu'à 14 heures, le 24 octobre, pour arrêter l'insurrection des "fascistes", sinon... Seulement, nous savions aussi que toute la Hongrie était alors devenue fasciste, car les casernes de la capitale avaient ouvert leurs portes et leurs fenêtres pour distribuer les armes stockées à la population sans défense contre les Avos et les Russes qui défouillaient sur les passants et tout ce qui se trouvait groupé.

Chacun de nous, dans sa chambre, dans son lit, essayait de dissiper sa tension, son excitation.

J'étais content d'avoir été celui qui avait assisté aux événements sur le vif, même si les autres en savaient plus par ce qui avait été dit sur les différentes ondes. J'étais très fier de moi, d'avoir vécu ces choses.

Nous nous sommes réveillés en sursaut vers 5 heures et demie du matin. On aurait dit que la rue s'était transformée en vacarmes et en échos. Tout à coup, les mitrailleuses se sont mises à défouailler, et le crépitement semblait ne plus vouloir s'arrêter. L'impact des balles sur l'asphalte ressemblait à un ouragan, à une pluie de grêle. Les fenêtres de notre appartement, au rez-de-chaussée supérieur, donnant des deux cotés sur une rue, volaient en éclats les unes après les autres.

D'un seul mouvement, tous les membres de la famille se sont retrouvés dans l'entrée qui était

l'unique endroit protégé par la cage d'escalier, qui avec sa couverture, qui avec son duvet, les tenant devant soi, comme une protection dérisoire. Ma grand-mère, ma tante, mes parents, mon frère et moi nous regardions hébétés. Et, cette fois, la peur se lisait sur nos visages. Ma tante était prête à pleurer. Ma grand-mère avait l'air de ne pas croire ce qui se passait. Elle qui avait déjà vécu deux guerres et deux révolutions eut le mot pratique : elle nous dit d'aller vite chercher nos matelas et de les étendre dans l'entrée, car il faudrait bien en avoir pour se coucher pendant les heures ou les jours qui suivraient, si jamais... Nous sommes retournés dans nos chambres et avons traîné nos matelas jusqu'à l'entrée. Et "dignement", nous nous sommes recouchés par terre. Les tirs continuaient, ou plutôt ne discontinuaient pas dans la rue.

Recroquevillé sur mon matelas, j'avais peur. Il m'était insupportable d'être là, de sentir que, de n'importe où, ou n'importe comment, une balle, un obus pouvait tout balayer, moi y compris, alors que nous étions tous couchés, comme des chatons dans leur nid, sans agir. Ce nid devenait étouffant de risques et d'insécurité. Il était comme une cellule de prison. On ne voyait même pas ce qui se passait : donc, aucune chance d'échapper à la menace de l'extérieur. Et cette menace, je la sentais sur ma peau. Je ne comprenais pas pourquoi on ne pouvait pas agir, faire quelque chose, plutôt que d'attendre, là.

Plus tard, mon père est retourné dans sa chambre et a sorti la radio. Il avait enfin fait quelque chose ! Et, au moins, on était en contact avec l'extérieur. Je pensais aussi que toutes les choses auxquelles on devait toujours faire attention : les meubles, les bibelots... personne ne pensait à les épargner maintenant ! J'ai pensé à mes deux armoires que j'avais mis si longtemps à obtenir pour moi, rien que pour moi, et dont les clés étaient sur moi : personne ne pouvait donc y avoir accès, sauf moi. Je me demandais aussi comment j'allais sortir ma chienne avec tout ce qui se passait dans la rue. Pour le moment, elle était la seule à dormir vraiment. Personne ne disait rien qu'elle soit couchée sur mon matelas, tout contre moi.

Vers 10 heures du matin, notre concierge est venu sonner à la porte. Grande discussion. La radio avait ordonné, et bien sûr le gouvernement, de fermer les portes des immeubles, de ne laisser sortir personne et de ne laisser entrer que ceux qui y habitaient. Les insurrectionnaires entraient dans les immeubles, avec leurs armes, pour se protéger, ou pour monter sur les toits d'où ils pouvaient tirer sur les Russes et les Avos. Pour éviter toutes représailles, il fallait fermer les portes. Le gouvernement avait appelé l'armée rouge à l'aide pour écraser "l'insurrection fasciste". Devant le Parlement, il y avait une manifestation pour déposer l'actuel chef du gouvernement. C'est lui qui, la veille, avait mis le feu aux poudres par son discours et en donnant l'ordre d'attaquer la population sans armes. Les étudiants demandaient Imre Nagy comme nouveau chef du gouvernement. Puis, le concierge m'a étreint dans ses bras en disant : "Vous les jeunes, vous êtes formidables ! Vous ne vous laissez pas conter. Vous agissez." Il nous a également appris que la radio avait annoncé une trêve, vers 14 heures, pour que tous ceux qui, la veille, n'avaient pu regagner leur domicile, puissent retourner chez eux. Pour le soir, tout serait rentré dans l'ordre.

Pourtant, une heure après, à grand fracas, des chars russes firent irruption dans notre rue et, tournant le dos au Danube, pointèrent leurs canons sur les immeubles. Nous étions donc clairement occupés. Les Russes ouvrirent le toit de leurs chars. De cette hauteur, ils pouvaient voir dans les appartements des rez-de-chaussée.

Tout le monde circulait dans l'immeuble. Dans les escaliers, on se racontait les dernières nouvelles.

La manifestation devant le Parlement avait été étouffée dans le sang. Juchés sur les toits des immeubles entourant la place du Parlement, les Russes et les Avos avaient attendu que la foule soit

bien rassemblée puis, ils avaient tiré dessus. Les gens, groupés d'une façon compacte, n'avaient pas pu fuir assez vite par les rues. Il y avait des centaines et des milliers de morts. Une boucherie !

Cela me semblait incroyable. Pour si peu de choses, pour avoir dit la vérité, pour avoir réclamé le changement d'un chef de gouvernement, on avait tiré, tué, massacré. Et les Russes ? Qu'avaient-ils à faire là-dedans ?

J'avais envie de sortir de cette maison, j'avais envie de gueuler que c'était injuste.

J'ai demandé à mes parents de sortir dans l'après-midi. Réunion de famille. Mon frère devait se rendre, l'après-midi même, au cercle universitaire et révolutionnaire. Ma mère a déclaré qu'elle acceptait que ses fils participent à tout ce qui se passait. Mais, elle n'acceptait pas d'en perdre deux à la fois ! Donc, si mon frère était de sortie, je devais garder la maison jusqu'à son retour. Alors seulement, je pouvais m'en aller. J'avais envie d'accompagner mon frère, mais je comprenais que le veto maternel était raisonnable et ne m'empêcherait pas de participer, moi aussi, aux événements. Nous étions tous électrisés et enthousiastes, et personne ne voulait empêcher personne. Chacun n'avait qu'un but : en finir avec ce que l'on vivait, gagner notre droit à nos vérités. J'étais le plus petit, mais on ne m'empêcherait pas, bien au contraire, de participer à ma manière.

De toute façon, il n'était plus question d'aller à l'école.

La rue était calme. Les chars étaient présents, terriblement présents. Devant nos fenêtres. L'ennemi s'était montré. Il n'y avait plus ces slogans bienveillants du grand frère. L'ennemi était là, menaçant. On pouvait ne plus le croire. Au fond, il n'avait pas intérêt à ce que nous vivions. C'était clair maintenant. Il avait suffi de parler haut pour qu'il sévisse. Dans l'hypocrisie des écoles, des slogans que j'avais dû réciter, je ne pouvais dire maintenant aucune réalité. Mais, plus personne ne pouvait dire "tais-toi", car le risque de dire s'était réalisé. Au fond, je sentais bien que tout le monde était content parce que c'était clair. Les gens, je les ressentais presque joyeux, et en tous cas très vivants. J'avais peur et je n'avais pas peur. Je voyais de quoi je devais avoir peur.

Mon frère était parti à sa réunion. La rue était toujours calme. Les chars étaient toujours là et on pouvait marcher devant eux. Ici et là, on entendait des coups de mitraillettes.

Nous nous tenions dans la cuisine qui donnait sur la cour et circulions dans l'appartement pour chercher les choses nécessaires sous les yeux des Russes, comme s'ils n'étaient pas là. Moi, je me tenais droit, très, très droit en passant devant les fenêtres, sous leurs yeux. Mais, je n'allais pas jusqu'à m'approcher des fenêtres !

Dans l'après-midi, quelqu'un a cogné très fort contre la porte de l'immeuble. On a entendu un coup de feu et un cri. Le concierge a sonné chez-nous : un blessé se trouvait sous le porche. On avait tiré sur lui d'un char, malgré la trêve du feu. Je l'accompagnais pour l'aider à rentrer le blessé. C'était un homme d'une cinquantaine d'années. Nous l'avons pris par son loden pour le transporter jusque dans notre entrée, et nous l'avons étendu par terre. Je venais de réussir mon examen de premier secouriste ; j'essayai donc de voir ce qu'il avait. Il dit qu'il voulait profiter de la trêve pour regagner son domicile. Il marchait dans la rue, les bras levés, devant les chars lorsque, de l'un d'eux, un coup est parti. C'était révoltant. Sa chemise, son veston, sa poitrine rougissaient à vue d'œil, et la tache s'étendait. Ma mère se mit à déchirer des nappes et des serviettes et essaya de tamponner le sang. Elle me dit qu'elle voulait faire un garrot sur les bras. Cela me semblait inutile, mais je la laissais faire. Tout le monde avait envie d'arrêter l'hémorragie, mais sentait que c'était impossible. Le sang coulait de sa poitrine, à la hauteur du cœur. Il aurait fallu appeler un médecin, un hôpital.

Seulement, le médecin n'était pas là. Des voitures ambulances sillonnaient la ville depuis hier avec des médecins volontaires. Nous avons continué à éponger le sang, mais l'homme avait perdu connaissance. Il poussait de petits râles. Ma mère et moi sentions que la mort approchait. Elle avait peur pour moi. Elle ne savait pas que j'avais déjà vu cela la veille. Le concierge est revenu. Il ne pouvait pas sortir car les coups de feu avaient recommencé depuis que les insurgés avaient vu les Russes tirer sur un passant. Ca mitraillait à nouveau dans toute la rue.

L'homme est mort doucement. Ma mère a fermé ses yeux. Nous nous sommes regardés sans rien dire. Nous l'avons laissé par terre, dans l'entrée, avec un coussin sous la tête. Je venais d'apprendre que mon cours de premiers secours ne sauvait pas tout le monde !

Mon frère est rentré quand il faisait noir. Ne pouvant plus coucher dans l'entrée car les chars s'étaient mis à tirer à coups de canon sur les immeubles, nous sommes allés dormir dans la cave qui n'avait pas encore été remise en état depuis la fin de la guerre.

D'autres personnes sont venues nous rejoindre. Nous n'avions plus de pain et peu de choses à manger car, étant donné le manque chronique de nourriture, nous avions pris l'habitude de nous approvisionner au jour le jour. Tout cela n'avait pas été prévu et, étant donné les événements, nous allions rester sans provisions. Pourtant, nous avions faim.

Toute la nuit, depuis la cave, nous avons entendu les coups des mitrailleuses et des canons.

Le lendemain matin, nous sommes remontés à l'appartement. Le cadavre était toujours là. Mon père a dit qu'heureusement, il faisait frais. J'ai mis un certain temps à faire le rapprochement entre les conditions météorologiques et notre cadavre.

Sur la table de la cuisine, j'ai découvert un revolver et une mitraillette. Cela me figea. Cela semblait très contradictoire : une table de cuisine et ces armes dessus. Plus rien ne ressemblait à ce que cela avait été. J'appris que mon frère les avait reçues au Cercle Universitaire. Nous parlions peu de ce que chacun faisait. Il était si clair que tous avaient le même but.

J'ai aussi appris par ma mère, que mon père était malade du cœur depuis des années : depuis sa sortie de prison. Je l'ai considéré d'un œil nouveau.

J'ai dit que, ce matin-là, c'était mon tour de sortir et que j'allais ravitailler la maison en nourriture. La mère de mon ami Gabor travaillait dans une chaîne de magasins d'alimentation. Je lui ai téléphoné pour savoir s'ils avaient de la marchandise en trop. Réponse affirmative. J'irais donc chez eux et, pour ce faire, traverserais une bonne partie de la ville de Pest.

En principe, il y avait trêve du feu.

Je suis parti vers neuf heures du matin. J'ai commencé à marcher droit, la tête haute devant les canons. Vers le pont de la Liberté, j'ai été interpellé par des soldats russes devant leur char. Je comprenais à peu près ce qu'ils disaient étant donné mes études obligatoires de russe. Ils blaguaient. Ils voulaient parler. J'ai fait celui qui ne comprenait rien. Je n'allais pas, par principe, bavarder avec ceux qui nous détruisaient.

Un peu partout, les rails de tramways étaient levés, les lignes électriques arrachées. Plus loin, des pavés avaient été sortis de la chaussée et empilés en barricades. Certains immeubles avaient des trous énormes faits par des coups de canon. On voyait à l'intérieur des appartements. Ici et là

pendaient des parquets, dehors dans la rue, avec un tapis ou un fauteuil encore accroché, mais prêt à tomber en bas, sur le tas de ruines. Plus loin, j'ai aperçu une salle de bain, coupée en deux. On y voyait une baignoire et un bidet, comme dans les maisons qui n'avaient pu offrir aucune protection contre les coups de canon. Je me sentais peu important. Un peu lilliputien devant Gulliver. C'était très amusant à voir. Désécurisant aussi. Je ne me sentais fort qu'en regardant bien en face les chars et leurs soldats. C'était moi, indépendant des caves, des maisons, des fausses protections. Tout allait dépendre de moi. Comment allais-je traverser les barrages russes et les barricades des insurgés ?

J'arrivai bientôt sur la place du Parlement. Je savais qu'il y avait eu une manifestation et un massacre. Je m'attendais à trouver non seulement un, mais de nombreux cadavres encore étendus. Il n'y avait pas un vieillard, uniquement des jeunes, des écoliers. Certains avaient déjà des taches bleues et jaunes sur le visage, d'autres étaient méconnaissables, pleins de sang. Tous couchés par terre. Quelques-uns serraient des drapeaux rouge-blanc-vert : le drapeau de la Hongrie qui n'avait plus le droit de paraître non accompagné du sempiternel drapeau rouge. Il n'y avait pas un drapeau rouge ! Mais le macadam, par contre, était encore rouge de sang. Ici et là les petits tas de cervelle sortaient des crânes éclatés. Des gens marchaient en pleurant, cherchant d'autres gens étendus par terre. Des ambulances. Plus loin, un camion ramassait les corps, travaillant à peu près au même rythme que les camions à ordures. On voyait les corps s'entasser les uns sur les autres. On fouillait les cadavres, sortant les cartes d'identité, probablement pour aviser la famille.

Je marchais et enjambais les corps qui ne me semblaient plus tellement ridicules ou grotesques. Je les trouvais, au contraire, très sérieux, très graves. En marchant, des larmes coulaient de mes yeux.

Qui permettait que cela arrive ? Le monde entier devrait se révolter à la vue de tout cela... Et l'on en discutait à la radio comme d'un match de football.

Je longuai les quais pour arriver au pont Marguerite. Au début du pont, accrochés aux lanternes, étaient pendus trois Avos. Ils devaient être là depuis un bon moment. Ils étaient morts et leurs uniformes pleins de crachats.

Cela me choquait encore plus que ce que j'avais vu auparavant.

Il est vrai que, de mon père au concierge, je ne connaissais personne qui n'ait été inquiété, inquisitionné ou enfermé par cette organisation. Dans les vêtements de l'un des trois, on avait même trouvé un accusé de réception de 9'000 florins pour avoir dénoncé des "agitateurs".

Et maintenant, ils pendaient là, en l'air.

Pourtant, cela me semblait quand même salir les événements que de répondre à la bassesse par la violence. Il paraît qu'ils avaient tous des passeports russes et étaient formés en Union Soviétique.

A travers toute la ville, je n'avais rencontré que des magasins dont les vitrines avaient volé en éclats. La marchandise était intacte sur les étalages. Et Dieu sait que nous manquions de choses...

Parfois, un écriteau était placé sur une vitrine : "Nous ne volons pas, nous nous révoltons" ou bien : "La racaille révolutionnaire tient en honneur le bien public". "Nous ne volons pas". Et pourtant, il y avait même des produits alimentaires à portée de main. Apparemment, rien ne manquait.

Plus que quelques centaines de mètres et j'arriverai chez mon ami Gabor, sur le boulevard St-Etienne. Là aussi des chars russes, le toit ouvert. Les maisons étaient toutes endommagées. C'étaient

fascinant de contempler les intérieurs éventrés. Plus rien ne protégeait ni les murs, ni les maisons. Je ne me sentais sûr que dans la rue, en plein air. Là, je pouvais me cacher, fuir en prenant les jambes à mon cou, ou bien me défendre en faisant face. Je n'avais aucune arme sur moi, mais, seul avec moi, je comptais drôlement.

Vers midi, j'arrivai chez Gabor. Leur appartement donnait sur la cour intérieure. Ils avaient encore des fenêtres. La radio hurlait. Comme partout d'ailleurs, même dans la rue, car les gens mettaient les émetteurs sur les fenêtres. La plupart des gens étaient tout le temps dans les rues.

C'est chez eux que j'ai appris que Gerö, le chef du gouvernement avant la révolte, avait enfin été relevé de ses fonctions. Gagné !!!... Il partait pour la Russie, disait-on. Un sentiment de puissance nous a envahis. La joie de démettre ce salaud qui, depuis des années, exécutait les oukases de russes chez nous !

Les cadavres que je venais de voir prenaient une autre signification. Cela valait la peine. Cela me semblait incroyable : Un autre monument, bien vivant, celui-là, venait de tomber ! Je ne le considérais même pas comme un être humain, mais seulement comme un monument qui oppressait en silence tous ceux que je connaissais. En silence, toujours en silence. Et il a suffi de dire, et aussi de ne plus avoir peur, pour qu'il tombe. Je me sentais très puissant de ne pas avoir peur.

Nous nous embrassions, nous sautions de joie. La mère de Gabor pleurait. Cela faisait des années qu'elle trimait, comme une paria. Car, pour avoir un meilleur travail, il fallait être membre du parti. Et tous les parents de ma classe étaient dans le même cas. Et c'est pourquoi ils envoyaient leurs enfants dans un établissement scolaire hors de la ville, malgré les bonnes notes.

Maintenant, cela avait valu la peine.

Je ne me sentais plus seul parmi ceux qui disaient NON en silence et payaient en silence aussi.

Nos parents n'avaient pas tout à fait tort.

La mère de Gabor prépara en vitesse un panier de provisions : du lard, du pain, beaucoup de pommes de terre, et même un salami. C'était trop, mais elle disait que, de toute façon maintenant, nous n'allions plus manquer de rien. Elle n'accepta pas d'argent. Elle disait que cela n'avait plus aucune valeur, que seule la vie comptait. Il est vrai que j'avais traversé toute la ville sans pouvoir rien y acheter.

Je rentraï à la maison par les grands boulevards. Pourquoi y avait-il encore des chars ?

Les gens s'embrassaient dans la rue. Tout le monde se parlait. J'ai vu un homme donner son manteau à un combattant qui n'avait plus qu'une chemise déchirée sur son dos.

Arrivant à la hauteur de la gare de l'Ouest, j'ai vu des paysans avec des camions de pommes de terre, de fruits et de légumes. Ils les distribuaient. Je me suis arrêté et une paysanne m'a donné une oie. Je voulais la payer, mais elle a refusé : "Tu es jeune et tu dois être fort" me dit-elle, "notre jeunesse est si belle. Vous défendez la vérité", et elle ajouta quelques pommes. "Ne vous laissez pas faire" me dit-elle en guise d'au-revoir.

J'ai alors décidé de faire un détour par la Radio pour rentrer. Tout avait commencé par là. Et il

faisait si bon vivre. Les gens étaient bons eux aussi. Les immeubles éventrés, les pavés soulevés, les ambulances qui passaient n'avaient plus qu'une chose à dire : "Il fait bon vivre".

A la hauteur de l'hôtel Astoria, exclusivement réservé aux étrangers, des chars russes. Ils étaient tous ouverts et portaient un drapeau hongrois. Les gens parlaient aux Russes. Ils n'ont pas capitulé, ils se sont mis avec les Hongrois, disait-on. Et en effet, ils parlaient et savaient même le hongrois. Cela faisait dix ans qu'ils étaient stationnés en Hongrie. Ils distribuaient leurs armes. Beaucoup les embrassaient. C'était merveilleux. Je me sentais beau, jeune, très fier et trouvais que la vie était très belle et très vivante.

Arrivé à la hauteur du Musée National, je remarquai qu'il avait brûlé en grande partie. Ses trésors qu'on m'avait appris à admirer et à apprécier, avaient-ils brûlé également ? La place Calvin avait l'air d'un tas de ruines. A coups de canons dans les rez-de-chaussée, les immeubles s'étaient effondrés.

Pourquoi fallait-il faire tout cela pour qu'une personne s'en aille ?

J'avais du mal à comprendre.

Devant les halles, on distribuait des oranges et des citrons arrivés de Vienne. Denrée particulièrement rare, que nous n'avions pas vue depuis des années. J'étais trop chargé pour en prendre. Cela me faisait penser aux gâteries que l'on offre aux enfants pour les récompenser. Pourquoi se mêlait-on de nos affaires ? En quoi cela intéressait-il les gens ? Mais cela faisait quand même du bien de savoir que l'on pensait à nous.

En descendant le long du Danube pour arriver chez moi, j'ai rencontré plus de chars russes que le matin, au départ. Ils m'ont arrêté. Ils voulaient fouiller les paniers. Je n'allais pas les laisser faire. Je savais qu'ils crevaient de faim. Je les avais vus manger de la farine dans les entrepôts des halles. C'est tout ce qu'ils avaient pour se nourrir. J'ai arraché mon panier et, essayant de ne pas courir, je continuai mon chemin.

Ne pas leur montrer que j'avais peur. Ne pas leur faire ce plaisir. Je suis chez moi après tout. Plus que trois maisons et je pourrai entrer dans mon immeuble. Si je pouvais leur faire face... Mais, forcément, maintenant, ils sont dans mon dos. Tout à coup, j'entends siffler côté de mes oreilles. Ils tirent, les salauds ! C'est comme dans les romans policiers ! C'est vrai qu'on entend siffler les balles. Une est tombée devant moi. Et personne dans la rue. Je me mets à courir. J'arrive devant la porte. J'espère qu'elle ne sera pas fermée. Non. Le concierge m'a vu et l'a ouverte...

J'ai la nourriture ! C'est toujours ça qu'ils n'auront pas.

Et senti que la mort n'était pas pour cette fois-là.

Je fus accueilli dans la cuisine, par la famille au grand complet. Pas de reproches, pas d'expressions de peur. En tous cas moins que lorsque je ne respectais pas la rentrée de 10 heures après le théâtre ! Seul mon frère était furieux. Il aurait dû partir depuis une heure et, selon nos conventions, ne pouvait le faire avant que je sois de retour. Il partit, bien qu'à son retour, la nuit serait tombée, et qu'il était strictement interdit de circuler la nuit. Les Russes tiraient sur toute ombre qui bougeait. Ce soir-là, nous avons mangé l'oie et l'avons partagée avec quelques habitants de l'immeuble. Nous commençons à avoir faim, très faim. J'étais fier de moi. J'avais pourvu à la nourriture. J'avais bravé ma peur et le résultat était là.

Nous avons toutefois passé la nuit à la cave avec d'autres personnes. Ca défouraillait de toutes parts. Je ne comprenais pas. Mon frère était rentré à 11 heures du soir et il n'était pourtant pas blessé. Le lendemain, tout le monde palabrait dans la maison :

Au premier étage, un officier Avo habitait avec sa famille l'appartement d'où ma cousine avait été déportée avec ses deux enfants et sa mère, trois ans auparavant. Les mauvaises langues disaient qu'elles avaient été déportées pour que cet Avo puisse occuper son logement. Je trouvais que les adultes parlaient trop de choses sans importance. Pourquoi se venger maintenant, alors que nous étions gagnants ? De plus, la femme avait l'air gentille, et la petite fille assez malheureuse puisque, depuis trois ans, nous ne leur avons pas adressé la parole. L'officier a annoncé au concierge que, dès que possible, il s'en irait avec sa famille dans leur maison de campagne.

Qu'on leur fiche la paix et qu'ils partent !

C'est bien ce qui arriva et, heureusement, les adultes ne se vengèrent pas. Nous les vîmes partir, dans la matinée, dans une voiture Avo, avec deux valises, de la même manière que nos cousins avaient été déportés, il y a trois ans. Comme le disait souvent mon père, je crois que justice est toujours rendue.

A midi, la radio nous apprit que le gouvernement révolutionnaire était formé. D'autres disaient que les seize points réclamés par un manifeste de la population n'étaient pas tenus. Il fallait se battre jusqu'au bout, ou bien... ou bien... Je trouvais cela juste. D'autant plus que la radio annonçait, en même temps, que des troupes de l'armée russe montaient vers la capitale pour renforcer les effectifs. Mon frère n'était pas là. Ma mère et moi faisons un drapeau rouge-blanc-vert avec trois écharpes. Il n'y avait plus d'étoile rouge, plus d'emblème. Il n'y avait que le drapeau hongrois. Nous l'étions et l'affirmions. Je fus extrêmement heureux lorsque je le suspendis à la fenêtre de notre salon, juste en face d'un char russe.

Quelque temps après, les Russes quittèrent la rue. J'avais le droit de sortir même si mon père et mon frère n'étaient pas encore revenus. Tout le monde était content et tout le monde se parlait. On disait aussi que les Russes allaient revenir dès que les troupes fraîches seraient arrivées. On disait qu'il fallait changer de sens les indicateurs de direction. Et je m'en allai avec d'autres pour déplacer les panneaux. Nous nous ne connaissions pas, mais nous nous prêtions main forte et nous nous amusions bien. A ce moment-là, il n'y avait pas de danger et ce que nous faisons me semblait être une bonne blague. Nous nous cassions le nez sur d'autres groupes qui faisaient la même chose que nous. Les consignes passaient : il ne fallait voler ni dans les magasins, ni dans les vitrines. La radio communiste disait que notre révolution était faite par des voyous. Et nous n'étions pas des voyous. Il fallait s'abstenir de tout mot ou geste pouvant servir de prétexte à salir la révolution.

Comme tout le monde, nous portions des cocardes sur nos vêtements : rouge-blanc-vert, ainsi qu'un ruban noir en mémoire de ceux qui étaient tombés pour nous. Je sentais aussi très fortement que c'était vraiment pour nous. Mais je sentais aussi qu'en même temps, on faisait des choses pour soi. Nous en avons tellement marre de jouer la comédie à l'école et partout. De toute façon, on n'y croyait pas. C'était trop gros. Mais il était très dangereux de discuter ou de dire ce que l'on pensait ; au risque de faire disparaître nos pères. Et cela arrivait souvent !

Maintenant le danger sentait bon. On vivait ce qu'on avait envie. Cela valait la peine. Ce danger était choisi.

J'ai regardé sur la place les immeubles où habitaient des amis. La plupart du temps, il y avait des trous à la place des appartements. Je voulais monter pour savoir ce qu'ils étaient devenus, mais j'ai vu une boulangerie ouverte où l'on vendait du pain. Je me suis mis dans la queue et, au bout d'une heure, j'ai reçu un grand pain de 2 kilos, encore chaud. J'ai repris le chemin de la maison avec ce trésor que nous n'avions pas vu depuis quatre jours. J'avais envie de pâtisseries. La confiserie du coin était fermée, mais la vitrine grande ouverte. Je n'avais qu'à tendre la main. Je ne voulais pas salir la révolution, moi non plus. Et je suis rentré à la maison.

Mon père m'y attendait. On ne pouvait plus garder l'homme qui était décédé chez nous. Il y avait tellement de blessés et tellement de cadavres en ville qu'il ne fallait pas compter sur les services publics. On disait que les cimetières n'arrivaient pas à suivre. Il n'y avait même plus de cercueils. Les jardins publics, les plus petits carrés de pelouses servaient à enterrer. On voyait partout de la terre remuée avec un bâton piqué dedans, fendu. Et dans la fente, on plaçait la carte d'identité, si l'on en trouvait sur le mort. Pendant les trêves, les familles, les amis passaient et essayaient de retrouver ceux qui manquaient. Parfois, en se promenant, on tombait sur la carte d'identité d'une connaissance.

Mon père et moi, profitant de la trêve, sommes allés enterrer notre homme dans un petit carré de jardin, à côté de notre immeuble. Mon père avait déjà creusé la tombe, il fallait y porter le corps. Mon père l'a pris par le col du loden et moi par les pans. Ce chemin de quelques mètres dans la rue me sembla interminable. En arrivant au trou, mon père m'a juste dit : "doucement". Comment savait-il que j'avais envie de tout lâcher et de partir en courant ? Nous le déposâmes au fond du trou. Il avait l'air de dormir. J'avais envie qu'il se réveille et qu'il se mette à nous engueuler de lui faire une farce de si mauvais goût.

Je n'ai assisté qu'à un seul enterrement de ma vie, d'une personne que j'avais beaucoup aimée. Mais il y avait un cercueil, il y avait un prêtre, il y avait des fleurs et beaucoup de monde. A cause des décors, on ne voyait pas ce qui se passait réellement. J'étais distrait du fait cruel, et contrôlé par l'assistance dans mes émotions. Mais maintenant, je me rendais compte en jetant des pelletées de terre sur le corps, que nous enterrions vraiment. Et l'autre n'a pas bougé, pas protesté.

Le trou comblé, mon père a mis un bâton dans la terre et, dans la fente, il a glissé la carte d'identité. Il a dû réfléchir avant. Il s'est incliné, puis il m'a dit : "Je te laisse seul, si tu veux faire une prière." Il est parti. Je ne pouvais absolument pas prier, mais j'avais très envie de rester seul.

J'aurais voulu pleurer, mais je ne pouvais pas. J'avais l'impression que quelqu'un devait pleurer cet homme. Il n'avait eu rien, ni personne à son enterrement. Je le sentais seul. En fait, j'aurais voulu pleurer pour lui, à sa place. Pourquoi ne se révoltait-il pas ? Qu'il fasse quelque chose ! Rien ne venait, pas un signe. Alors, je me senti très seul, moi aussi. Mais je n'allais quand même pas pleurer dans la rue ! C'est comme si je devais être à la hauteur... de je ne sais quoi... Tout était beau et tout était moche à la fois. Je me sentais très seul et j'avais envie de vivre.

Je suis vite retourné à la maison et j'ai sorti ma chienne pour la première fois depuis le 23 octobre, dans la rue. C'était un berger allemand, et les Russes en avaient peur. Ils tiraient dessus à vue. Comme sur les chats d'ailleurs, et comme sur tout ce qui bougeait. Au fond, ils avaient aussi peur que nous. Ils n'aimaient pas la vie, eux. Ma chienne est allée directement sur le carré de jardin où elle avait l'habitude de faire ses besoins. Je ne l'ai pas empêchée. Elle ne faisait aucun mal. Et après tout, pisser là était moins grave que tuer !

Nous avons bien couru pour rentrer à la maison.

Cette fin d'après-midi et la soirée se passèrent à téléphoner. Nous avons appelé mon oncle qui n'a pas répondu. Pourquoi ? Ensuite, ma marraine qui nous apprit que sa sœur avait reçu une balle dans la cuisse. Un médecin habitait leur immeuble, mais il ne put extraire la balle. Il aurait fallu aller à l'hôpital. Or, ils étaient pleins de blessés beaucoup plus graves. Il fallait donc qu'elle attende des jours meilleurs. J'ai ensuite appelé des camarades de classe ; seulement deux avaient disparu.

Ce soir-là, nous avons eu un très bon dîner : du pain frais avec de la confiture, et du très bon thé russe. J'ai partagé mes tartines avec ma chienne car nous n'avions rien trouvé pour elle. Je fus nommé "estafette", c'est-à-dire agent de liaison entre deux groupes qui combattaient si jamais cela recommençait. Je devrais aussi donner des informations par téléphone, ici et là.

Nous avons obturé les fenêtres avec des couvertures pour le couvre-feu, et aussi pour ne pas avoir froid. Nous avons fait une partie de canasta chez nos amis du troisième étage. Eux avaient des fenêtres. Nous écoutions beaucoup de radios étrangères. Nous apprîmes qu'il y avait eu une histoire à Suez. Que les élections américaines auraient lieu le 4 novembre et qu'après cela, Eisenhower ne laisserait pas tomber l'affaire hongroise. Nous étions optimistes. Des vivres allaient être envoyés de l'Occident. Pourvu qu'on les reçoive ! Toute l'opinion applaudissait ce qui se passait en Hongrie. Cela me rendait fier. Je me rendais compte que nous étions un très petit pays par rapport à l'Occident. Pourtant, j'avais l'impression d'en faire plus à moi tout seul. Mais c'était bon de savoir qu'on parlait de nous, et aussi d'entendre que cette révolution était juste, comme je le sentais.

Mon frère n'était jamais là, ou rarement, et nous ne nous racontions rien de ce que nous faisons. Personne ne se racontait. A chacun sa vie et ses faits. Nous parlions des événements en général. Il était normal que chacun fasse quelque chose selon ses moyens. Ma mère ne demandait plus jamais où l'on allait, quand on rentrait. Nous savions qu'elle avait accepté de perdre un de ses enfants. A qui serait le tour ? Chacun improvisait, personne ne se heurtait. Dans, et face aux événements, nos parents étaient comme nous, les enfants. Je les estimais beaucoup, mais on aurait dit que je n'en avais plus besoin. J'étais fier de mon père et de ma mère car ils n'avaient pas peur et nous faisaient confiance. C'était bon.

La nuit commença calmement. Mais, deux-trois heures après s'être couché, il fallut se lever. On entendait depuis longtemps des coups de fusil, mais on y était habitué. Cette fois, le bruit sinistre des chars recommençait dans la rue. Ils nous réinvestissaient. Et ce n'étaient pas des tirs de mitrailleuses, mais des coups de canons. Nous étions à nouveau coincés. Et nous sentions que, cette fois-ci c'était du sérieux. Ca tonnait.

Les murs vacillaient. On aurait dit un tremblement de terre qui provenait des chars. Nous nous sommes tous retrouvés dans l'entrée. Il n'y avait rien d'autre à faire que de descendre à la cave. Tout allait être bombardé, rien ne serait épargné.

Dans la cour sombre, nous avons rencontré les autres locataires, certains avec une petite valise, d'autres avec des couvertures chaudes. C'était lugubre. Je me sentais comme un animal en fuite, qui cherche à s'enterrer. Heureusement, j'avais ma chienne avec moi. Elle n'avait pas peur.

Une heure après, détonation dans la cave. Un obus avait explosé dans la cour et avait rebondi dans la cave. Mon sentiment s'est renforcé : rien n'était sûr, sauf moi-même. De vieilles personnes priaient. Ma grand-mère aussi, mais elle, au moins, le faisait en silence. Les adultes arrangeaient des lits de fortune. Je trouvais cela ridicule. J'ai emmené ma chienne "en promenade" à travers les

couloirs de la cave.

Le matin, je suis monté à l'appartement pour changer de chemise et prendre un pull-over. C'était un prétexte, mais personne ne m'en a empêché. Je ne supportais pas de ne rien voir. Ne pas apercevoir un coin de ciel m'effrayait davantage que les canons.

Je suis entré dans l'appartement. De la porte de ma chambre, qui donnait sur la rue, je me suis mis à ramper. Je me refusais à regarder vers les fenêtres. De par terre, j'ai ouvert la porte de mon armoire. Cela a fait un grincement terrible. Je suis resté paralysé un instant. On aurait dit que tout était silence. J'ai sorti un pull, une chemise propre, et j'ai voulu refermer l'armoire. J'ai tourné la tête vers la fenêtre : un Russe se tenait dans l'encadrement avec un fusil. Son char était à la hauteur du bord de fenêtre. J'étais glacé, paralysé. En moi-même, je me suis dit : "Après tout, c'est moi qui suis chez moi, pas lui." Je me suis levé lentement. Je me suis tenu droit, très droit, à me faire mal à la nuque. Je l'ai regardé bien en face et, mon pull et ma chemise sous le bras, je suis sorti de la pièce raide comme un piquet. Il était noiraud avec des yeux très noirs. Il avait l'air ahuri.

En deux secondes, j'ai quitté l'appartement, et, je suis retourné à la cave. Je n'ai soufflé mot à personne de cette rencontre.

J'ai appris ensuite que quatre combattants étaient montés sur le toit et se préparaient à la moindre alerte. Notre arrondissement, le neuvième, était un des plus durs à cuire !

Deux heures plus tard, je suis remonté pour faire du thé pour tous ceux qui se trouvaient à la cave. Il fallait remplir une dame-jeanne, car d'une minute à l'autre, on pouvait se trouver sans gaz ou même sans maison du tout. Il faisait froid, nous avions peu à manger et les boissons chaudes étaient les bienvenues pour tout le monde. Je suis allé directement à la cuisine. Il y avait du gaz. J'ai mis une grande casserole d'eau à chauffer, ai rincé la dame-jeanne et y ai mis une grande quantité de thé (il n'en restait plus beaucoup). J'ai ensuite introduit un entonnoir dans le goulot. L'eau commençait à bouillir. J'allais réussir ma tâche : le gaz ne s'était pas éteint et tout le monde aurait à boire.

La porte de la cuisine s'est alors entrouverte doucement et j'ai vu apparaître un soldat Russe. Ce n'était pas le même que tout à l'heure. Visiblement, il était aussi surpris que moi. Nous nous sommes dévisagés en chiens de faïence. Puis, j'ai continué à verser l'eau bouillante. Garder son calme, garder son calme... Il s'est avancé vers moi. Il voulait prendre la dame-jeanne déjà presque pleine. C'en était trop ! D'un coup, j'ai renversé ce qui restait d'eau bouillante dans la casserole sur sa main qui, déjà empoignait le goulot. Il a crié une injure que je connaissais en russe, a poussé un hurlement, et s'est enfui en courant. Quant à moi, j'ai saisi la dame-jeanne et, en moins de deux, ai regagné la cave avec mon trophée : cinq litres de thé chaud et frais ! C'est toujours ça qu'ils n'auraient pas ! Encore une fois, je n'ai rien dit de cet incident. Tout le monde était content de mon thé et j'en étais heureux.

Une demi-heure après, le concierge arriva dans les caves. Deux officiers russes lui avaient rendu visite et lui avaient dit :

- 1 . Que des combattants étaient sur le toit et que, s'ils ne partaient pas dans un délai donné, la maison serait détruite à coups de canon.
- 2 . Qu'un jeune homme de l'immeuble avait blessé un soldat russe à la main et qu'il fallait le leur donner.

C'était moi et je l'ai dit.

Je me sentais fautif d'avoir mis tout le monde dans le bain. Le concierge a dit qu'il n'était pas

question de me "donner" comme ça. Il savait un peu de russe car il avait été leur prisonnier pendant la guerre. Il allait parlementer.

Il est revenu plus tard, les larmes aux yeux, disant que tous les jeunes qui se trouvaient à la cave devaient sortir dans la cour. Les adultes devaient rester. Nous fûmes cinq ou six à y aller. Cinq soldats russes nous attendaient et nous ont fait aligner devant le mur, les bras en l'air. J'ai immédiatement été reconnu et isolé des autres. Je me sentais soulagé, car personne n'allait trinquer pour moi. Les russes parlaient entre eux une espèce de charabia qui ressemblait peu au russe enseigné dans les écoles. Je ne comprenais rien, sinon que cela faisait un bon moment que j'avais les bras en l'air et deux mitraillettes enfoncées dans les côtes. Rien ne m'intéressait et je ne ressentais rien. J'aurais désiré que, quoi qu'il arrive, ça aille rapidement. Mais le concierge palabrait. Je voyais une tête qui, depuis le toit, observait tout cela. Le concierge est allé chercher un professeur de russe qui habitait l'immeuble, mais il ne voulut pas venir. Il avait peur, disait-il. Il avait pourtant bien bu mon thé.

J'aurais voulu rester seul avec mes russes. Que ça aille vite. Cela faisait des jours qu'ils ne tiraient que sur des jeunes et des enfants en disant que c'étaient eux qui faisaient la révolution. J'en avais marre. Enfin, un officier russe est arrivé, accompagné par le professeur de russe. Il tremblait. Ce n'était pas beau à voir. Il avait l'air vieux, fripé et tremblant. Moi, je ne sentais plus mes bras et les mitraillettes me faisaient mal dans les côtes. Ne pas leur montrer que j'avais peur. Les regarder en face. Toute mon énergie s'était concentrée là-dessus. Je ne voulais pas ressembler à ce vieux prof. Je pensais à ma mère qui devait chialer dans la cave. Elle avait eu l'air paniquée quand j'étais parti. Qu'elle me foute la paix ! Et que tout soit liquidé maintenant. Et ça palabrait... Ils ne voulaient pas se rendre compte que j'étais fatigué et que cela ne m'intéressait plus. Le concierge me dit : "Le prof. et l'officier vont aller au quartier général pour s'expliquer. Ils doivent avoir une autorisation, car tu serais exécuté et non descendu dans un combat." Tout le monde est parti. Je suis resté seul dans la cour avec cinq soldats russes. Je ne comprenais pas pourquoi on n'en finissait pas. Je trouvais tous les romans qui parlaient d'exécutions idiots car, en réalité, on ne pense à rien, mais à rien du tout. Au fur et à mesure que le temps passait, je me sentais de plus en plus mal. Tenir les bras en l'air me crevait. Mais je n'allais rien demander. Merde pour tout le monde ! La vie ? Si c'est ça la vie... Je tenais ma bouche fermée et regardais en face de moi. Que personne ne puisse voir que je me sentais foutu. Je ne leur donnerais pas ce plaisir en plus ! Pas de spectacle. Ça, ça m'était très important. Je voulais être digne de ma mort.

L'officier russe et le prof. sont revenus. J'ai pu baisser les bras. On ne m'exécuterait pas : mais si je réapparaissais dans la rue, ils se feraient un plaisir de me tirer dessus. Le concierge m'a embrassé en pleurant, et je suis retourné à la cave. Ma mère m'a accueilli en disant "Mon petit !". J'avais envie de lui dire que je n'étais ni "son", ni "petit".

Je suis allé jouer aux cartes avec les autres. Personne ne m'a parlé de ce qui venait de se passer et, étrangement, je ne ressentais rien. Sinon que, même si l'on était prêt à mourir, on ne mourait pas forcément.

En fin d'après-midi, il fut décidé d'un commun accord, que je ne devais plus sortir dans la rue tant que les Russes l'occuperaient. Nous avons joué aux cartes. J'étais très content car je gagnais comme un pendu ! La mère de mes amis nous a même donné à manger quelques tranches de saucisson. Nous avons joué au poker avec des haricots secs et nous mâchions ce que nous avons gagné. C'était délicieux d'être à l'intérieur pendant que, dehors, ça tonnait.

Le lendemain était un dimanche. Je ne dirai pas que nous nous sommes levés car nous nous

couchions très peu. Nous avons trouvé des positions qui nous permettaient de nous reposer plus ou moins. Toute la nuit, nous avons entendu des détonations et nous avons déjà oublié ce qu'était un lit ou un bain. Personnellement, ce qui me manquait le plus était un bain. J'aimais me baigner, mais il n'y avait pas d'eau chaude et la salle de bain était exposée aux dangers. Toutefois, cette nuit-là, je me suis chauffé de grandes casseroles d'eau chaude et ai pris un bain dans lequel je me suis senti très bien, comme si rien ne s'était passé, comme si rien ne pouvait arriver. D'ailleurs tout le monde se donnait des tuyaux : comment faire comme si de rien n'était, et comment manger comme si l'on avait quelque chose à se mettre sous la dent. Le sujet de conversation favori était la radio, les diverses radios, et ce que l'on y disait des événements qui se déroulaient sous nos yeux. Par la BBC, nous avons appris ce qui se passait dans d'autres quartiers, et nous supputions si les gens que nous connaissions étaient encore vivants ou non. Nous n'avions pas de nouvelles de mon oncle qui habitait Buda, ni de mes quatre cousines que je considérais comme mes sœurs. Il est vrai que notre téléphone avait reçu une balle et qu'il ne fonctionnait plus. Les indications que j'étais censé fournir se transmettaient depuis le téléphone d'un appartement situé au premier étage et où habitait un policier. Devant lui, je parlais un langage travesti, mais que mes correspondants savaient traduire.

Ce dimanche matin fut plutôt calme. Il y avait bien des trêves, mais personne ne savait si elles étaient respectées. Malgré mon interdiction de sortir, j'ai accompagné ma famille à l'église. Ma grand-mère marchait devant, et moi, entre mes parents. Mon frère était ailleurs. On ne m'a pas reconnu. Du moins, on n'a pas tiré sur moi. Ou alors, les soldats avaient été changés. Nous avons cinq à six cents mètres à parcourir jusqu'à l'église. Tous les dix pas, il y avait soit des débris, soit des tas de ruines. Beaucoup de cadavres : hommes, femmes et enfants. Dans les façades, des trous béants. Le long du chemin je pensais que j'aurais pu être un de ces cadavres qui jonchaient le sol. Mais en moi-même, j'étais sûr que j'allais vivre, que je vivrai. La mort ne me concernait au fond que très peu.

Arrivés à l'église, nous avons constaté qu'elle avait été fortement endommagée par les canonnades. La messe avait lieu dans les catacombes : c'est là que j'avais été baptisé et maintenant, c'était en ruine.

Cette église m'avait pourtant semblé grande et solide comme une forteresse. Les choses ne tenaient vraiment pas debout...

La messe fut silencieuse et lugubre à la lumière de quelques bougies seulement. A l'évangile, le prêtre a dit, en guise de prêche : "En ces jours épouvantables, vivre et continuer à vivre est un acte de courage qui plaît à Dieu." Il n'a rien dit d'autre et s'est retourné vers l'autel. C'est la première fois de ma vie que je comprenais réellement un sermon. Je me sentais vivre, terriblement. Il n'avait rien dit des habituelles épreuves que Dieu nous envoient dans sa justice. D'ailleurs, je ne trouvais pas Dieu très juste en ce moment. Le prêtre avait seulement parlé de vivre. Vivre était donc très important. Et, sans autres considérations, j'ai pris la résolution que moi, j'allais vivre. Et je n'avais plus qu'une envie : sortir de cet endroit lugubre et voir le jour.

Le retour à la maison s'est effectué sans difficulté. On entendit bien quelques coups de fusil, mais ils étaient tellement habituels qu'on y faisait à peine attention. J'étais très impressionné de voir et de regarder toutes les choses, les bâtiments. Tout me paraissait très fragile, très peu sûr. Des camions passaient. Ils ramassaient les cadavres comme ils avaient l'habitude de le faire avec les ordures. C'était un ramassage de déchets. Cela me semblait bizarre. Les soldats russes n'étaient pas pris. Il y en avait beaucoup, mais je n'éprouvais rien pour eux. Quelques immeubles avant d'arriver chez nous, une porte s'est ouverte. On a sorti le corps d'une femme : la mère d'un de mes camarades. Et hop, dans le camion ! Une jambe s'est mise dans une position anormale, comme celle d'une poupée

qu'on jette par terre. Mon camarade était absent, seul son père était là. Nous nous sommes arrêtés pour lui parler. Il a raconté que sa femme avait juste passé devant la fenêtre et que les Russes lui avaient tiré dessus. La balle avait traversé sa femme et l'avait blessé, lui, au bras.

Sa femme était morte tout de suite.

J'ai alors considéré mes parents comme mortels, eux aussi. Cela aurait pu arriver chez nous ! En fait, chacun vivait pour soi et mourait pour soi, tout le reste était fragile. J'aurais pu être orphelin depuis des jours. Cela m'a paniqué. Après tout, j'aurais bien pu être tué moi aussi aujourd'hui, et ne plus rien sentir. Mais en ce moment, j'étais très important pour moi, alors que demain, on pouvait me jeter ! Les autres seraient bien obligés de me jeter... Et je ne sentirais rien. C'était donc très important tant qu'on vivait. Le prêtre avait raison : il fallait vivre, et pour soi. J'étais très troublé de penser ainsi, très troublé par la simplicité des choses. Vivre était encore se battre pour obtenir justice et raison, mais se battre était le risque de mourir. Cette femme ne s'était pas battue et cependant, elle était morte quand même. Il valait donc mieux se battre puisqu'on risquait de toute façon de mourir, et seulement en ayant peur de se battre.

J'avais envie de rester seul. De partir. De faire quelque chose. Je suis allé chercher ma chienne qui gardait la cave depuis des jours. Je ne l'ai sortie que dans la cour car je n'avais pas envie qu'elle soit descendue dans la rue.

Les jours qui suivirent, je n'eus plus le droit de sortir. Pour des raisons de sécurité. J'avais cependant l'impression que ce n'était pas tant pour moi que pour les autres que j'avais mis dans l'embarras. Je prenais les messages de mon frère et de quelques autres puis j'allais au téléphone du premier étage les transmettre.

Nous étions cinq ou six de mon âge à être cloués à la maison.

Nous avions faim, mais l'écoute de la radio, les nouvelles de ceux qui arrivaient de l'extérieur, remplaçaient bien des repas.

Le fait d'aller du rez-de-chaussée au troisième et d'en revenir était toute une aventure. Il fallait passer par la cour et l'escalier de derrière. Sur la cour, donnait la cour d'un autre immeuble qui n'avait qu'un rez-de-chaussée, et cette maison donnait sur une petite rue plus calme que celle où nous habitions. Pour aller d'un endroit à l'autre, il fallait bien écouter les bruits de la rue et juger d'après cela, si c'était le moment d'avancer ou non. Les balles et les éclats tombaient au hasard, un peu partout. Un garçon de l'immeuble s'était fait descendre en traversant la cour. Mais j'aimais cette aventure. Je ne pouvais pas rester tranquille. Il fallait que je voie au moins ce que je pouvais.

Avec un camarade, j'ai découvert que nous pouvions passer dans le petit immeuble d'à côté par l'arrière-cour. Nous allions y faire "des heures" de cocktail Molotov à l'insu de tous. Nous volions des bouteilles vides dans les garde-manger (qui ne servaient d'ailleurs qu'à stocker des choses vides), et les transportions là-bas. Les adultes nous donnaient leurs économies d'essence. Nous remplissions les bouteilles, mettions du coton dans le goulot en le laissant dépasser un bon bout avant de boucher. Cela nous semblait être une occupation très utile. Un jour, je n'ai pas résisté à la tentation de passer à l'action. Grâce à la méthode soviétique, nous apprenions à l'école comment lancer des grenades. C'étaient eux qui prenaient en pleine figure ce qu'ils nous avaient enseigné. Nous n'aimions pas ces cours, mais ils étaient considérés comme travail et étaient obligatoires.

C'était un moment de suspense extrême que de s'approcher d'un tank sans être vu et de lancer la

bouteille dessous ou dedans, si le toit était ouvert. Ce qui m'amusait le plus c'était qu'avec une bouteille d'essence on pouvait démolir ces chars qui, eux, pouvaient en quelques minutes descendre un immeuble par terre. Etant plus petit et plus faible, j'aimais l'impuissance de ces mastodontes face à une personne. Honnêtement, ils avaient l'air con. Je ne pensais pas à la mort.

Toutes ces activités étaient entrecoupées de parties de cartes, d'aventureuses traversées d'immeubles et, une fois, d'un excellent repas préparé par ma mère.

Elle avait trouvé, dans Dieu sait quel recoin, de la farine, un peu d'œuf et de lait en poudre et aussi plein de confitures d'été. Elle nous prépara alors une grande quantité de crêpes à la confiture, bien chaudes. Les murs de l'immeuble tremblaient. Une partie du quatrième étage tomba sous les canons. Et nous, nous étions assis à la cuisine et nous mangions avec délices ces crêpes à la confiture ! Ma mère disait qu'elle préférerait faire la cuisine plutôt que de croupir dans la cave. On pouvait mourir dans la cave aussi, alors autant vivre en attendant. Je me suis rarement senti autant en accord avec ma mère. Nous nous rappelions des situations très comiques de la dernière guerre et nous en riions beaucoup. Après tout, nous avons survécu à cela aussi.

C'était bon de rire. Chacun y allait de sa blague, et ma grand-mère était très drôle en racontant comment elle faisait la cuisine en 1919, lors de la première commune, avec des potirons pourris et des carottes gelées.

Le 31 octobre, la radio annonça que les troupes russes allaient se retirer de la capitale et du pays (en effet, les Russes et leurs chars évacuèrent notre rue). Le gouvernement provisoire était installé et des élections allaient être organisées avec plusieurs partis. Les gens étaient priés de se rendre à leur lieu de travail dès le lendemain et de former des commissions de gérance.

Nous nous voulions vivre en paix avec tout le monde, à l'Est comme à l'Ouest, sans subir de pressions de nulle part. Nous voulions une neutralité politique.

Quant à l'intérieur, les seize points et leur application étaient promis au Hongrois. Imre Nagy était devenu un demi-Dieu.

Tout le monde devait déposer ses armes dans les casernes et faire preuve de discipline. Il fallait penser dorénavant à relever les ruines. Merci aux combattants. En gros, les discours étaient clairs, et le mot discipline me semblait, pour une fois, empreint de dignité, car nous paraissions aller de l'avant.

C'était beau et j'avais presque envie de partir pour l'école sans me faire prier. Mais les écoles n'avaient pas encore ouvert leurs portes.

Le premier novembre, dans la matinée, je me suis rendu à Buda pour voir si mon oncle et mes cousines vivaient encore. Sans moyen de locomotion, c'était une expédition. Je pris les petits boulevards par le pont Marguerite. Je ne voulais plus repasser par le Parlement. De cette façon, je verrais aussi davantage. Je me sentais très libre, et surtout gagnant. Je croyais totalement en la Justice de ce monde, et que tout effort portait ses fruits. J'avais aussi gagné, et il me semblait que cela n'aurait pas pu être autrement. C'était logique après ce que j'avais vécu, ce que tout le monde avait fait et dit.

C'était juste. Même les Russes finalement.

En arrivant au Musée National, j'eus une pensée : c'était la première fois depuis que j'avais six ans et que j'étais revenu vivre en Hongrie, que je marchais dans cette ville, dans ce pays ; sans voir d'uniformes étrangers, sans avoir peur de quelque chose. Et surtout, plus personne ne me disait : "Fais attention à ce que tu dis dans la rue, à l'école." J'avais l'impression, pour la première fois, d'avoir un pays. Un pays bien à moi, une ville bien à moi. Une ville que j'avais gagnée. Une très belle ville, même en ruine.

Et tous ces gens qui s'embrassaient dans la rue et qui s'aimaient. Tout le monde se parlait à nouveau et s'arrêtait n'importe où. Les gens racontaient à des inconnus ce qu'ils avaient vu et vécu. Il y avait des petits attroupements un peu partout. Personne n'était pressé. Le soleil brillait. Il brillait aussi dans mon cœur.

Je ne sais combien de temps j'ai mis pour arriver à Buda. Partout, il y avait des ruines, mais plus aucun cadavre. Les gens marchaient sans but, librement. Je baguenaudais. Parfois, j'étais embrassé par des inconnus. Tous les jeunes étaient embrassés. Et il faisait bon être un de ces jeunes. Beaucoup disaient : "L'avenir est à vous." Cela me semblait terriblement vrai.

De loin, je vis l'immeuble de mes cousines. Il était debout, sans fenêtres. J'ai allongé le pas. J'avais très envie de les retrouver vivantes. J'ai monté les étages quatre à quatre. J'ai sonné et... ils étaient tous là pour m'accueillir dans l'entrée. Nouvelles embrassades, nouvelles émotions. Tout le monde se laissait aller. Je donnai des nouvelles des gens de Pest, et eux m'en donnèrent de ceux de Buda. Leur téléphone ne marchait plus depuis le deuxième jour de la révolution. Nous nous sommes raconté nos morts et nos vivants. L'après-midi passa. Je reçus à manger : ils avaient du fromage. Cela m'a fait très plaisir. Il a fallu que je parte. La nuit était tombée. Mais personne ne m'a retenu. Il n'y avait plus de danger, plus à avoir peur.

Il n'y avait pas d'électricité en ville. Il faisait noir. Mais ce noir était chaud, douillet, agréable. Il ne cachait aucun traître.

Et j'ai fait la plus merveilleuse promenade de ma vie.

Toute la ville était sombre. On ne voyait plus les blessures. Tout le long des grandes artères, et dans d'autres rues, les fenêtres étaient éclairées par de petites bougies qui brûlaient. Il y en avait par terre et sur la chaussée, et des fleurs étaient déposées à chaque endroit où un Hongrois était tombé. Le long des kilomètres de chemin que j'ai dû faire pour rentrer, je n'ai vu que cela. Des familles, des personnes arrivaient et se recueillaient à l'endroit où ils avaient perdu quelqu'un. Ils déposaient des fleurs et allumaient une bougie. Parfois, ils restaient là à pleurer en silence. Parfois, les petites veilles brûlaient toutes seules avec quelques fleurs.

J'avais les larmes aux yeux, et je n'étais pas le seul...

La ville se souvenait de ses morts. C'était le jour des morts, et elle ressemblait à un cimetière, le soir du premier novembre. Je pensais aussi à Noël que toutes ces bougies annonçaient. Il y avait plein d'espoir dans ce cimetière, et cela se sentait dans le silence et dans le calme. Cela se sentait parce que personne n'avait peur de personne dans cette obscurité. Nous étions simplement, pour le moment, en deuil, avant de nous réjouir. Et c'était très beau.

Suivirent trois jours de vie intense et de bonheur.

Dès le lendemain, tout le monde était sorti de chez soi. La cité (le centre-ville) était emplie de

monde. Chacun allait faire ses emplettes, chercher de la nourriture, des chaussures et des vêtements, enfin tout ce dont on allait avoir besoin pour l'hiver et qu'on craignait de ne pas trouver avant que l'approvisionnement de la capitale ne se remette en ordre.

Les amis se rendirent visite, les familles prirent des nouvelles. Presque tout le monde avait quelqu'un à pleurer. Mais l'espoir immense en l'avenir atténuait le chagrin.

Le cardinal Mindszenty avait été libéré. Le prince primat de Hongrie. Et beaucoup d'autres prisonniers étaient sauvés des prisons souterraines en plein centre de la ville, par la population. Des amis faisaient surface de cette façon.

Moi-même, je me suis beaucoup promené dans le centre. Un jour, j'y ai rencontré mon professeur d'histoire et de littérature. "Comment, tu es encore ici ?" m'a-t-elle demandé, "moi, j'achète des vêtements pour partir aux Etats-Unis chez ma sœur" a-t-elle ajouté. Elle, comme beaucoup d'autres, recevait une aide vestimentaire de l'Occident depuis des années. Elle avait de la famille aux Etats-Unis, et moi en France. Nous étions mal vus pour cela. Cela faisait dix, quinze ans que nous n'avions pas vu les membres de la famille de l'étranger : eux n'obtenaient pas de visas d'entrée et nous, pas de visas de sortie. Et correspondre avec l'Occident était mal vu et mal noté dans les écoles et au travail. Comme la censure existait, on pouvait difficilement renier les membres de la famille.

Je ne comprenais pas pourquoi ma maîtresse me parlait de départ maintenant. Il suffisait d'attendre et tout le monde allait être libre. Libre de voyager et de recevoir la parenté de l'Occident, et même de la Roumanie. Pourquoi pas ? Cela faisait partie de la liberté. Et je me sentais tellement libre qu'aucun empêchement ne pouvait traverser mon esprit. Partir maintenant alors que tout, absolument tout était si beau et si vrai ! Je trouvais mon professeur totalement inconscient. Pourquoi ne pas partir aux prochaines vacances ? Pourquoi cette précipitation à quitter un endroit devenu libre et si beau ?

A la maison, quand j'en ai parlé, ce fut le silence...

Le lendemain, j'appris que deux de mes camarades étaient partis pour Vienne. Je ne comprenais pas. Maintenant, tout le monde était bien chez soi. Pourquoi se précipiter ailleurs ? On avait tout le temps pour voyager dans de meilleures conditions. Ces mouvements libres et ces voyages dont on rêvait en silence. Avoir un passeport et des visas. En règle ! Maintenant, la vie était ici, à Budapest, enfin devenue intéressante !

Des comités se formèrent sur les lieux de travail et dans les universités. Plusieurs partis furent créés et l'on parlait de votes et d'élections libres. Tout ce que j'avais appris en théorie allait se réaliser. C'était en train de se passer. On ne parlait que de cela. Il y avait même plusieurs gazettes d'opinions différentes qui étaient imprimées. D'entendre parler et de voir se réaliser tout cela dans mon pays me fascinait et je ne comprenais pas pourquoi il fallait parler d'autre chose ou d'ailleurs.

Moi-même, je n'allais pas encore à l'école, mais les gens retournaient au travail et à l'université. Je me promenais avec délice dans cette cité bouillante, vivante, et j'écoutais en ville et à la maison tout ce qui allait survenir de bien dans le futur. C'était une vie, une ville trépidante de vie. On pouvait dire n'importe quoi à n'importe qui, sans méfiance. Le paradis était presque sur terre, et des gens le quittaient... Moi, j'y étais très bien. Il y avait de l'avenir dans l'air et on en parlait.

Le samedi 3 novembre, nous nous sommes couchés sereins et joyeux. Le lendemain, nous fêterions mon père. Cela allait être comme une première. Une vraie fête. Tout le monde libre, et le monde

libre ! Comme d'un dimanche à l'autre la vie pouvait changer ! Je n'aurais jamais pensé cela auparavant.

Le dimanche matin, vers cinq heures et demie, je me suis réveillé. Il me semblait faire un cauchemar. J'entendais tonner. C'était comme les coups de canon des jours précédents. J'ai dressé la tête, mais je n'avais pas envie de me lever. Je réalisai soudain que ce que j'entendais était vraiment des coups de canon. J'ai bondi hors du lit, ai retrouvé mon frère, et nous nous sommes rendus dans la chambre de nos parents. Mon père, debout, en pyjama, venait d'enclencher la radio. Emission de Budapest. Cela parlait en langues étrangères. Les voix changeaient selon la langue.

Une voix de femme disait : "Aidez-nous !" Puis, venait en anglais, un court compte-rendu : "Ce matin, à l'aube, malgré les conventions et la neutralité récemment déclarées en Hongrie, des troupes soviétiques en renfort se dirigent vers la capitale. Le gouvernement révolutionnaire et provisoire s'est réuni. C'est une attaque en force contre notre patrie et notre jeune état neutre. Nous n'avons ni armes, ni forces humaines pour résister à une telle attaque. N'allez pas laisser écraser notre liberté. Demain, cela pourrait être vous. Aidez-nous. Bientôt nous serons obligés d'arrêter notre émission car l'armée soviétique approche à grands pas de notre bâtiment. Ne laissez pas tuer notre liberté. S.O.S. Save our souls !" Mes leçons d'anglais me permirent de comprendre de quoi il s'agissait. Puis, le même texte fut dit en allemand et en français. Et de nouveau, l'avis funèbre fut prononcé en hongrois. Nous étions debouts, paralysés. Comme si la foudre avait frappé nos corps. Ou plutôt un sabre, car cela faisait très mal. "Nous sombrons, nous n'avons plus que quelques minutes d'émission".

"Aidez-nous ! Hilfe ! S.O.S." disait encore une fois la radio. Puis, nous avons entendu l'hymne hongrois et, subitement, il n'y eut plus rien, que le silence. C'en était fini.

Je n'arrivais pas à y croire. Cela ne devait pas être permis. Dieu, les hommes, enfin n'importe qui ou n'importe quoi, n'allait pas laisser faire cela. C'était l'injustice flagrante. Et les droits de l'Homme ? Toutes les radios en avaient tellement parlé tous ces jours. Alors ? Que faisaient-ils ? Qu'attendaient-ils ? Ils avaient tous tellement encensé notre victoire, notre justice, notre pureté. Il n'y avait que ça ces jours derniers sur leurs ondes. Et c'était la vérité. Alors ?

Et ce silence qui régnait dans cette chambre... Enfin, mon père a dit : "Ils ne peuvent pas laisser faire cela. Ce serait leur perte aussi." Je voulais le croire, mais je ne comprenais pas qui étaient "ils". Je ne demandais qu'à croire en quelque chose.

Des heures plus tard, quand les avions ont survolé très bas nos maisons, j'ai d'abord cru que c'étaient "ils". Mais c'étaient des avions soviétiques. J'ai compris que mon père s'arrangeait pour y croire car cela faisait moins mal que de ne pas y croire du tout. Il s'était retiré dans la petite chambre pour écouter les émissions étrangères. Nous étions, selon eux, envahis par d'énormes forces armées. Free Europe et les Américains disaient de tenir bon et d'espérer. Cela me révoltait. C'est nous qui vivions cela, c'étaient eux qui nous disaient d'espérer, sans rien faire ! J'aurais voulu leur fermer la gueule. La BBC parlait du canal de Suez, des élections américaines et des interdépendances. Je ne comprenais pas très bien, mais je sentais qu'ils ne disaient pas de pieux mensonges sans agir.

Mon père a dit que quelques avions américains suffiraient pour intimider l'adversaire. Je sentais qu'il avait raison. Mais il a ajouté qu'à Yalta, on nous avait vendus. Cela me faisait penser à Judas. Je ne sais pas pourquoi. Je ne saisisais pas qu'on puisse vendre des êtres humains alors que l'esclavage était aboli, même en Russie.

L'après-midi, les chars russes avaient repris leur place dans la rue. Ils tiraient comme avant, même encore davantage. Il suffisait d'agiter quelque chose à une fenêtre, et ils tiraient dans l'appartement à coups d'obus. Le soir, nous n'avions plus d'électricité, mais on pouvait réchauffer du pain rassis au gaz. Mon frère et moi sommes montés chez nos amis au troisième étage, avons joué au poker. Il n'y avait plus de haricots secs comme enjeu ! Tout était devenu bon à économiser. Tout le monde sentait que, cette fois, cela durerait jusqu'à ce que l'on abdique.

Le soir, des obus commencèrent à quadriller le quartier. Les Russes tiraient méthodiquement, comme sur un échiquier, depuis la colline de la Citadelle. Les orgues de Staline y étaient installées. Nous ne nous trouvions pas très loin de la caserne dont le chef était Pál Maléter et qui, comme ministre de la guerre du nouveau gouvernement, s'y était retranché. Nous faisons attention d'éviter les pièces exposées, chaque 15-20 minutes, quand "l'arrosage" systématique des orgues revenait sur notre pâté de maisons.

Nous ne sommes pas descendus à la cave. Nous n'avions plus envie de nous protéger. Nous n'avions envie que d'une chose : que ce bruit infernal et continu s'arrête. Et il ne s'arrêtait pas. Cependant, tant que nous entendions ce bruit, nous luttons. Il y avait donc tout de même un peu d'espoir. Parfois, nous entendions des étages des immeubles avoisinants s'effondrer. Et des avions passaient très bas. Ils bombardaient Csepel, situé à proximité. Le quartier des usines et des ouvriers. On disait que c'était là qu'il y avait le plus de résistance et cela nous faisait sourire. Encore une fois, les beaux slogans ne se vérifiaient pas. Les gens se battaient dans la rue, le plus souvent sans armes et sans munitions.

Quelques jours après cette "entrée en matière", nous avons appris que notre chef du gouvernement "légal" était Monsieur Kadar, et que c'était lui qui avait demandé l'aide des Russes contre la révolution "bourgeoise et étrangère". Je n'ai pas ri du tout. Cette parodie de belles paroles m'écœurerait. Pour ne pas voir, ni sentir la réalité des faits, il fallait être sourd, aveugle et débile. Je trouvais révoltant qu'en plus de tout, on nous traite justement en débilés. Nous étions impuissants : que faire contre ce genre de slogans ? Nous ne pouvions même pas répondre à la radio.

Pendant toute cette semaine, il n'y eut qu'un seul répit dans le quartier. Nous nous sommes alors rendus vers le pont de la Liberté où se trouvait un groupe de chars russes. Les soldats étaient dehors sur le pavé et nous nous sommes approchés pour leur parler. Nous leur avons demandé pourquoi ils nous tuaient. Inlassablement, ils répétaient : "Nous sommes au canal de Suez (avec le Danube à l'arrière-plan) et nous nous battons pour la Cause, contre les capitalistes." Je n'en croyais pas mes oreilles. Il y avait donc des gens qui préféraient croire n'importe quoi plutôt que de vérifier ce qu'ils faisaient. Et nous nous tuions à leur dire que nous étions Hongrois et qu'ils se trouvaient à Budapest. C'était comme si nous parlions à des murs. Ils souriaient et répétaient leur leçon : "Nous sommes au canal de Suez....." J'étais effrayé par tant d'hommes bornés. Effrayé par la force des slogans. Pouvait-on avoir moins de cervelle qu'un perroquet en tant qu'être humain ? Et autant de mauvaise foi envers des choses si flagrantes, si réelles, si vraies, comme moi et ma personne par exemple... Lorsqu'ils en avaient assez de nous entendre, ils nous menaçaient de leurs fusils et nous filions à la maison.

Nous avons aussi appris que Maléter était allé discuter d'une trêve et d'un modus vivendi paisible avec les Russes, à leur quartier général. Il n'en est jamais ressorti. On a dit qu'il avait été fusillé dès son arrivée. Alors qu'il avait été invité par les Russes pour traiter ! ... Il avait vingt-neuf ans ! Cela m'a profondément touché parce qu'il était jeune. Il me semblait pouvoir mieux le comprendre qu'Imre Nagy qui était vieux et faisait de longs discours. Lui s'était parait-il réfugié à l'ambassade de Yougoslavie, et Mindszenty à l'ambassade des Etats-Unis. Dans notre propre pays, il n'y avait

que l'étranger qui offrait vie et sécurité. Mais, ce que je ne pouvais avaler c'était la trahison de Maléter. Il était jeune, beau et droit. Comment pouvait-on faire cela à quelqu'un qui voulait traiter honnêtement ? Je comprenais que l'honnêteté était plus insupportable aux plus puissants, que les discours politiques et même les armes. L'honnêteté, il fallait la tuer. Elle était insupportable à dominer, à nous dominer.

Valait-il la peine de continuer à vivre ainsi ? Pour mentir, toujours mentir. Gagner sa vie lâchement. Louvoyer, toujours louvoyer. Ça ne pouvait pas être cela la vie ! Ça n'avait aucun sens ! Et surtout, de savoir que c'était pour toujours, après les merveilleux jours que nous venions de passer. La mort de Maléter me faisait mal. C'était un peu la mienne aussi. Il ne fallait faire confiance à personne.

Vers le 15 novembre, après plusieurs jours de bombardements, la ville était devenue calme. Très calme. On n'entendait plus que quelques coups de mitrailleuses par ci par là. Et toujours le bombardement de Csepel qui continuait à résister.

Le 15 novembre, la radio a demandé que tous les écoliers regagnent leurs établissements scolaires.

Je suis parti tôt le matin car les moyens de locomotion ne fonctionnaient pas encore. J'ai repris l'éternel chemin du Musée National, l'avenue Rakoczi jusqu'à la gare de l'Est. Je maudissais le sort d'être obligé d'aller si loin à l'école.

Toute l'avenue Rakoczi n'était que ruine. Tout le long, sur deux kilomètres et demi au moins, il n'y avait plus un immeuble debout. Canonnés. Effondrés. Et une étrange odeur douceâtre se dégageait des ruines. Il faudrait enterrer les cadavres, disaient les passants. Il y en avait tellement, je ne voyais pas qui allait s'en charger. Je n'aimais pas cette odeur. Elle m'écœurait. Mais il fallait bien passer par là et, de temps en temps, enjamber un corps.

Depuis la gare de l'Est, j'ai pris une plus petite rue qui descendait vers le lycée. Un de mes camarades la remontait en courant. Il s'est arrêté en me disant : "Ne va pas à l'école." - "Pourquoi ?" lui demandai-je, un peu surpris. "Les Russes sont là et ils ramassent les étudiants" fut la réponse. "Ils en emplissent les wagons de la gare de l'Est, et direction Est..."

Cela me semblait incroyable. Pourtant, j'ai repensé à ce qu'ils avaient fait avec Maléter, et je n'en doutai plus. Je suis rentré à la maison. A midi, j'ai raconté à mon père ce qui s'était passé. L'après-midi, j'ai eu des nouvelles par téléphone : en effet, quelques-uns que je connaissais n'étaient pas rentrés à la maison. Alors, c'était pour cela qu'il fallait être si docile et aller en classe... pour être aussi impuissant qu'une vache qu'on met dans un wagon et qu'on transporte ?...

Il fut décidé que, pour le moment, je ne retournerais pas à l'école. Cela ne me causait aucune peine.

Le lendemain, vers midi, je suis allé chercher mon père à son travail. En rentrant à la maison, nous marchions sur le trottoir, comme beaucoup d'autres personnes. Tout à coup, un camion militaire russe s'est arrêté, des soldats sont descendus et avec une corde, ont entouré les passants qui se trouvaient là. Ceux qui étaient à l'intérieur du cercle devaient monter dans le camion. Mon père n'a eu que le temps de m'entraîner avec lui dans un immeuble. Des locataires nous ont tout de suite ouvert la porte. De la fenêtre, nous avons vu qu'ils étaient emmenés sans autre forme de procès. D'après les gens qui nous avaient sauvés, ce n'était pas la première fois qu'ils assistaient à ce spectacle de leur fenêtre.

Peu après, mon père et moi fûmes de retour à la maison. Nous avons peu mangé et, après le repas,

j'ai demandé à lui parler. Je lui ai demandé la permission de quitter le pays le plus rapidement possible, vers l'Autriche. Il m'a alors appris que le rideau de fer était à nouveau tombé, que la frontière occidentale était minée et sévèrement gardée par l'armée russe depuis quelques jours. "Ne veux-tu pas attendre encore un peu ? Que cela soit plus calme ?" Je lui ai répondu que je sentais que tout le monde avait déjà assez attendu, et que nos espoirs et nos attentes n'avaient permis aux Russes que de revenir à l'attaque en plus grande force et que, plus on continuait à espérer, plus cela allait leur permettre de mettre le grappin sur tout le monde, dans la rue et dans les écoles. L'attente et l'espoir devenaient pour moi des mots vides. Plus on attendait, plus on espérait et plus facilement on se ferait bouffer. Je lui ai promis que, si son espoir se réalisait, alors je serais d'accord de revenir d'où que je sois. Je sentais bien que ce n'étaient pas des paroles rassurantes. Il n'y avait rien à espérer, il fallait agir. Et moins vite j'agissais, plus je risquerais... Car, n'est-ce pas alors que nous attendions qu'ils avaient coupé le seul chemin de la Liberté : nos frontières ?

J'ai aussi dit à mon père que je préférais risquer de sauter sur une mine à la frontière et tenter une nouvelle possibilité de vie, plutôt que de me leurrer et d'attendre d'être paralysé par la peur, comme la vache qu'on fait monter dans les camions qui l'amèneront à l'abattoir. Je lui ai dit que j'avais vu le prix de la crédulité. Il fallait tenter une nouvelle chance, ailleurs, autrement. Je n'aurais plus jamais envie de répéter des slogans pour voir que la réalité était autre. Et plus je laisserais couler le temps, plus les Russes auraient le loisir de renforcer leurs positions. Ce serait désormais toujours la même chose.

Mon père m'a donné son accord. Il m'a fait promettre de rejoindre la famille en Occident, comme premier point fixe. Je le lui ai promis. J'ai aussi promis de donner de mes nouvelles. Je lui ai ensuite demandé la permission de fumer (je fumais depuis six mois en cachette !).

Il m'offrit une cigarette sans dire un mot. J'étais soulagé. Je savais qu'il m'avait compris.

Mon départ fut fixé au 24 novembre, date à laquelle le premier train en direction de la frontière quittait Budapest. Le billet fut acheté par mon père. Il fallait se procurer de faux papiers, avant mon départ, à cause des contrôles très sévères.

Les jours passèrent très vite jusqu'au 24 novembre : je devais m'occuper de mes papiers. Cela me rassurait d'agir.

La nuit du 23 au 24 fut très longue.

Le matin, à 8 heures j'étais à la gare, en compagnie de toute la famille. Le train était bondé. Plein de monde avec de faux papiers. Je sentais que partir était une chance dans la vie. Et moi, je voulais vivre, parler, dire et agir librement, comme pendant les jours de la révolution. C'était devenu la vie pour moi. Même avec le risque de mourir, même dans des ruines. La Liberté, la franchise, l'honnêteté avaient un goût de miel pour moi.

Personne n'a pleuré. Je crois que le choix que j'avais fait, chacun le ressentait.

J'ai mis trois heures de train pour faire 25 kilomètres. Au premier contrôle, je fus pris et je dus quitter le train. Je fus gardé à vue. Mais je me suis échappé. Les 20 kilomètres restant jusqu'à l'Autriche m'ont coûté une semaine de marche nocturne. J'ai été caché, hébergé, réconforté et sauvé par des paysans inconnus. J'ai traversé des champs de mines et ai échappé à des patrouilles russes.

Le premier décembre 1956, à 8 heures du matin, à quatre pattes et en courant devant les balles, j'ai

fait irruption dans un village autrichien. Tous les habitants du village allaient paisiblement à la messe. Je m'y suis rendu avec eux.

Les premières nouvelles que mes parents ont reçues de moi datent de février 1957 du Midi de la France.

Le 28 novembre 1956, sur dénonciation d'un policier (qui avait écouté une de mes conversations téléphoniques), la police vint me chercher chez mes parents.

Il ne fallait pas attendre. Il fallait aller de l'avant.

La vie, la vérité en valaient la peine.

VI

ANALYSE DU RECIT DE GABOR

Récemment, lors d'un séjour court à Budapest, j'ai contemplé les indications routières depuis ma voiture.

Wien, Praha, Zagreb, Graz... tant de panneaux qui diversifiaient les choix de routes possibles, pour quitter le pays par les moyens les plus rapides et confortables.

Du temps de mon adolescence aucun panneau de ce genre n'existait. Seules les directions à l'intérieur du pays restaient indiquées. Le monde s'arrêtait aux frontières, du moins en apparence.

Nous avons dit précédemment que tout mensonge peut être caractérisé par deux critères : la transformation de la réalité effectuée, et les signes présentés au partenaire. En ce qui concerne le rapport avec la réalité, l'omission se situe sans difficulté dans la catégorie que nous avons intitulé "suppression". Quant aux signes, elle n'en n'emploie, à strictement parler, aucun, puisqu'elle consiste à ne rien montrer. [21]

Il restait quand même une avenue excentrique que de tous temps on appelait l'avenue de Vienne...

Ce préambule amorce l'exposé du contexte historique qui apparaîtra au cours de l'analyse qui suit.

6.1 FACE A L'ENDOCTRINEMENT

La guerre est terminée depuis dix ans. Les ruines se voient encore un peu partout. Les alliés nous ont libérés. Ils étaient quatre. Dont trois sont devenus "mauvais" car ils construisent le capitalisme qui exploite les peuples, alors qu'il ne reste qu'un seul vrai ami, la Russie, qui nous apprend à construire le socialisme pour le bien de notre peuple, qui arrivera ainsi au communisme dans lequel tout le monde sera l'égal de tout le monde.

Staline est le père bienveillant de nos peuples "amis", héros de la guerre et libérateur, au détriment de sa personne, pour le bien de nous tous. L'armée rouge, que nous voyons défiler dans nos rues, est là pour nous garantir la paix. Ils nous aiment, car nous sommes des frères, et nous aident à reconstruire notre pays et surtout à défendre notre paix contre les ennemis de l'extérieur. Nous leur devons une éternelle reconnaissance.

Ce sont les programmes de la radio, les programmes scolaires en russe "obligatoire" et en hongrois qui disent et répètent cela à longueur de temps.

La liberté d'expression, d'opinion et de religion est garantie par la nouvelle constitution de 1948. Nous avons perdu l'emblème national qui figure encore sur mon extrait d'acte de naissance et gagné l'étoile rouge qui brille même la nuit sur les ruines et d'autres monuments. "Dorénavant nous construisons sur notre jeunesse, pour notre jeunesse, avec notre jeunesse, la génération du futur."

Et nous allons, avec l'école, en séances de cinéma pour voir diverses éditions de la vie vertueuse de Staline et nous devons applaudir.

La même école enseigne que les occupants Habsbourg dans un autre siècle voulaient germaniser la Hongrie et même rendre la langue allemande obligatoire. Qu'ils ont rasé la moitié du pays pour nous libérer des Turcs.

Mon père a fait deux ans de prison et de camp car il n'était pas - dans le passé - de l'opinion actuelle. En classe je ne vois que des camarades dont un des parents a disparu. Nous sommes interrogés sur l'opinion de nos parents et serons de bons citoyens si nous les dénonçons.

Et selon qui étaient nos parents nous pouvons aller en classes supérieures ou pas. "Egalité pour tous !" - clament-ils.

A la maison nous recevons des travailleurs sociaux qui investiguent nos moyens de survie et nos croyances. Campagne de socialisation. Puis des familles entières de "l'intelligentsia" se trouvent déportées. Plus tard, d'autres gens les suivent.

Je vois des camions tôt le matin avec des vieillards, enfants et vingt-cinq kilos de bagages partir pour une destination inconnue. Camarades de classe, amis, cousins s'en vont. Nos bagages sont faits d'avance, pour être prêts.

Je n'ai pas de semelles aux chaussures et je manque souvent d'une nourriture satisfaisante. Je vois le socialisme se construire ainsi, sans voiture et sans appartement, sauf pour les membres supérieurs du parti dont les enfants apportent à l'école pour leur dix heures des sandwiches bourrés de salami.

Mais il ne faut pas le dire. Ou au prix de sa vie ou de celle des siens. Tout le monde sait et tout le monde se tait. Nous sommes occupés et rançonnés. A l'école et en public nous disons que nous croyons ce qu'on nous dit, nous allons même jusqu'à faire des dissertations dans le genre "je vis mieux depuis que je suis pionnier", ou "Staline, notre père et bienfaiteur." Tout le monde rit sous cape et nous nous amusons bien.

Puis, il y a la maison où nos pensées ne sont pas surveillées et où nous posons les questions embarrassantes. Il est décidé comme dans beaucoup de familles de nous donner des leçons de catéchisme ainsi que des leçons d'histoire "objectives", en privé.

Plusieurs enfants y participent. C'est drôle de découvrir que le professeur qui enseigne à l'école une histoire expurgée et dirigée est tout à fait capable d'analyser devant nous l'histoire du pays, les invasions, les prises et les jeux de pouvoirs avec une crudité qui n'a rien à voir avec les régimes qui ne nous voulaient que du mal et des régimes qui ne nous veulent que du bien. Des discussions passionnantes durent tard dans la soirée.

On nous donne le catéchisme. "Notre Père qui êtes aux cieux...." nous rappelle fortement notre père Staline. Les deux se sont sacrifiés pour nous et depuis, à nous de nous sacrifier pour leur cause. La confession et les interrogatoires à l'école sur les opinions se ressemblent étrangement et sont inquisiteurs. Cela finit par la punition pour avoir vu, dit ou fait quelque chose qu'on ne doit pas avoir vu, fait ou dit. Et pourtant.....

Nous savons par l'histoire que l'Eglise a dominé, et nous savons aussi par le présent que Staline veut fermer les portes des églises. Nous savons ou ressentons plutôt que deux idéologies semblables et pourtant contraires ne se supportent pas.

Nous savons aussi que les écoles ont des programmes dirigés et cela consiste à ne pas tout dire. L'ouvrage de Guy Durandin appelle cela une opération du mensonge et la range dans la partie des suppressions.

[Les suppressions] consistent à faire croire qu'une chose qui existe n'existe pas. Nous rangerons dans cette catégorie : l'omission, la négation, et d'autre part les suppressions matérielles : cacher des objets ; détruire des objets, des traces ou des documents. [22]

Un des signes apparaît dans mon récit :

Il faut retourner vers l'école et aller même un peu plus loin sur une grande place où existait une belle église gothique qui fut démolie pour y élever, à la place, cette immense statue de Staline.

Le quotidien qui ment et rappelle les réalités en même temps. Mais que deviennent les adultes là-dedans ? C'est quand même avec eux que ce régime a pu s'installer.

Bien sûr, il y a eu la guerre. Les adultes en ont souffert et en ont eu peur. Il y a eu aussi la voix de deux grandes puissances qui finalement en tant que "parents divorçant" se sont partagé les plus petits.

L'intervention permanente des grandes puissances. Ces interventions ajouteront à la confusion générale : au lieu de susciter l'union des forces nationales et démocratiques, elles achèveront la dissociation des pays où chacun des partis politiques se placera sous la dépendance et sous la protection de l'un ou l'autre des alliés. Petit à petit il n'y aura plus - des deux côtés de la barricade - que des agents.

Ce n'est donc pas le fait d'avoir voulu aboutir à un compromis, même provisoire, qu'on peut reprocher aux négociateurs de Yalta - mais le caractère partiel et équivoque du compromis réalisé. [23]

Partiel et surtout "équivoque". Car en lisant le texte de ce traité, on y trouve énumérées toutes les valeurs absolues comme paix, liberté, liberté des nations, votes libres et surtout, avant tout, le bien des autres.

Équivoque, car quarante ans après, tout le monde est d'accord de dire que ni les mots, ni les phrases n'avaient la même signification pour tout le monde. Pouvait-on dire : "en attendant que l'un de nous deux ait raison, on coupe les autres en deux ?"

Guy Durandin à propos du mensonge par omission dit ceci : "Certaines affirmations, par leur emphase, dissimulent particulièrement bien les éléments négatifs qu'elles omettent." [29]

6.2 UN SYSTEME INFANTILISANT

Nos parents ont donc été victimes involontaires ou consentantes d'équivoque et d'emphase qui étaient devenues une forme de langage quotidien du pouvoir et de la propagande.

Et ils disaient en riant qu'il n'était pas étonnant que Staline ait été renvoyé d'un séminaire religieux car pour l'endoctrinement il devait surpasser ses enseignants.

Ils devaient d'ailleurs, le soir après leur travail, fréquenter des cours s'intitulant "séminaires" où ils devaient recevoir l'endoctrinement qui était dispensé aux enfants pendant la journée en classe. Ils ne pouvaient pas être absents, ils étaient interrogés et devaient répondre sur ce qui leur était enseigné, sans contester. Toute contestation entraînait des mesures punitives, puis le renvoi.

Le renvoi était suivi de perte de travail et souvent de déportation. Alors, ils y allaient, faisaient acte de présence, ne contestaient pas et craignaient leurs professeurs. C'est à la maison qu'ils se révoltaient à leur tour et riaient des inepties que leurs professeurs disaient et qui ne correspondaient en rien ou si peu aux réalités perceptibles.

Les réunions de plus de cinq personnes étaient interdites. Lorsqu'ils enfreignaient ces règlements, ils couvraient les fenêtres avec des couvertures pour que la lumière ne fuse pas dans la rue et que la réunion ne soit pas détectable depuis l'extérieur.

Cela ne changeait guère de la stratégie dont nous usions pour lire, tard le soir, sous nos couvertures. Et c'est un fait que certaines fois des agents ont sonné après onze heures du soir et ont contrôlé l'identité des amis qui jouaient aux cartes avec nos parents.

Ils étaient angoissés de cette intrusion, pendant longtemps. Le "père Staline" les avait en surveillance. Nous les entendions surtout dire qu'ils en avaient assez d'être traités "comme des enfants" ou "comme des débiles".

Est-ce la raison pour laquelle nous devenions leurs alliés, surtout dans la recherche des réalités et des vérités ?

Les menaces qu'ils sentaient peser sur eux-mêmes dans un système infantilisant, punitif, les empêchaient-elles de les appliquer à leurs enfants ?

Selon Alice Miller les parents ont eu le temps d'annuler les façons dont ils étaient traités dans leur enfance et reproduisent les mêmes traitements sur leurs enfants. Il est vrai que dans ce sens nos parents étaient traités en "mauvais enfants", beaucoup trop dans le présent, pour qu'ils puissent l'annuler.

Les valeurs absolues et matérielles étaient complètement démolies par le nouveau système et celles que celui-ci prônait ressemblaient aux anciennes, mais ne se vérifiaient point dans une réalité quotidienne.

Tout le monde écoutait toutes les informations de toutes les provenances et essayait de faire une

synthèse possible qui recouvrait à peu près la réalité qu'on vivait dans les faits.

6.3 MOURIR DE MENTIR

Puis il y a eu l'époque où il y avait beaucoup de procès dont les adultes discutaient sans fin.

Je me rappelle du procès Rajk qui fut ministre de l'Intérieur puis celui des Affaires étrangères. C'était un "vrai communiste". Il s'est battu en Espagne et a été blessé. Du point de vue scolaire c'était un héros, au même titre que Tito. Héros de la résistance.

Monsieur Rajk, après des aveux qui nous semblaient infantiles et auxquels apparemment aucun adulte ne croyait, et que nous, enfants, écoutions par obligation, fut pendu.

Tout le monde en parlait. Pour l'adolescent que j'étais, il n'y avait qu'un pendu de plus, au nom de... ce à quoi les adultes pouvaient s'amuser. C'était gros, mais le plus gros était que les adultes en discutaient comme de choses presque normales, et en faisaient beaucoup de théories.

Quelques années plus tard, Rajk fut réhabilité et enterré avec funérailles nationales. Sa famille fût obligée d'y assister. Il y eut d'autres procès de ce genre et d'autres réhabilitations et d'autres théories à ce sujet et les discussions d'adultes omettaient qu'ils s'entretuaient simplement.

Comment admettre des théories et des explications qui finissaient par tuer à leur tour les faits qui étaient là. Il y avait des gens tués et privés de liberté, au nom de ces théories, et dont nous connaissions souvent les enfants.

F. Fejtő explique ce procès de la façon suivante :

Les initiés savaient que, depuis des années, une certaine inimitié, une sorte de rivalité existait entre lui et Rakosi. Jouissant d'une popularité qu'il ne semblait pourtant pas chercher Rajk était considéré, par beaucoup de communistes hongrois, comme un communiste national.... S'il avait fait de la résistance, en risquant sa vie tous les jours, c'était pour la désorganiser. Toute sa vie aurait été une suite ininterrompue de trahisons, de mouchardage, d'hypocrisies, de mensonges. On omettait d'expliquer comment on pouvait accorder crédit aux confessions d'un tel monstre; on feignait de croire qu'une seule fois, cette fois-ci, il disait la vérité, puisqu'il s'agissait pour lui de se faire condamner à mort. [24]

Comment croire ? Le héros devient monstre et le dit lui-même. Mais ce qu'il dit être est infirmé par ses actions. Plus tard, on apprendra qu'il lui a été dit que, pour des questions stratégiques d'idéologie, il devrait s'accuser, mais qu'il ne serait pas exécuté. Il ment donc, et son mensonge finira par le tuer.

Le procès de Budapest était une affaire interne, une cérémonie de culte, un grand acte de foi dans la direction suprême du mouvement communiste. L'absurdité même des thèses exposées au cours du procès, leur non-sens évident avaient une fonction sociale et religieuse dans le sens où saint Ignace disait : "Nous devons toujours, pour ne jamais nous égarer, être prêt à croire noir ce que moi je vois

blanc, si l'Eglise hiérarchique le définit ainsi." [25]

On a menti à Monsieur Rajk en lui faisant la promesse qu'il ne serait pas exécuté. Ce mensonge a permis, accessoirement, de prendre suffisamment de pouvoir sur lui pour qu'à son tour il mente pour "le bien" d'une idéologie et d'un peuple. Il sera exécuté, car, vivant, il aurait pu démentir le mensonge qu'il avait fait :

Ce qui eut lieu, c'était la généralisation, dans d'autres pays de l'Est, du climat d'espionite, de l'atmosphère de "chasse aux sorcières", dont les Soviétiques avaient besoin pour parachever le contrôle des partis et gouvernements communistes. [26]

Pour prendre le pouvoir, il faut maintenir ce climat et les mensonges y parviennent.

Et l'avantage du mensonge par rapport à l'attaque directe, c'est que, par hypothèse, le partenaire ne sait pas qu'il est attaqué. Il ne se défendra donc pas ou bien se défendra trop tard. [27]

Rajk est supprimé et ne peut donc plus se défendre. Les autres pays ne comprennent que trop tard le trucage. Cette affaire Rajk confirme, selon moi, la théorie de E. Kant sur le Droit de mentir :

La véracité dans les déclarations qu'on ne peut éluder est le devoir formel de l'homme envers chacun, si grave soit le préjudice qui puisse en résulter pour lui ; et encore que je ne commette aucune injustice à l'égard de celui qui, de façon injuste, me force à faire des déclarations, en les falsifiant, je n'en commets pas moins une injustice certaine à l'endroit de la partie la plus essentielle, du devoir en général par une telle falsification qui, de ce fait, peut également être appelée mensonge

Car il nuit toujours à autrui : même si ce n'est pas à un autre homme, c'est à l'humanité en général, puisqu'il disqualifie la source du droit.

En note, Kant remarque :

Je ne puis ici pousser la rigueur du principe jusqu'à prétendre : Ne pas dire la vérité est transgression du devoir envers soi-même. Car ce principe relève de l'éthique ; alors que présentement c'est d'un devoir de droit qu'il est question. [28]

Toutefois pratiquement Monsieur Rajk s'est fait supprimer en fin de compte, et ainsi a manqué à un devoir envers lui-même.

6.4 LE ROI EST NU

Plus tard, nous défilons dans les rues, sur commande, pour protester avec "indignation" contre le procès "mensonger" que les Etats-Unis sont en train de faire au couple Rosenberg dans "l'unique but d'établir un climat de suspicion" vis à vis du bloc Est.

Qui dit vrai ? Qui dit faux ? Selon la radio que l'on écoute, l'affaire Rajk est un crime contre les

droits de l'homme, l'affaire Rosenberg en est un autre, mais ce n'est pas la même radio qui le dit.

Et le monde des adultes de spéculer, raisonner, annuler qu'il y a mort d'hommes en fond de tableau. Pour que, ou Staline ou les Etats-Unis aient raison.

Quant à nous, jeunes, nous sommes au pouvoir dit-on officiellement. Nous sommes l'espoir de demain. Et c'est vrai que beaucoup de choses sont réalisées. Des abonnements pour se déplacer bon marché, des spectacles culturels pour jeunes, des camps de vacances et des après-midi sportifs peu onéreux. A l'école nous recevons des yoghourts et des séances de lampes de quartz. N'est-ce pas reconnaître qu'à la maison la nourriture n'est pas satisfaisante ?

Et dans les camps de vacances, c'est bien, mais pour obtenir des avantages, il faut que nous affirmions croire ce qu'on nous dit. Car l'après-midi il y a cours sur l'idéologie, et il faut y croire, du moins le dire, même si on n'y comprend rien. C'est le prix du plaisir que, par ailleurs, nous obtenons.

A l'école, l'effectif des classes est savamment constitué d'enfants de diverses extractions sociales. Or il est très amusant d'aller les uns chez les autres et de constater que nos vies et nos aspirations se ressemblent. Il n'y a que les décors qui varient. Nous passons nos après-midi entre pairs, car pour nous il n'y a pas de classe pendant que nos parents travaillent et vont encore à l'école après.

Il leur est difficile de nous influencer, socialement, dans nos fréquentations, car c'est une valeur qui a été abolie. Ainsi, nous nous fréquentons par affinités. Notre opinion commune : les adultes mentent officiellement, car il y va de leur peau et de la nôtre.

Officieusement, ils sont très mécontents et ils ont de quoi l'être. Ils n'osent pas le dire au pouvoir.

Le soir en promenant ma chienne, je passe devant des "Homes d'ouvriers". Ce sont des caves au sous-sol, avec fenêtres au ras du trottoir et je peux les voir rentrer se coucher dans des lits superposés à trois étages, face à face, avec quelques ampoules électriques qui diffusent une lumière sale. Ils sont des dizaines dans cette cave. Demain j'apprendrai à l'école que je vis dans une république socialiste où l'ouvrier est au pouvoir, et le travailleur honoré.

A la maison il y a des mises au point utiles. Mon père nous dit que s'il y a de tels abus, c'est que précédemment il y en avait autant mais dans l'autre sens. Donc, toutes ces belles phrases ne seraient que pour couvrir des revanches ? La violence de la vengeance ? Cela se peut puisque les faits ne recouvrent que rarement les choses dites.

6.5 RELATIONS CLAIRES

A propos des contestations d'enfants en famille, mon père nous dit clairement que, sous son toit, pour le moment, c'est lui qui détient un pouvoir sur nous. Il est bon que nous remettions en question ce pouvoir, mais en fin de compte nous pourrions nous rendre autonome de lui. Le chemin est indiqué raisonnablement, clairement.

Les "anciens" nous servent beaucoup à reconstituer ce qui s'est passé "avant", car, lentement, "l'avant" est de plus en plus annulé dans le quotidien. Ils nous enseignent un savoir pragmatique basé sur leurs expériences. C'est dans ce climat que j'arrive au 23 octobre 1956.

6.6 APPARENCES ET MANIPULATION

Quelle manifestation ? En général, on ne demandait pas à participer à une manifestation, on nous ordonnait d'y aller et de crier "Vive Staline ! Vive la démocratie ! Vive ! Vive ! Vive !....."

Et l'on arrivait à faire croire à l'enthousiasme d'une population auprès du monde entier. Le peuple était en service commandé. Là, pour la façade. A quinze ans, je savais tout cela. Mais il ne fallait pas le dire. Et si je disais que je le savais, il y avait tout le système de contrôle mis en place pour punir.

Manquait le pourquoi de ces mascarades. Il fallait manipuler l'opinion. Pour manipuler l'opinion il fallait émettre des signes. Et le signe, c'était moi en tant que manipulé, comme tant d'autres, même s'ils ne ressentaient pas un amour particulier pour Staline ou sa politique.

Cela par ailleurs menait à un extrême méfiance entre participants, entre ceux qui étaient là pour de bon et ceux qui y étaient en service commandé. L'institution tirait donc parti du contrôle s'exerçant des uns sur les autres. Ma personne donc était réduite à être un signe manipulé frauduleusement et à faire des énoncés faux que je ne pensais ni ne ressentais et qui ne ressemblaient à aucune de mes réalités palpables.

Tout cela ressemblait à la cérémonie célébrée lorsque de vieux oncles ou tantes venaient à la maison sans que l'on ait vraiment envie de les voir : il fallait leur donner maints signes d'assurance d'affection et de bienvenue, être et surtout paraître de bons enfants avec l'espoir qu'ils partent rapidement. Mais en ce cas, il y avait la récompense d'un bon gâteau.

Ce mensonge ne prêtait qu'à une ou deux heures de contrainte. Quelle était ma situation d'adolescent dans l'histoire plus "sérieuse" ?

6.7 INJONCTION PARADOXALE

Forcé d'émettre un mensonge par dépendance extrême due aux craintes pour ma survie et celle de ceux que j'aimais, je me retrouvais embrigadé malgré moi, contre tout ce que je ressentais être vrai. Et je me retrouvais "signe de justification" d'une institution dont le but était de se maintenir. Pour illustrer ceci, je propose une procédure très schématique qui avait cours pour convaincre les adolescents :

- Aimes-tu la paix ?
- Oui.
- Aimes-tu la liberté ?
- Oui. Alors, tu veux être pionnier communiste.
- Non.
- Si tu aimes la paix et la liberté, c'est la façon de les défendre....

(En étant pionnier on apprenait à manier des armes. L'école nous apprenait que le communisme devait passer par la DICTATURE du prolétariat, et je sentais la dictature, je voyais les prolétaires dormir dans les caves).

- Es-tu contre les occidentaux ?
- Non.
- Ils sont capitalistes et de ce fait veulent la guerre.

(J'avais de la famille en Occident dont je savais qu'ils avaient souffert de la guerre).

– Je ne sais pas.

Il était impossible de s'en sortir. Aimer la paix, aurait entraîné que je sois pionnier, puis plus tard membre actif de la jeunesse communiste, par engrenage.

Si j'avais menti une fois, en acceptant, il aurait fallu aller jusqu'au bout et plus tard confirmer ce mensonge par d'autres. Il aurait fallu de plus que j'affirme ou du moins accepte que ce et ceux qui étaient en dehors de ces normes étaient mauvais.

6.8 QUE CACHENT LES BELLES PHRASES ?

J'espérais que de l'autre côté de nos frontières, dans les écoles, on ne faisait pas la même chose ; on ne faisait pas croire à d'autres adolescents que, moi, Gabor, j'avais envie de tuer et de malmener qui que ce soit. J'avais envie d'une paix réelle, et ceci semblait inacceptable au monde d'adultes qui dirigeait mon avenir.

Le monde d'adultes était divisé en deux camps. Les radios des deux camps parlaient différemment des mêmes événements. L'un et l'autre avaient raison.

C'est l'émission de Free Europe qui, comme toujours, relate les événements de la soirée avec beaucoup de pathos... Je n'aime pas ces émissions et dans la voix compatissante, je ne reconnais pas ce que j'ai vécu dans les rues. C'est trop théâtral. Entre temps, Laci trouve l'émission de la BBC et là, j'entends une voix calme, objective, racontant ce que j'ai vu.

Les camps commentent ce que l'adolescent de la rue a vécu. L'un parle avec trop de pathos, l'autre avec emphase. "Certaines affirmations, par leur emphase, dissimulent particulièrement bien les éléments négatifs qu'elles omettent." [29]

Mais quel pouvait être l'élément négatif ? Probablement la culpabilité virtuelle d'avoir été co-créateur et participant de tels événements.

L'autre camp parle de fascistes. Alors que la révolte est justement dirigée contre des agissements guère différents de ceux qu'avait pratiqués si peu de temps avant le fascisme universellement condamné pour cela.

Car les deux camps doivent récupérer, arranger assez vite une réalité pour justifier d'avance leurs interventions qui autrement ne seraient pas justifiables. Car tout ce qui fait que les événements en soit venus là est appelé "l'auto-détermination de chaque individu et chaque pays" par chacun des deux camps.

6.9 AU CLAIR DE L'AUTHENTICITE

Et que ressent Gabor ? Il sent que son vécu va servir à la propagande de chaque camp. Mais que se passe-t-il en réalité pour lui ? Selon son récit :

Mais alors, cela avait réellement dû être spontané, et non service commandé !" Il y avait donc quelque chose de vrai, d'authentique, qui s'était passé en ville, et on nous avait retenus pour que nous manquions cela !

Tout le monde se parle... Ils disent liberté... Je peux donc dire en public ce qu'on m'a surtout dit de taire ? ... Mon cœur est plein. Les gens sont bons, je le sens. Nous ne mentons pas. Plus C'est grisant, même si je n'ose rien dire. C'est grisant d'entendre crier la vérité qu'on ne fait que chuchoter depuis toujours.

Gabor par un consensus populaire a reçu la permission de sortir du dilemme si bien décrit par Watzlawick :

Cette situation est souvent combinée à la défense plus ou moins explicite de manifester une quelconque conscience de la contradiction ou de la question qui est réellement en jeu. [30]

Il devient possible de dire la réalité perçue, de ne pas "rajuster" en action ou en parole. Gabor entend : "A bas Gerö ! Dehors les Russes !"

L'enjeu est exprimé, nous voulons qu'ils partent, or ils veulent rester ! Les belles phrases sont leur justification. En même temps leur présence est "la preuve" qu'ils ont tenu leurs promesses : celles au nom desquelles, on n'a fait que démentir des réalités pourtant si présentes.

Et les réalités font surface. Ce qui n'était que chuchoté est agi :

Une heure après, à grand fracas, des chars russes firent irruption... Nous étions clairement occupés. La manifestation devant le Parlement avait été étouffée dans le sang.

Pour si peu de choses, pour avoir dit la vérité, pour avoir réclamé le changement d'un chef de gouvernement, on avait tiré, tué, massacré. Et les Russes ? Qu'avaient-ils à faire là-dedans ?

Oui, cela est devenu clair. La violence ressentie du fait que l'on devait dire ce que l'on ne voyait pas et ne pas dire ce que l'on voyait s'est matérialisée en agir. Mais il y a aussi le sentiment de libération, car la violence ouverte a enfin confirmé que ce que l'on ne devait pas dire - nous sommes occupés - était la réalité.

L'ennemi s'était montré. Il n'y avait plus ces slogans bienveillants du grand frère. L'ennemi était là, menaçant. On pouvait ne plus le croire... C'était clair maintenant. Il avait suffi de parler haut pour qu'il sévisse. Dans l'hypocrisie des écoles, des slogans que j'avais dû réciter, je ne trouvais maintenant aucune réalité. Mais plus personne ne pouvait dire "tais-toi", car le risque de dire s'était réalisé. Au fond, je sentais bien que tout le monde était content parce que c'était clair. Les gens, je les ressentais presque joyeux, et en tous cas très vivants. J'avais peur et je n'avais pas peur. Je voyais de quoi je devais avoir peur.

Le concret est là. C'est une libération. Les intentions ne sont plus à chercher derrière des paroles si difficiles à mettre en parallèle avec ce qui arrive. Moi, Gabor, je ne nage plus dans cette "immense fraternité" qui proclamait aider mon pays et créer un bonheur universel. Ils voulaient et veulent simplement dominer mon pays, donc moi et mes idées.

En fait, jusqu'à présent les slogans ne me faisaient part que de très belles intentions. La réponse demandée était mon propre engagement. Contre des intentions, du concret immédiat. Mais à force de ne pas voir la réalisation des intentions énoncées, fallait-il se sentir fou ou méchant de ne pas y croire ?

En fait il ne s'est rien passé d'autre qu'un défi : la subite mise en pratique des slogans : liberté de parole, d'opinion et d'auto-détermination.

G. Durandin dit que les intentions sont plus faciles à cacher "du fait même de l'opacité de consciences. Seules l'observation de préparatifs matériels... pourrait révéler les intentions..." Ainsi Gabor constate :

Je ne me sentais fort qu'en regardant bien en face les chars et les soldats. C'était moi, indépendant des caves, des maisons, des fausses protections. Ne pas leur montrer que j'avais peur. Les regarder en face.

Du concret, après des années perdues à chercher si c'était vraiment mon bien et celui de mon pays que l'on voulait en prêchant tant d'idées contraires aux réalités perçues. L'énergie dépensée naguère est maintenant clairement employée à chercher à me sauver la vie. Je suis face à une réalité que les belles phrases cachaient : la domination.

6.10 DANS L'AVEUGLEMENT DU MENSONGE

Mais Gabor ne pourra pas haïr, car il va "comprendre". Dans sa confrontation verbale avec les soldats russes, il constate qu'ils ont été induits en erreur jusqu'au lieu même où ils se trouvent, puisqu'ils prétendent que le Danube est le canal de Suez. Il est consterné de leur refus de se rendre compte de la réalité. Il comprend qu'ils ont été endoctrinés. Le fait qu'ils refusent de l'entendre et répondent par la menace de leurs fusils ne serait-il pas pour eux la seule possibilité de ne pas remettre en question la justification de leur présence et, au-delà, la CAUSE ?

Dès lors Gabor réalise que l'endoctrinement auquel il avait droit peut mener aussi loin que les comportements de ces soldats russes : tuer, sans se poser de questions. Il ne peut pas leur en vouloir, car vraisemblablement ils ne font que répéter ce qu'on leur a dit. Et pour faire le bien en luttant pour la "Cause", fusse en tirant, ils ont besoin d'un ennemi. G. Durandin explique ainsi cette obéissance :

Mais il ne faut pas pousser trop loin la métaphore, car la publicité, contrairement à la propagande, ne cherche pas à susciter la haine. Simplement, elle aimerait être obéie. Et le mensonge, qu'il s'agisse de propagande ou de publicité, est un moyen de donner des ordres sans en avoir l'air. [31]

Le soldat russe n'aurait peut-être pas tué, ou en tous cas moins facilement s'il avait été bien informé. Abreuvé de renseignements mensongers et se croyant menacé, il tue.

Seul, le mensonge peut arriver à ce résultat, car de nombreux soldats russes, stationnés dans le pays depuis dix ans, ont refusé de diriger leurs armes contre les Hongrois. Ils les connaissaient autrement que par la propagande. La trêve avait donc été nécessaire pour transporter des troupes fraîches à Budapest, depuis la Mongolie. Gabor comprend aussi à quinze ans que seules, la connaissance, l'instruction peuvent conjurer cette force du mensonge, qui risque de tuer. Car :

La population, ne recevant rien que de la même source, manque de données pour exercer son esprit critique, et risque d'ajouter foi à des mensonges, ou bien à la suite de déceptions accumulées, de devenir tout à fait sceptique.

Mais la capacité d'une population à décoder la publicité dépend, de même que pour la propagande, de son degré d'information et d'instruction. [32]

Ces soldats trompés et entraînés pour l'éternelle défense d'une vérité unique ne veulent pas réfléchir. Ils nous chassent pour ne pas vérifier, s'interroger, remettre en question. Ils sont de "mauvaise foi".

6.11 LA REVOLTE

Et au-delà et en dehors de ces exécutants, que pense Gabor avec ses quinze ans ? "Qui permettrait que cela arrive ? Le monde entier devrait se révolter à la vue de tout cela... Et l'on en discutait à la radio comme d'un match de football."

Qui interpelle-t-il ? Les personnes du monde entier. Il a suffisamment entendu palabrer à propos des fonctions, causes, traités, politiques, idéologies, théories. Il suppose, il espère que les personnes vont comprendre l'envie qu'il a de vivre concrètement. Mais pour elles, sa survie semble faire partie d'un règlement de compte entre deux camps, assimilé à un match de football.

Ou à une corrida que l'on commente : qui va être mis à mort ? Le taureau ou le toréador ? Et cela semble être parfaitement normal aux autres, au monde adulte. Qui va plaindre le taureau ? Qui va plaindre le toréador ? Il semble excusable que des enfants meurent au nom d'une cause...

La réalité est concrètement là : il va peut-être mourir pour, ou plutôt au nom d'une cause que les informations expliquent en terme de rapports de pouvoir, de force, de prestige. La réalité que cachent ces "phrases", il la vit sur sa peau, chaque jour. Et c'est cela qui le révolte. Doit-on mourir pour avoir exprimé le perçu, la vérité ? Alice Miller expliquerait :

Pour inculquer à l'enfant ces valeurs presque universellement reconnues, non seulement dans la tradition judéo-chrétienne mais aussi dans d'autres traditions, l'adulte doit parfois recourir au mensonge, à la dissimulation, à la cruauté, aux mauvais traitements et à l'humiliation, mais chez lui ce ne sont plus des "valeurs négatives" parce qu'il est déjà éduqué, et il n'est contraint d'employer ces moyens que pour parvenir à l'objectif sacré...

Il ressort de ce que nous venons de dire qu'il y a dans ce système de valeurs une relativisation immanente des valeurs morales traditionnelles : en fait, ce sont l'ordre hiérarchique et le pouvoir qui déterminent en dernier ressort qu'une action est bonne ou mauvaise.

Comment un pouvoir remettrait-il en question un autre pouvoir sans se renier ? Mais comment les personnes représentant ces pouvoirs peuvent-elles se justifier, sinon par le mensonge ? Quelle explication donner à ce que Gabor sent mais ne comprend pas ? Alice Miller poursuit :

Ces doutes se manifestent nécessairement dès lors que l'on abandonne le système de valeurs abstraites de l'éthique religieuse ou même philosophique pour se tourner vers la réalité psychique concrète. Les lecteurs qui ne sont pas familiers de ce mode de pensée concrète trouveront sans doute ma relativisation de ces valeurs traditionnelles et la remise en question de l'éducation en tant que valeur en elle-même, choquantes, nihilistes, dangereuses et peut-être même naïves. Tout cela dépendra de leur propre histoire. Pour ma part, je peux dire qu'il y a indubitablement à mes yeux des valeurs que je n'ai pas besoin de relativiser et dont les possibilités de réalisation détermineront sans doute à long terme nos chances de survie. Ce sont entre d'autres : le respect des faibles, et par conséquent des enfants en particulier, le respect de la vie et de ses lois, sans quoi toute créativité est étouffée. Dans aucune de ses variantes, le fascisme ne connaît ce respect, son idéologie répand la mort psychique et la castration de l'esprit. Parmi tous les grands personnages du troisième Reich, je n'en ai pas trouvé un seul qui n'ait pas subi une éducation dure et sévère. N'y-a-t-il pas là de quoi s'inquiéter un peu ? [34]

A Budapest, les adultes disent bien "être traités" en enfants et n'aiment pas cela. Ils sont au même titre confrontés aux aberrations d'une cause unique au nom de laquelle on leur ment et finissent par mentir pour survivre. On leur dit n'importe quoi, et s'ils ne disent pas merci on les punit, comme s'ils désobéissaient. Les Russes ne sont pas vraiment méchants, mais ils trouvent naturel de tuer des enfants pour la cause. C'est naturellement commenté. Et c'est l'adolescent qui finit par faire éclater ce carcan d'aberrations. En agissant.

Vous les jeunes, vous êtes formidables ! Vous ne vous en laissez pas conter !

C'est le sentiment de toute une population qui le prouve. Pourquoi ? Leur action correspond à un besoin qu'ils ont en commun avec les adultes : ne pas se laisser traiter "en enfants", en "débiles". C'est une vraie confrontation.

Liberté d'opinion ! Liberté de manifestation ! A cette exigence, le pouvoir ne peut répondre que concrètement. Et les "défenseurs", les "garants" des droits de l'homme de devenir clairs et de démontrer que "le bien" en général passe par le bien de quelques-uns, de ceux qui concrètement veulent détenir le pouvoir.

6.12 SORTIR DU JEU

"Ces jeunes" sentent fortement que le premier prétexte venu sera bon pour justifier la violence concrète de la réaction. Ils ont faim, mais ils ne volent rien, même pas dans des magasins éventrés et non surveillés.

D'instinct et d'expérience, ils savent qu'il ne faut pas offrir un "pieux prétexte" à une idéologie pour

lui permettre de sévir et de se donner une bonne conscience rationalisable pour justifier sa mainmise. Il faut pousser celle-ci à se découvrir, à en venir à "la question qui est réellement en jeu." [35]

En un mot, mettre un terme à la situation paradoxale qui permet la douce violence et occulte le pouvoir.

C'est en cela que les réalités concrètes rendent clair ce que les dogmes, mensonges et paradoxes permettent de cacher.

Posons la situation en termes de récepteur et d'émetteur. Le récepteur étant les Hongrois, l'émetteur l'U.R.S.S.

- l'U.R.S.S. est seul détenteur du socialisme et en est le seul constructeur. L'U.R.S.S. veut le bien des Hongrois et désire qu'ils arrivent par son aide au "bien suprême". Le dogme est énoncé : c'est le bien de tout le monde et de chacun.
- les Hongrois se sentent obligés de se conformer à un tel énoncé. Qui ne voudrait pas construire le bien de l'humanité, du moins ouvertement ?
- les slogans, les paroles sont multiples et multipliés. Nos deux pays sont liés d'une amitié profonde... Staline veille et est le père de ce bien.
- les réalités concrètes ? Un traité "équivoque". L'U.R.S.S. empêche et sabote le choix du commerce avec l'extérieur. Des vies sont sacrifiées à une idée. Le pays est sur-contrôlé. Le respect de l'individu ou d'identités est inexistant. "Pour votre bien, je vous emprisonne..."
- l'émetteur, U.R.S.S. se trouve aussi dans une situation de violence. Il doit, par son comportement apparent, s'efforcer d'accréditer des réalités inexistantes, qui cacheront celles qui sont les siennes.
- concrètement, il doit trouver des moyens matériels qui vont démontrer son bon vouloir. Faire des représentations coûteuses qui le justifient vis-à-vis de l'extérieur.
- le récepteur, hongrois, violenté de ne pas sentir ce qui est énoncé, va agir cet énoncé, le mettre en pratique, en vue de confronter l'émetteur à des réalités plus concrètes. Le droit de manifester est une chose clairement admise pour la population. Et cette population manifeste clairement son opinion et non pas celle qu'elle devrait avoir ou exprimer. Et, par-là, elle sort du paradoxe.
- l'émetteur à ce moment ne peut plus que montrer sa visée : la force et le pouvoir. Le mensonge masquait les deux. Le bien de la population passe en tout dernier plan dans le concret. La stratégie des mensonges survit encore, mais le but est clair (P. Maléter est "invité" au Q.G. russe pour traiter d'une paix, mais pratiquement pour être neutralisé et tué).

Puis intervient la stratégie de l'ennemi de l'extérieur, qui ne veut pas le bien. Le "bouc émissaire" capitaliste ou fasciste contre qui il faut défendre, malgré elle, cette population. Cette population dont les porte-parole ont déclaré : "Nous voulions vivre en paix avec tout le monde, à l'Est comme à l'Ouest, sans subir de pressions d'aucune part."

Et ceci était la voix de la rue. Tout le monde avait assez "de son bien" conçu par et pour d'autres. Une seule envie revenir à une réalité concrète, le bien qu'on ressent selon son identité et son emplacement géographique.

Selon P. Watzlawick, c'est une des possibilités de sortir d'une situation paradoxale. Choisir soi-même ses propres réalités.

Il est curieux de constater que toute une population en soit venue à "se" choisir. Ce choix impliquait le respect de chacun, de plusieurs vérités pragmatiques et psychiques, de la vérité hongroise et des réalités concrètes du pays, de son identité. Son application était inacceptable, car elle aurait pu remettre en question le fonctionnement d'autres paradoxes.

Ce choix ne peut être admis même si des millions, des centaines de millions d'adultes clament à travers le monde : "Arrêtez ce massacre !"

En d'autres circonstances, ces mêmes adultes ne pourraient-ils tuer des enfants, forts de leurs propres justifications, idéologiques ou autres, et s'entendre crier à leur tour : "Arrêtez ce massacre !" ?

A une autre échelle, certains adultes sont prêts à mener une vraie guerre de religion autour d'une mésentente à deux au lieu de se séparer dans la clarté. D'autres s'échinent et s'humilient toute une vie pour entrer en possession d'une maison ou se mettent en farouche concurrence pour avoir la plus belle voiture. Jusqu'à en mourir !

L'adolescent les voit, alors qu'il ne "devrait" pas voir. On lui demande de croire. Et de répéter la leçon. A quinze ans, Gabor, parmi des milliers d'autres adolescents, choisit : être soi-même, partir, aller se confronter à d'autres, les considérer comme des personnes, vivre, même au prix de la faim et du froid, ne plus laisser décider de son propre bien.

VII

CONCLUSIONS

Au travers des narrations de Julien et de Gabor, au cours de l'analyse de ce qu'ils racontent, le mensonge apparaît comme arme du pouvoir. Gabor est aux prises avec le pouvoir idéologique, Julien avec les institutions sociales.

Des valeurs absolues et la prétention à une vérité unique sont la base et la justification du pouvoir. Pour Paul Ricœur, l'esprit du mensonge - "qui est antérieur aux mensonges" - est "le faux pas du total au totalitaire". Il explicite :

Ce glissement se produit historiquement quand un pouvoir sociologique incline et réussit plus ou moins complètement.... à ployer les hommes à la violence de l'unité... ; le pouvoir et - par excellence le pouvoir clérical et le pouvoir politique - est occasion de chute et de culpabilité virtuelle. [36]

Outre le cas d'une idéologie générale, ce mécanisme, avec les mêmes conséquences, peut être le fait de relations individuelles et sociales vécues dans des cadres concrets et quotidiens.

Flagrant ou stratégique, le mensonge s'insinue par l'application de dogmes. Lorsque la façade des "bonnes intentions" se lézarde, il permet son ravalement et le colmatage des fissures qui laissent apparaître les réalités psychiques et concrètes non conformes aux intentions énoncées.

Pratiquement, le mensonge permet de manipuler son récepteur. Il l'induit en erreur, fausse son jugement. Il le fait agir au bénéfice du menteur - détenteur du pouvoir, en laissant apparaître le récepteur comme responsable de son action. Ce dernier, se déterminant par rapport à des réalités faussées, se voit privé de son autonomie. Le menteur exerce donc abusivement son pouvoir, ponctuellement ou à long terme. Il nie l'être même de son interlocuteur, le rend objet pour éviter une confrontation dans la clarté. Ainsi le mensonge remplace avantageusement l'emploi ouvert de la force. C'est l'aspect premier de sa violence.

Le mensonge est véhiculé par la communication paradoxale et protégé par le fait même que ce genre de communication se structure souvent autour de la "défense plus ou moins explicite de manifester une quelconque conscience de la contradiction ou de la question qui est réellement en jeu". C'est peut-être l'aspect le plus violent du mensonge - communication qui oblige un récepteur ou un participant à distordre des réalités psychiques et concrètes par besoin de conserver la

communication. Le fait qu'à ce sujet on parle de schizophrénie dépeint suffisamment la souffrance psychique qu'un récepteur ou un participant encourt alors.

La rigidité institutionnelle, la rigidité dogmatique et l'extrême conformité à des valeurs absolues et abstraites sont les meilleurs ferments de ce genre de communication par le fait même qu'elles doivent occulter les enjeux pour maintenir le pouvoir sur la personne.

Le mensonge justifié initialement sous forme d'"unique vérité" entraîne l'émetteur à une escalade de mensonges par suite du contact avec les réalités de la vie. Comme on l'a vu, ces mensonges successifs peuvent même se traduire concrètement par une détérioration des bénéfices attendus du mensonge-premier quand celui-ci a besoin de "preuves". Tout comme un pouvoir, le mensonge en arrive à l'obligation de se légitimer par de fausses justifications. Une des plus pernicieuses légitimations est de faire admettre l'énoncé : "c'est pour ton bien", tant sur le plan individuel (dans le cas de Julien) que sur le plan collectif (dans le cas de Gabor).

A ce stade, il est important d'examiner quelles sont, pour le récepteur du mensonge - objet du pouvoir, les possibilités d'échapper aux contraintes de cette situation.

Le besoin de cohérence (naïve exigence de l'adolescence !) fait découvrir les contradictions : la "faille" pour Julien, l'irréalité des slogans pour Gabor. La prise de conscience de l'incohérence de l'émetteur peut amener une remise en question de sa probité, de son rôle réel et de l'arbitraire de son pouvoir (fonction et personne, parole et praxis, etc...). Les solutions pratiques passent par la remise en jeu de la communication.

Communiquer clairement permettrait de révéler les buts réels et les bénéfices réciproquement escomptés dans la relation. En cas d'accord, il deviendrait possible d'établir un rapport vrai, basé sur la reconnaissance et l'exercice d'une autorité naturelle et pragmatique, bénéfique aux deux parties. La concrétisation de cette solution dépend non seulement du degré de la prise de conscience du récepteur et de sa capacité à faire émerger son autonomie, mais aussi de la rigidité de l'émetteur.

Si la communication ne se clarifie pas, le récepteur peut dénoncer, se révolter et, par-là, contraindre le pouvoir à dévoiler la violence qui, de camouflée en mensonge, devient spectaculaire et factuelle : Julien se fait "tabasser", les insurgés de Budapest massacrer.

Le récepteur peut au contraire, par suite des rapports de force, éviter l'affrontement en adoptant un comportement de "soumission habile" et de "désobéissance rusée" Julien feint d'accepter son placement à Serix tout en continuant sournoisement ses provocations; les écoliers de Budapest répètent en riant sous cape les "leçons" officielles tout en les confrontant à un enseignement parallèle. Le "choix" de ce comportement, qui implique le mensonge de part et d'autre, renforce la fausseté des relations.

Si la communication et la sujétion ne peuvent être modifiées de façon à aboutir à un consensus, si l'affrontement ouvert avorte et si le récepteur se refuse à feindre la soumission, il ne lui reste plus qu'à quitter la situation paradoxale : Julien fugue, Gabor fuit par l'émigration.

La modification, l'éclaircissement de la communication, l'affrontement sont les solutions vraies par le fait même qu'elles éliminent le mensonge et sa violence. Quitter est reconnaître son impuissance mais refuser la violence. La "soumission habile" et la "désobéissance rusée" ne peuvent que réengendrer le système des bénéfices négatifs, mal escomptés, étant donné que tôt ou tard les partenaires devront reproduire, de part et d'autre, les "preuves" légitimant le maintien d'une relation

fausse.

Le sentiment de libération découle de l'adoption de solutions vraies et claires. Non qu'à son tour on devienne détenteur de "la vérité unique", mais parce que les énergies vitales mobilisées jusqu'alors dans la fausse relation (par les distorsions vécues ou tout simplement par l'effort de vérification des réalités concrètes) sont rendues disponibles pour des tâches plus créatives.

Le récepteur peut directement faire face au pouvoir exercé sur lui, se définir et opérer ses propres choix au lieu d'être paralysé par le flou des énoncés contradictoires, fruits du mensonge.

C'est ainsi qu'il est plus facile et productif psychiquement de monter sur une barricade et de défendre son autonomie contre un agresseur que de refuser ce qui devrait être admis comme "son propre bien", alors que cela se traduit concrètement par la main - mise sur sa personne. Constaté qu'une balle de l'ennemi fait mal ou souffrir "en taule" est plus proche des réalités et, paradoxalement, de la vie que la lutte contre le sentiment de culpabilité lié à la perception que ce "bien", cadeau du "grand ami", passe par l'enfermement.

Par contre, une "rationalisation" du perçu et du vécu peut procurer un soulagement illusoire et provisoire. Elle masque ce qui est profondément en jeu, freine et fausse le passage à l'action.

En résumé, lorsque le paradoxe, produit du mensonge, disparaît, les énergies vitales deviennent disponibles. Un sentiment de libération naît. L'adéquation entre perçu et vécu peut être atteinte et se concrétiser.

En outre, cette démarche suppose que le récepteur n'ait pas la volonté d' avoir raison, ce qui serait une tentative de prendre à son tour le pouvoir. Vouloir à tout prix « prouver sa raison » serait retourner à la communication abstraite et paradoxale. A cet écueil, l'authenticité même de son autonomie serait sabotée.

Ceci me semble un processus difficile mais nécessaire pour passer d'un état d'enfance ou d'adolescence à une cohérence adulte.

Déceler et analyser le mensonge chez l'autre permet de l'éliminer de soi-même, d'échapper pratiquement tant au conformisme qu'à la tentation de l'auto-destruction et d'adopter un comportement à la fois vrai et refusant la violence : toutes conditions pour "grandir" et devenir soi-même parmi les autres et dans le monde, ce qui passe par la reconnaissance d'autrui (dans sa diversité), le choix de relations personnalisées et de confiance mutuelle (liées aux vérités pratiques) et l'engagement dans le cadre d'autorités vraies reconnues réciproquement.

REFERENCES

1. Paul Ricœur. Histoire et Vérité p. 165.
2. Rapport rédigé par groupe S.P.J. Filles 13-15 ans , 28.05.1984
3. Ibid , p. 2.
4. Ibid , p. 3.
5. Ibid , p. 3.
6. Encyclopédie 360 Tome 5, p. 169.
7. Paul Ricœur. Op. cit. , p. 191.
8. Alice Miller. C'est pour ton bien p. 84.
9. Ibid , p. 82.
10. Guy Durandin. Les mensonges en propagande et en publicité p. 29.
11. Alice Miller. Op. cit. , p. 83.
12. Guy Avanzini. Le temps de l'adolescence p. 60.
13. Alice Miller. Op. cit. , p. 29 et 30.
14. Guy Avanzini. Op. cit. , p. 60.
15. P. Watzlawick, J. Helmick Beavin, Don D.Jackson,
Une logique de la communication p. 212 et 213.
16. Ibid , p. 213.
17. Ibid , p. 213.
18. Ibid , p. 213.
19. Alice Miller. Op. cit. , p. 82.
20. Ibid , p. 81.
21. Guy Durandin. Op. cit. , p. 101.
22. Ibid , p. 90.
23. François Fejto. Histoire des démocraties populaires Tome I. p. 33.
24. Ibid , p. 268.
25. Ibid , p. 268.

26. Ibid , p. 268.
27. Guy Durandin. Op. cit. , p. 26.
28. Emmanuel Kant. Théorie et pratique. Droit de mentir. p. 68.
29. Guy Durandin. Op. cit. , p. 103.
30. P. Watzlawick, J. Helmick Beavin, Don D. Jackson, Op. cit. , p. 213.
31. Guy Durandin. Op. cit. , p. 36.
32. Ibid , p. 38.
33. Alice Miller. Op. cit. , p. 82.
34. Ibid , p. 84.
35. P. Watzlawick, J. Helmick Beavin, Don D. Jackson. Op. cit. , p. 213.
36. Paul Ricœur. Op. cit. , p. 196.

BIBLIOGRAPHIE

Guy AVANZINI

Le temps de l'adolescence

Ed. Universitaires, Jean Pierre Delarge, Paris, 1978.

Guy DURANDIN

Les mensonges en propagande et en publicité

Presses Universitaires de France, Paris, 1982.

François FEJTO

Budapest 1956

Collection Archives, René Julliard, Paris, 1966.

François FEJTO

Histoire des démocraties populaires

Tome I : L'ère de Staline,

Ed. du Seuil, Paris, 1952.

Emmanuel KANT

Théorie et pratique, Droit de mentir

Librairie philosophique, J. VRIN, Paris, 1972.

Sandor KOPACSI

Au nom de la classe ouvrière

Ed. Robert Laffont - Opéra Mundi, Paris, 1979.

Alice MILLER

C'est pour ton bien

Ed. Aubier Montaigne, Paris, 1984.

Paul RICOEUR

Histoire et Vérité

Ed. du Seuil,, Paris, 1955.

P. WATZLAWICK, J. H. BEAVIN, Don D. JACKSON

Une logique de la communication

Ed. du Seuil, Paris, 1972.

Fait partie de la bibliographie : Filles 13 - 15 ans.

Travail présenté par un groupe dans le cadre du Service de protection de la jeunesse,
Lausanne, le 28 mai 1984.

GLOSSAIRE

- AEMO : Action Educative en Milieu Ouvert
- AVO : Police de sûreté de l'Etat, équivalent en pratique à la Gestapo ou au KGB
- BEM : Général de l'armée polonaise de 1848 qui a aidé les Hongrois à la même époque dans leur lutte contre l'emprise Habsbourg
- P.J. : Police Judiciaire
- S.P.J. : Service de la Protection de la Jeunesse

R E S U M E

Deux personnes, deux contextes de vie différents, pourtant proches dans l'analyse du mensonge et de sa violence qu'ils rencontrent; l'un dans sa vie institutionnelle, l'autre dans son expérience de la révolution hongroise.

L'auteur, au travers de deux récits d'adolescents, démontre que dans deux systèmes différents, le mensonge institué comme moyen de sa finalité produit la violence et justifie la répression.

Ce travail, axé sur l'analyse des communications, traite avant tout de l'impact des messages mensongers et paradoxaux sur la personne. Il ne se veut pas être une analyse institutionnelle ou du phénomène "révolution hongroise".